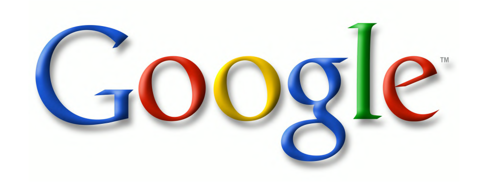


CE LIVRE

A été mérité par M.lle L. Celle

et lui a été donné dans la 5ème Division, pour 1er Prix d'écriture

dans la Distribution solennelle qui a eu lieu dans une des Salles du Pensionnat des Demoiselles PODEVIN, le 11 Septembre 1839.

L'Abbé PODEVIN et Sœurs.

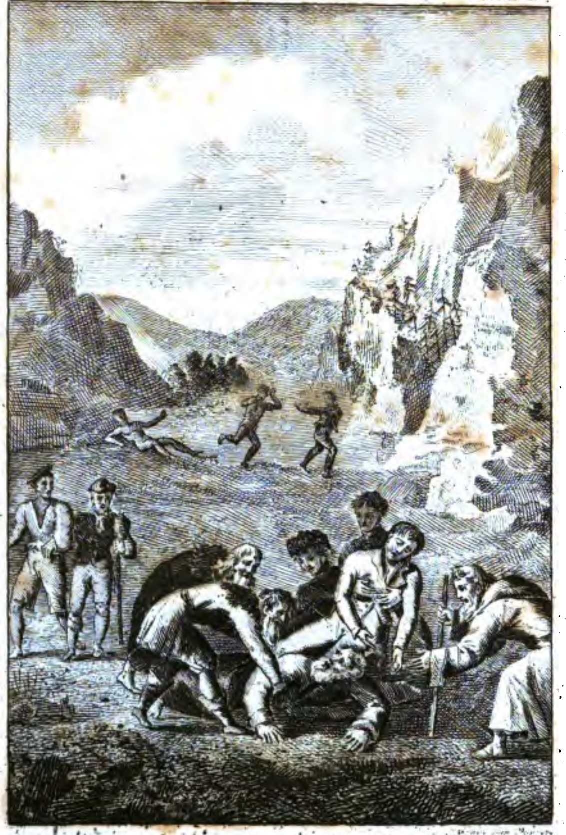
HISTOIRE

DES NAUFRAGES.

TOME II.

IMPRIMERIE DE BRODARD, A COULOMMIERS.

FRONTISPICE. *Tome 2.*



Le malheureux Capitaine voulut essayer de porter son fils, il succomba sous le fardeau.

HISTOIRE

DES NAUFRAGES,

OU

RECUEIL

DES RELATIONS LES PLUS INTÉRESSANTES DES NAUFRAGES, HIVERNEMENS, DÉLAISSEMENS, INCENDIES, ET AUTRES ÉVÉNEMENS FUNESTES ARRIVÉS SUR MER;

PAR DESPERTHES.

NOUVELLE ÉDITION,

Refondue, corrigée et augmentée de plusieurs morceaux, tels que les *Aventures de Drury à Madagascar; celles de Quirini,* navigateur vénitien; *les Naufrages du* GROSVENOR, *du brick américain* LE COMMERCE, *du vaisseau* L'ALCESTE, *de la frégate* LA MÉDUSE, etc., etc.

PAR J.-B.-B. EYRIÈS.

TOME SECOND.

PARIS,
DUFOUR ET COMPAGNIE, LIBRAIRES,
RUE DU PAON, N° 1.
1828.

HISTOIRE

DES NAUFRAGES.

NAUFRAGE

De la chaloupe du vaisseau français *le Taureau*, dans une baie près du Cap-Vert, sur la côte occidentale d'Afrique, en 1665.

UNE flotte composée des vaisseaux *le Saint-Paul*, *le Taureau*, *la Vierge*, *le Bon Port*, et *l'Aigle Blanc*, expédiée de France par la compagnie des Indes, arriva heureusement, le 3 mars 1665, à la vue du Cap-Vert. Les quatre vaisseaux entrèrent le lendemain dans la première baie après le cap, et mouillèrent à une demi-lieue du rivage. Aussitôt quatre

chaloupes chargées d'officiers, de soldats et de matelots, voguèrent vers un endroit de la côte où plusieurs nègres les attendaient sans armes, et leur montraient l'abord le plus facile. Les chaloupes étant arrêtées à plus de six toises de la terre, par les sables et la basse mer, une foule de nègres se jeta dans l'eau avec tant d'empressement pour transporter les Français au rivage, que les matelots mêmes, qui se déshabillaient pour rendre ce service, furent contraints de le recevoir. Après avoir témoigné beaucoup de joie de l'arrivée de la flotte, les nègres firent entendre en langue portugaise, que leur alcade, ou vice-roi du canton, aimait les Français, et qu'il recevrait volontiers leur visite.

Véron, amiral, et Rennefort, auteur de la relation, escortés par douze fusiliers, se firent conduire dans un village éloignée de six cents pas environ. Il était composé de près de cent cases rondes, de quatre à cinq pieds de hauteur. La couverture de chacune se terminait en pointe comme celle de nos glacières; toutes les cases étaient environnées d'une double palissade de branches de palmier avec une petite cour à l'entrée. La cour de l'alcade, qui

surpassait toutes les autres en grandeur, était au milieu de quatre cases dans l'une desquelles il logeait : les femmes en occupaient deux autres, et la quatrième était pour son cheval. Les Français le trouvèrent assis sur une sellette de bois au milieu de cette cour. L'alcade était un nègre, âgé d'environ quarante ans, bien fait, d'une contenance fière et sérieuse. Sa tête était couverte d'un turban de coton blanc et bleu, et ses épaules d'une sorte de tapis ou d'étoffe informe. Une autre pièce, connue sous le nom de pagne, le couvrait depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Ses jambes et ses bras étaient nus; et, sous les pieds, il avait un morceau de cuir qui lui tenait lieu de sandales. Ses officiers étaient à terre, les uns étendus, d'autres assis sur leurs talons. Le principal conseiller, qui se nommait Jean Amsterdam, âgé de quatre-vingt-huit ans, se tenait accoudé sur les genoux de son maître.

Après les premières civilités que l'alcade reçut et rendit gravement, sans quitter sa sellette, les Français lui présentèrent un flacon d'eau-de-vie; il en but un grand coup, et le conseiller ayant suivi son exemple, à peine

en resta-t-il pour le troisième. On convint ensuite de payer six bouteilles d'eau-de-vie, six aunes de toile et une barre de fer, pour le droit d'ancrage de chaque chaloupe. Pendant cet entretien, les femmes de l'alcade, qui étaient dans leurs cases, où la curiosité leur faisait montrer la tête à chaque instant, lui firent dire qu'elles désiraient beaucoup de voir les Français : il leur accorda cette satisfaction ; elles étaient vêtues à peu près comme les hommes. Avant la fin de l'audience, il arriva près de l'alcade cinquante de ses principaux officiers armés, de demi-piques, de sabres et de flèches. Leur arrivée imprévue causa quelque défiance aux Français ; mais les plus prudens exhortèrent les autres à cacher leur émotion.

Dans l'intervalle de la visite de l'amiral à l'alcade, les Français restés à bord furent témoins de la scène la plus affligeante. Quelques matelots de l'équipage du *Taureau*, et plusieurs passagers, au nombre de trente, étaient descendus dans la chaloupe ; leur projet était de gagner la terre, de satisfaire leur curiosité sur l'intérieur du pays. M. Bossordée, un des deux missionnaires qui étaient

sur ce vaisseau, les accompagnait. Pendant le trajet, plusieurs jeunes gens s'étant poussés imprudemment, la chaloupe trop surchargée d'un côté, fut prise d'une vague par le travers, et renversée dans les flots. Le sieur Le Tourneur, lieutenant du *Taureau*, était alors occupé à faire jeter des filets près du rivage, et la pêche avait déjà fourni de quoi rassasier plus de cent cinquante personnes, lorsqu'un coup de canon tiré à son bord lui fit abandonner cet amusement; il vit le pavillon en berne, une chaloupe assez éloignée la quille en haut, des barils qui flottaient, et des hommes à la nage, dont les uns s'efforçaient de gagner la terre, et les autres de retourner vers le navire. Le sieur Le Tourneur, justement alarmé du danger que couraient ces malheureux, se hâta de regagner le vaisseau. On avait déjà envoyé au secours, avec la plus grande célérité, les chaloupes qui étaient restées, et des canots conduits par des nègres. Ces petits bâtimens arrivèrent fort à propos à l'endroit du naufrage; plusieurs de ceux mêmes qui savaient nager commençaient à perdre leurs forces. Dix-huit Français furent sauvés; mais il en périt douze, avec Jean Ams-

terdam, conseiller de l'alcade. Ce vieillard nègre ayant entendu nommer le capitaine Kerkadiou parmi les officiers de l'escadre, n'avait point attendu la fin de l'audience pour aller le voir : ils renouvelèrent connaissance ensemble à bord du *Taureau*. Le vieillard ne se ménagea point sur l'eau-de-vie, et il revenait ivre dans la chaloupe lorsqu'elle fut renversée.

Parmi les particularités de ce naufrage, deux traits de générosité frappèrent beaucoup ceux qui en furent témoins. Un jeune Français, nommé Planson, qui nageait parfaitement bien, voyant près de lui un autre jeune homme de ses amis, qui ne savait pas nager, oublia le péril où il était lui-même pour le secourir, et lui dit de s'attacher à ses habits : mais les forces lui manquèrent, et ils périrent ensemble. « Rare exemple d'amitié, observe » l'auteur de la Relation, et malheureuse fin de » deux jeunes gens bien faits, d'un caractère » doux, et dignes d'un meilleur sort! »

Un autre Français, nommé Giron de la Martinette, joignit plus de prudence au même sentiment de générosité. Le fils du sieur de Montauban, jeune enfant de dix ans, allait

périr à ses yeux : il le prit d'un bras, et, nageant de l'autre, il le monta sur la quille de la chaloupe renversée. Ensuite, lui ayant recommandé de se laisser tourner par le mouvement de la vague, et de ne pas quitter le bois qu'on ne le vînt prendre, il se remit lui-même à la nage : son adresse autant que sa force lui fit atteindre un canot, dans lequel il monta. A peine y était-il, que ce frêle bâtiment lui paraissant surchargé de cinq hommes qui s'y trouvaient déjà, il ne balança point à s'élancer encore dans la mer pour nager bien loin vers le rivage; il eut le bonheur d'aborder à terre. Une chaloupe y amena aussi le jeune de Montauban, dont la vie rendit long-temps témoignage à la générosité de son libérateur.

De tous ceux qui furent la victime de ce triste événement, aucun n'excita des regrets plus vifs que M. Bossordée. Ce missionnaire s'était fait aimer et estimer par ses manières affables, son zèle et sa prudence. Au retour des chaloupes, lorsqu'on se fut rendu certain qu'il était disparu au fond des eaux, le deuil fut universel dans toute la flotte : il semblait que chacun avait perdu un père ou un frère; les échappés du naufrage l'augmentèrent en-

core, en rapportant les circonstances de sa mort.

M. Bossordée n'était point d'abord de la partie de ceux qui descendirent dans la chaloupe pour aller à terre; mais, lorsqu'il sût que leur projet était de passer deux ou trois jours sur la côte, il s'offrit de lui-même à les accompagner, tant pour contenir ces jeunes gens, la plupart vifs et folâtres, en leur rappelant la solennité du jour (c'était le jeudi-saint, 4 mars 1665), et celle du lendemain, que pour administrer au besoin les secours spirituels : il ne furent que trop tôt dans ce cas, comme on vient de le voir. La chaloupe à peine renversée, et ceux qui la montaient devenus le jouet des flots, le rivage et les vaisseaux étant trop éloignés pour en recevoir un prompt secours, cet homme, vraiment apostolique résolut de sacrifier sa vie pour sauver celle des autres, ou au moins pour les préparer à une mort chrétienne; vigoureux et habile nageur, il n'usa de ces avantages que pour le salut des malheureux qu'il voyait près de devenir la proie de la mer. Il s'élance au milieu d'eux, élève la tête, et leur crie à tous d'offrir leur vie à Dieu; de se souvenir que, dans ces

jours de deuil pour l'Église, Jésus-Christ était mort en expiation des péchés des hommes; qu'il était de la plus grande importance pour eux, dans ces derniers momens, de former un acte de repentir de ceux qu'ils avaient pu commettre; il ajouta qu'il allait donner une absolution générale. Il la donna effectivement, avec des paroles si touchantes et tant d'effusion de cœur, que tous en furent pénétrés; ensuite il se tourna vers ceux qui lui paraissaient perdre le courage ou les forces; et, allant de l'un à l'autre, il les soutenait d'une main; et, nageant quelques instans avec eux, il les exhortait à ne point se laisser aller au désespoir, et avoir confiance en la miséricorde divine. M. Bossordée continua cette mission pendant plus de deux heures; alors, les forces lui manquant, il donna encore l'absolution à ceux qui étaient à sa portée, et, collant sa bouche sur un petit crucifix qu'il portait toujours pendu devant lui, on le vit tout à coup disparaître dans les flots.

Le récit de ce dévouement, digne d'un héros chrétien, présentait, à la vérité, un motif puissant de consolation aux confrères de M. Bossordée; mais il ne faisait que trop sen-

tir en même temps qu'elle perte venait de faire la religion et l'équipage du vaisseau. Aussi les larmes recommencèrent-elles à couler avec plus d'abondance : il semblait que M. Bossordée seul eût été la victime de ce triste événement, ou que lui seul fût à regretter. M. de Monmasson, autre missionnaire, qui montait avec lui le même vaisseau, et dont il avait été l'ami et l'élève, fut tellement affecté de cette mort, qu'il resta pendant une heure évanoui. En exprimant ses regrets de l'avoir perdu, il ne désirait plus que de pouvoir rendre à son corps les derniers devoirs, et de mourir aussi glorieusement que lui. Le premier de ses vœux fut rempli dans le jour même; le second ne le fut que plusieurs années après, que les Algériens l'attachèrent à la bouche d'un canon.

Quelques heures après le retour des chaloupes, on aperçut dans l'éloignement, à peu de distance du lieu du naufrage, un corps qui flottait. Plusieurs matelots furent envoyés pour le recueillir; c'était celui de M. Bossordée. Il avait conservé la même attitude qu'il avait eue dans ces derniers momens; une main sur sa poitrine, et la bouche collée sur

le crucifix qu'il portait. Les restes de cet homme apostolique furent reçus dans le vaisseau avec tous les sentimens de la vénération et de la douleur. Presque tous les passagers et tous les matelots lui baisèrent les mains et les pieds, en les arrosant de leurs larmes.

« Une autre partie de la scène funèbre du naufrage occupait à terre les nègres. Ceux qui avaient accompagné les chaloupes divulguèrent la mort du conseiller Jean Amsterdam. Ses femmes aussitôt accoururent sur le rivage; elles firent le tour de la baie, en versant des larmes, en suppliant les ondes, qui battaient jusqu'à leurs pieds, de leur rendre le corps de leur mari. Lorsqu'elles virent tomber le jour, sans apercevoir cet objet commun de leur amour, elles accusèrent la mer de cruauté, avec des gémissemens qui se faisaient entendre de fort loin. Leurs plaintes étaient d'autant plus justes, que le supplice du pays est de noyer les coupables, et qu'il est déshonorant pour la famille d'un mort de laisser son corps sans sépulture. La chute du jour obligea ces femmes à se retirer dans la case du défunt, où elles s'arrachèrent les che-

veux, tandis que deux jeunes hommes, se tenant aux deux côtés de la porte, firent entendre des sons lugubres sur des instrumens ronds de la forme de nos timbales. Un des fils du conseiller voyant passer quelques Français, les pressa d'entrer, et leur fit connaître que si les habitans du Cap-Vert étaient sensibles à la douleur, ils n'étaient pas moins capables d'une juste résignation aux volontés du Ciel. Après ces trois jours passés dans les larmes et les gémissemens, on fit un sacrifice pour Amsterdam. Ses parens allumèrent un feu de branches de palmier, autour duquel cent personnes de l'un et de l'autre sexe poussaient de grands cris vers le soleil couchant, pour le prier d'être favorable à l'esprit du mort : ils les continuèrent long-temps. A peu de distance, le marabout nègre, après avoir tenu les mains étendues pendant un quart-d'heure vers le soleil, égorgea un bœuf, fit brûler ses entrailles, et coupa la victime. Il en distribua ensuite des morceaux à chaque parent du défunt.

La flotte remit à la voile le 11 d'avril, et continua son voyage sans accident.

NAUFRAGE

Du vaisseau anglais *le Sea-Venture*, sur les îles Bermudes, en 1609.

Notre flotte, composée de sept bons vaisseaux et de deux pinasses, partit de la rade de Plymouth, le 2 de juin dans la soirée, et navigua de conserve jusqu'au 23 de juillet. Nous étions alors, par notre estime, à sept ou huit jours de route du Cap-Henri sur la côte de Virginie; tout dans la nuit sembla présager une tempête. Le lundi 24, les nuages commencèrent à s'amonceler, et le sifflement du vent, qui différait de ce qu'on entend ordinairement, nous engagea à détacher la pinasse que nous avions jusqu'à ce moment traînée à la remorque. Un vent furieux souffla du nord-ouest; il grossissait et mugissait comme par accès, étant plus violent dans

certains momens que dans d'autres; il finit par couvrir le ciel de nuages épais, qui nous plongèrent dans la plus profonde obscurité. La couleur noire de l'atmosphère, et les hurlemens du vent ne pouvaient qu'inspirer de l'épouvante aux hommes les plus hardis de l'équipage : car la crainte de la mort est toujours terrible à la mer, parce que nulle part l'on ne se trouve aussi dénué de consolation et d'assistance dans l'heure du danger.

La tourmente dura sans interruption pendant vingt-quatre heures. Nous ne pensions pas que sa violence pût augmenter; mais nous trouvâmes que les coups de vent qui se succédaient les uns aux autres, redoublaient sans cesse de fureur. Il est impossible de rendre le bruit et les cris qui se firent entendre. Si les prières étaient dans le cœur et sur les lèvres, les clameurs de l'équipage et le grondement du tonnerre les étouffaient. Toutes nos voiles étaient serrées. Nous nous étions, pour diriger la marche du navire, hasardés à mettre dehors la misaine; mais en y prenant des ris, six et huit hommes ne furent pas assez forts pour la manœuvre, ce qui peut faire juger de la force de la tempête, qui

élevait la mer jusqu'aux nues. Il ne pleuvait pas : l'eau tombait à torrens, et les vents semblaient devenir plus bruyans et plus tumultueux, à mesure que ces nappes d'eau tombaient.

J'avais auparavant été témoin de tempêtes sur la côte de Barbarie et dans le Levant, et je m'étais une fois trouvé dans une grande extrémité sur un bâtiment candiot dans la mer Adriatique; mais tout cela réuni ensemble, n'équivalait pas à ce qui se passait en ce moment; car je m'attendais à chaque instant à voir sombrer le navire. Ce n'était pas tout; une voie d'eau très-dangereuse s'était déclarée dès le commencement de la tempête; avant que nous nous en fussions aperçus, les coutures du bâtiment avaient toutes perdu l'étoupe qui les garnissait, accident le plus dangereux que l'on puisse éprouver à la mer. L'eau s'éleva de cinq pieds au-dessus du lest, de sorte que nous étions presque noyés en dedans du navire, tandis que nous attendions la mort en dehors. Cette découverte causa une alarme inexprimable. Les marins les plus hardis furent épouvantés de la perspective d'une mort prochaine, et celui qui, comblé

des dons de la fortune, ne compatissait jamais sur les peines d'autrui, commença à s'affliger pour lui-même. Tout le monde s'empressait de chercher la cause du désastre : la chandelle à la main, l'on allait en rampant le long de la membrure du vaisseau, examinant minutieusement tous les coins, et prêtant en même temps une oreille attentive pour découvrir par quel endroit l'eau entrait. On trouva plusieurs trous, que l'on parvint à boucher; mais l'on ne put arriver au principal. Quoique les pompes fussent sans cesse en mouvement, l'eau continuait à monter.

L'on conjectura, d'après la quantité de pain qui surnageait, que la voie d'eau était dans la soute au pain : les charpentiers l'y cherchèrent vainement.

Je ne puis décrire la perplexité que cela occasiona. Durant la tempête, je n'avais que peu de désir et d'espérance de vivre; je ne puis pas non plus dire pourquoi nous prenions tant de peines pour conserver notre vie. C'était sûrement, ou parce que quelques heures d'existence de plus sont bien chères à l'homme, ou parce que la nature et la religion chrétienne nous enseignent à veiller à

notre conservation. Le mardi matin, on découvrit enfin la voie d'eau dans la cale. Le gouverneur partagea en trois détachemens tout le monde, qui se montait à cent quarante personnes, indépendamment des femmes, et indiqua à chacun sa place. Pendant une heure on pompait, on vidait l'eau avec des baquets, et l'on se reposait l'heure suivante. Je puis dire avec vérité que j'ai vu des hommes travailler pour leur vie. Les plus distingués d'entre nous, le gouverneur et l'amiral, venaient à leur tour, et donnaient l'exemple aux autres. On passa ainsi trois jours entiers et quatre nuits. Pendant tout ce temps, l'on fut dépourvu de toute consolation extérieure, et l'on désespérait de pouvoir se sauver; cependant l'on témoignait le plus grand empressement à faire tous les efforts possibles, quoique l'on fût presque noyé en prenant ce parti.

Une si énorme masse d'eau vint tout à coup fondre sur le bâtiment, qu'elle le couvrit en entier, et remplit son entre-pont. La force de la lame arracha la barre des mains de l'homme qui était au gouvernail. Il essaya de la ressaisir; mais il fut tellement ballotté

d'un côté à l'autre du vaisseau, que l'on regarda comme un miracle qu'il n'eût pas été tué. Il fut remplacé à son poste par un autre homme qui regarda le bâtiment comme perdu, et appela ses camarades à son aide. Le gouverneur était dans l'entre-pont auprès du cabestan, encourageant l'équipage à travailler; la lame l'arracha de son siége et le fit tomber la face contre le pont, ainsi que trois autres personnes qui étaient autour de lui. Quoique le navire fît plus de deux lieues à l'heure, sans avoir aucune voile dehors, la violence du choc de cette lame interrompit sa marche. Heureusement qu'au milieu de tant de calamités, chaque passager fut en état d'aider et de soulager l'équipage, et ceux qui de leur vie n'avait su ce que c'était que de travailler, se mirent, pendant quatre jours, à l'ouvrage avec les plus forts.

Pendant tout ce temps le ciel était si couvert, qu'il fut impossible de faire une seule observation; car on ne voyait pas le soleil dans le jour, ni les étoiles pendant la nuit. Sir George Sommers, notre amiral, étant de quart dans la nuit du mardi, observa un feu de forme ronde, semblable à une étoile faible

et tremblante, qui allait d'un endroit à l'autre le long des haubans du grand mât et de la grande vergue. Il disparut dans la matinée.

Les matelots regardèrent ce feu isolé, connu sous le nom de feu Saint-Elme, comme étant d'un funeste présage. Mais ce n'était pas son ascension ou sa chute qui pouvait influer sur notre salut ou notre perte. S'il eût pu nous mettre à même de prendre hauteur, nous eussions été disposés à le regarder comme miraculeux et bienfaisant.

Cependant nous allions au hasard, et changions à chaque instant de direction, faisant néanmoins tous nos efforts pour gouverner au sud et à l'est, ce qui n'était pas aisé, quoique le bâtiment eût été allégé de plusieurs barriques de bière, de cidre, de vin et d'huile, que l'on avait jeté à la mer, ainsi que toute notre artillerie. Nous nous proposions même de couper le grand mât pour le soulager encore davantage. Nos gens étaient épuisés de fatigue. La force et le courage leur manquaient; car ils avaient travaillé nuit et jour depuis le mardi jusqu'au vendredi matin, sans dormir et sans prendre aucune nourriture. L'eau qui remplissait la cale empêchait d'aller

prendre de la bière ou de l'eau fraîche, et l'on ne pouvait pas faire de feu dans la cuisine pour préparer à manger; d'un autre côté, la nécessité d'aller chacun à son tour pomper ou vider l'eau avec des baquets, ajoutait à nos peines et à nos craintes, et suffisait pour bannir le sommeil de nos yeux.

La quantité d'eau que l'on attirait du navire était vraiment étonnante; elle se montait par heure à douze cents baquets, chacun de vingt-cinq à trente pintes. Nous avions trois pompes dans un mouvement continuel; elles donnaient chacune au moins mille coups par heure, de sorte que je puis avancer sans exagération, que l'on retirait la valeur de cent barriques d'eau par heure, et que du mardi à midi, au vendredi à midi, nous en rendîmes deux milles barriques. Cependant malgré notre travail assidu, il y avait dix pieds d'eau dans la cale, le mardi, vers huit heures du matin; et, si nous eussions cessé de travailler pendant une heure, nous eussions coulé à fond. Le vendredi, nous étions disposés à fermer les sabords et les écoutilles, et à nous abandonner à la merci des flots. La nuit suivante eût certainement été la dernière de no-

tre vie, quand tout à coup, et à l'instant où nous nous y attendions le moins, sir George Sommers s'écria : « Terre, Terre ! » Le temps était un peu plus clair que les jours précédens; l'on regarda fixement, et l'on vit des arbres agités par le vent.

Le gouverneur donna ordre de mettre en travers. L'on trouva par la sonde d'abord treize brasses d'eau, puis un instant après sept brasses. Nous étions alors à moins d'un mille de terre, sous une pointe tournée au sud-est, et dans une eau plus tranquille. Mais n'ayant aucun espoir de sauver le bâtiment en mouillant, nous fûmes dans la nécessité de courir sur la côte, aussi près de terre qu'il fut possible. Le navire prit fond à trois-quarts de mille de la côte; alors nous eûmes recours à nos canots, et, avec l'aide de Dieu, nous mîmes tout le monde à terre, au nombre de cent cinquante personnes, hommes, femmes et enfans.

Nous reconnûmes que nous étions sur une île, ou plutôt sur des îles dangereuses et redoutées. On les appelle les Bermudes. Mais à cause de la fréquence des tempêtes, des orages et d'autres accidens terribles,

on leur donne ordinairement le nom d'îles du Diable, et les navigateurs les évitent soigneusement.

Elles sont au nombre de cinq cents, et forment une espèce d'archipel; elles sont petites et de forme irrégulière. Quelques-unes sont plus grandes que les autres, suivant que la mer s'est frayé un passage au milieu d'elles, en les partageant. Elles sont disposées en forme de croissant, et comprises dans un espace de six à sept lieues au plus; mais on dit qu'elles s'étendaient autrefois sur une longueur de quatorze lieues. Sir George Sommers a déterminé leur longueur actuelle, en faisant le tour de l'archipel en canot. L'île la plus grande est longue d'environ cinq milles.

Les tourmentes accompagnées de tonnerre et de pluies excessives, qui sont si fréquentes dans ces îles, ont séparé et déchiré les rochers, et ont précipité de grandes portions de quelques îlots à six ou sept lieues au large, de sorte que la navigation au milieu de cet archipel est très-périlleuse, et il est probable qu'il finira par être englouti dans la mer. Des tempêtes terribles s'y font généralement sentir une fois dans la pleine lune; et à chaque

phase de cette planète, on peut dire qu'elles grondent plutôt qu'elles ne soufflent de chaque point l'horizon. Elles surviennent notamment quand on aperçoit autour de la lune le phénomène connu sous le nom de Halo. Nulle part je ne l'ai vu le quart aussi grand qu'il l'est ici; son diamètre et sa largeur y sont immenses. Vers le 20 de mars, j'observai le plus considérable dans la soirée; il fut suivi de l'éclair le plus brillant, et du coup de tonnerre le plus fort qui, je crois, ait jamais étonné un mortel.

Le temps fut chaud dans le mois d'août, de septembre et d'octobre; et, au commencement de décembre, il tomba beaucoup de neige. L'hiver ou l'été règnent dans ces îles, suivant le vent qui souffle. Dans les mois de décembre, de janvier et de février, le vent resta au nord et au nord-est; il fut très-froid: tout avait l'air désolé et mélancolique. Il ne fut pas plus rude en mars, car les oiseaux couvèrent; je pense, au reste, qu'ils couvent ici presque toute l'année, car en septembre et à Noël, j'ai vu des petits oiseaux.

La mer est si remplie de brisans, que si l'on ne connaît pas bien la navigation de ces

parages, il est impossible d'aborder à ces îles, même dans une embarcation de dix tonneaux; quoiqu'il y ait plusieurs ports où les plus grands bâtimens peuvent mouiller parfaitement à l'abri. Il n'y a qu'un côté dont un vaisseau puisse s'approcher avec quelque espérance de sûreté, et c'est heureusement sur celui-là que nous eûmes le bonheur d'être jetés : autrement, nous eussions tous péri au milieu de la tourmente.

Il n'y a dans ces îles ni terrain uni, ni vallées, ni rivières; nous n'y avons pas vu non plus d'animaux venimeux. L'on y trouve différentes espèces de fruits, et des bois assez élevés, d'une odeur agréable et de couleurs diverses, telles que noir, jaune et rouge. La côte abonde tellement en poissons, que je puis dire que, dans un coup de seine, l'on en prit cinq milles. Nous avons vu le long de la côte beaucoup de baleines, suivies quelquefois par des espadons et des *tasher**. Leurs combats nous ont beaucoup diverti : le premier perçait le ventre de la baleine avec son épée, quand elle plongeait dans l'eau, et, quand la douleur

* Dauphin gladiateur. (LACÉPÈDE.)

causée par ses blessures la faisait remonter, le *trasher* la frappait de ses grandes nageoires semblables à des fléaux.

Il y a beaucoup d'oiseaux : quelques-uns son familiers, entre autres, une espèce d'oiseau palmipède, semblable à une mouette; nous ne l'avons vu que dans la nuit, en novembre et en décembre, qu'il vient en troupes nombreuses pour pondre. Il choisit pour cela les îlots les plus au large, afin que les sangliers ne puissent pas y arriver à la nage. Il y fait des trous en terre comme des lapins de garenne, mais moins profonds. Dans une nuit obscure, nous en avons, avec un tison, pris trois cents dans une heure.

Quand nos gens, se tenant sur la plage, jetaient de grands cris, et faisaient beaucoup de bruit, les oiseaux se rassemblaient autour d'eux, en leur répondant, et se posaient sur leurs têtes et sur leurs bras. Ils sont si nombreux dans toutes ces îles, qu'une chaloupe en prenait dans leurs trous de quoi nous nourrir tous. Leurs cris et leur mauvaise vue firent que nous leur donnâmes le nom de hibous de mer.

Ces îles renferment aussi des milliers de

sangliers. Nous en fîmes la découverte, parce qu'un gros sanglier suivit, quand ils revinrent des bois, nos cochons, que nous avions sauvés du naufrage. On prit cet animal avec un nœud coulant; mais ensuite, quand des occupations plus importantes ne s'y opposèrent pas, nos gens, accompagnés seulement du chien du navire, allaient dans les bois, et ramenaient par semaine trente et même cinquante sangliers et marcassins tous en vie; le chien les tenait en arrêt jusqu'à l'arrivée des chasseurs. Nous en prenions soin; mais nous les mangions quand le mauvais temps nous empêchait de nous procurer des tortues. On aimait beaucoup celle-ci; une seule faisait plus de profit qu'une demi douzaine de sangliers, et fournissait à la nourriture de soixante-douze hommes. Cet animal vit principalement dans l'eau, où il mange les herbes marines au fond des anses et des baies. Les femelles viennent pondre leurs œufs sur le rivage, où elles les enterrent dans le sable. C'est la chaleur du soleil qui, ensuite, les fait éclore. Nous trouvâmes cinq cents œufs en ouvrant une femelle que nous prîmes sur la plage.

Ayant fait quelques dispositions à terre, après notre débarquement, nous équipâmes notre chaloupe en pinasse, autant que le lieu et les circonstances nous le permirent; nous lui fîmes un pont avec les écoutilles de notre malheureux bâtiment; nous la munîmes de voiles et de six avirons, et nous priâmes Henri Ravens, second maître de l'équipage, de s'y embarquer pour aller en Virginie, dont, suivant notre calcul, nous étions éloignés de cent quarante lieues. Il partit en conséquence de Gatesbay, le lundi 28 août, avec six matelots et Thomas Whitingham, notre premier marchand; mais, à notre grande surprise, il revint dans la nuit du mercredi suivant, n'ayant pu s'éloigner de l'île à cause des écueils et des brisans, quoique l'embarcation ne tirât que vingt pouces d'eau.

Le vendredi, 1er septembre, il remit en mer, promettant, s'il arrivait sain et sauf en Virginie, de revenir à la nouvelle lune prochaine, dans la pinasse appartenant à la colonie. On donna, en conséquence, des ordres pour faire une garde assidue, et d'allumer des feux pour lui servir de guide.

Mais deux lunes se passèrent, et l'on n'aperçut rien.

Pendant l'absence du maître, sir George Sommers cotoya tout l'Archipel, et en dressa une carte. Chaque jour, il pêcha et chassa pour tout le monde jusqu'au 27 de novembre. Pensant alors qu'il n'arriverait rien de la Virginie, et craignant qu'une pinasse, que construisait Richard Frobisher, notre charpentier, ne fût pas assez grande pour nous transporter tous dans cette colonie, surtout dans cette saison; il proposa au gouverneur de lui donner deux des quatre charpentiers que nous avions, parce qu'il irait avec eux et vingt hommes à l'île principale, où ils auraient bientôt construit un autre petit bâtiment pour aider à effectuer le premier transport de notre monde.

Le gouverneur accorda volontiers cette demande; et sir George ayant pris des outils et tout ce qu'il lui fallait, emmena vingt des hommes les plus vigoureux, avec l'aide desquels il acheva un petit bâtiment aussi promptement que le nôtre.

Cependant nous nous occupions aussi de la construction d'une pinasse, et l'exemple

du gouverneur animait tout le monde au travail. Sans sa fermeté, et l'usage qu'il fit de son autorité, nous eussions passé nos jours dans cette île.

Mais, par malheur, des mécontentemens sourds et dangereux, qui prirent naissance parmi les matelots, et se répandirent graduellement parmi le reste de la troupe, menacèrent de produire beaucoup de maux. La cause principale du trouble venait de ce que bien des gens se disaient qu'il n'y avait à attendre en Virginie que de la misère, du travail, et la privation de beaucoup de choses; que la même abondance de provisions que l'on pouvait se procurer sans peine, et consommer dans l'île où l'on était, ne pouvait se trouver dans l'autre pays, où d'ailleurs l'on serait soumis à un commandement sévère, tandis que, dans celui-ci, l'on vivait sans gêne et avec agrément; enfin que, puisque l'on devait, pendant un certain temps, être absent de ses parens, il valait autant, et même mieux, demeurer dans un pays où l'on manquerait de moins de choses.

Ces discours, à force d'être répétés, causèrent d'abord des murmures, et enfin une dis-

corde complète. Au lieu d'avancer le travail qui devait fournir les moyens de nous sauver, chacun cherchait à faire manquer l'autre à son devoir.

Le 1er de septembre, l'on découvrit une conspiration ourdie par six chefs qui s'étaient engagés mutuellement à ne pas travailler à l'achèvement de la pinasse; chacun d'eux avait, en conséquence de cet engagement, essayé séparément de faire abandonner l'ouvrage au forgeron et à un charpentier nommé Nicolas Bennet, homme qui citait sans cesse l'Écriture-Sainte, mais turbulent et hypocrite. Leur objet était de persuader à tous ces gens de faire un établissement dans les bois, et ensuite de nous laisser dans notre île pour en aller occuper une autre. Leur complot découvert, on leur infligea le châtiment qu'ils avaient choisi, en les reléguant sur une île éloignée des autres.

Tous ces mutins, qui faisaient profession d'une dévotion extrême, et ne voulaient néanmoins pas s'astreindre aux pratiques observées par les autres, ne tardèrent pas à trouver leur séjour désagréable : si le repentir ne toucha pas le cœur de quelques-uns,

au moins éprouvèrent-ils du regret d'être si peu nombreux, et du chagrin d'être proscrits. Ils firent donc parvenir au gouverneur des requêtes qui annonçaient une véritable contrition : en conséquence, leur peine leur fut remise.

Cet événement ne put néanmoins servir d'avertissement à d'autres, qui mirent plus d'artifice à troubler notre tranquillité; c'étaient encore des fanatiques qui alléguaient toutes les lois divines et humaines, pour porter ceux qu'ils séduisaient à se soustraire à l'obéissance du gouverneur. Chacun, disaient-ils, devait, par point de conscience, songer à son bien et à celui de sa famille, d'où il résultait deux raisons évidentes de rester dans cette île : la première, que la Providence divine leur y procurait une nourriture abondante; la seconde, que, si ce séjour les ennuyait, ils avaient la perspective de pouvoir construire une barque pour partir quand il leur plairait; au lieu que s'ils allaient en Virginie, ils manqueraient certainement de vivres, et y seraient détenus par le gouverneur pour être engagés au service des nouveaux colons.

Deux des conjurés découvrirent le complot ; le chef fut arrêté et mis aux fers devant tout le monde. Après avoir entendu l'accusation portée contre lui, on lui permit de se justifier : il ne put y réussir. Il fut prouvé qu'il était le chef et le moteur de la mutinerie, et l'on fut généralement d'avis que sa mort devait expier son offense : une cour martiale le condamna à la peine que l'on applique aux rebelles. Mais ce misérable témoigna tant de repentir, fit des lamentations si pitoyables, déplora d'une manière si touchante la ruine de sa femme et de ses enfans, dont son trépas serait la cause, que les personnes les plus distinguées d'entre nous furent émues de compassion ; elles allèrent prier le gouverneur de pardonner au coupable : après bien des sollicitations, il leur accorda leur demande.

Nous avions échappé aux dangers de la mer, et nous jouissions de tant de douceurs à terre, que l'on conçoit aisément à quelles extrémités nous risquions d'être réduits par tous ces troubles, si nous n'eussions pas eu un gouverneur capable de les étouffer.

Il se trama pourtant encore une autre

conspiration dans laquelle sa vie fut menacée. Ceux qui furent l'âme de ce nouveau complot eurent l'audace de supposer que le gouverneur n'avait ni l'autorité requise pour infliger les châtimens dus aux offenses, ni le pouvoir de mettre ses sentences à exécution. Ils poussèrent l'aveuglement jusqu'au point de se persuader que, s'ils étaient surpris et punis avant que leur projet fût bien mûr, ils seraint des martyrs.

Le but de ces mutins était de s'emparer du lieu où l'on tenait tout en réserve, et d'en emporter les provisions, les armes, les voiles, les avirons, en un mot tout ce qui avait été sauvé du naufrage. Mais, comme les tentatives criminelles et imprudentes sont en général mal combinées, tant à cause de la nature des précautions qu'il faut prendre pour n'être pas découvert, qu'à cause de l'ignorance de ceux qui les imaginent, nous fûmes instruits des vues des conspirateurs.

Quelques-uns de ceux qui étaient engagés dans le complot révélèrent son objet, ainsi que le nom des acteurs. On donna ordre en conséquence à chaque homme d'être à

l'avenir constamment armé et sur ses gardes ; car, tant qu'il ne pouvait se fier à son voisin, sa vie n'était pas en sûreté. Nous en agîmes ainsi, parce que les fauteurs du nouveau complot étaient dispersés; les uns se trouvant avec nous ; les autres, et c'étaient les principaux, ayant accompagné sir George Sommers; en effet, tout son détachement en était composé. Ne pouvant donc nous saisir des premiers agens, nous les surveillâmes rigoureusement.

Les sentinelles et les gardes de nuit furent doublées, et l'on veilla soigneusement sur toutes les avenues qui conduisaient au magasin. Par ces moyens, l'on prévint toutes les tentatives jusqu'au 13 de mars, qu'un certain Henri Paine, homme bien né, mais pervers, et songeant toujours à mal, déroba des épées, des outils et d'autres objets, pour servir à ses méchans desseins. Appelé par le capitaine, pour monter à son tour sa garde de nuit, il l'insulta et le frappa : comme on l'empêcha de le saisir au corps, il abandonna son poste, en vomissant des expressions injurieuses contre le gouverneur. Celui-ci considéra les propos qui lui furent rapportés comme pou-

vant produire l'effet le plus dangereux; il fit donc comparaître devant lui Paine, déjà connu pour être un des conspirateurs. Ce misérable ayant été convaincu devant toute la colonie, le gouverneur le condamna à être pendu. L'échelle était déjà préparée, lorsque le coupable, après avoir fait plusieurs aveux, demanda qu'à cause de sa naissance, on le fusillât; sa requête lui fut accordée; et, au coucher du soleil, il subit sa peine.

L'embarcation que sir George Sommers faisait construire avançait beaucoup, et nous supposions qu'elle rencontrerait bientôt la nôtre dans un lac d'eau douce, où elles resteraient toutes deux jusqu'à ce qu'elles fussent complètement équipées pour partir ensemble, quand le vent le permettrait. Le 18 mars, les hommes qui étaient avec sir George, instruits de la mort de Paine, craignirent qu'il ne les eût accusés; d'un commun accord, ils abandonnèrent l'ouvrage, et s'enfuirent dans les bois; mais leurs appréhensions étaient mal fondées, car il leur avait gardé le secret. On supposa aussi qu'ils s'étaient imaginés qu'ils s'enrichiraient en pêchant des perles; en effet, elles sont aussi

abondantes dans ces parages que dans les îles des Indes; mais le danger de cette mer les fait négliger. Quoi qu'il en soit, ils envoyèrent au gouverneur une requête insolente, lui demandant, non-seulement de les laisser où ils étaient, mais encore de ne pas manquer à la promesse qu'il avait faite, de fournir à chaque homme deux habits complets par an, et de donner à la fois à chaque homme, proportionnellement, autant de provisions pour un an, qu'il en avait actuellement pour une semaine.

Le gouverneur manda aussitôt à sir George de rappeler ces gens à leur devoir, en leur promettant leur pardon s'ils reconnaissaient leurs fautes.

Sir George réussit à les ramener, à l'exception de deux. Ceux-ci, sachant que sir George avait ordonné aux autres de se saisir d'eux par force, puisque la persuasion ne pouvait rien, se tinrent tellement sur leurs gardes, que l'on ne put approcher d'eux, et qu'il fallut les laisser.

Notre pinasse avançait beaucoup. Le 28 août on avait posé la quille, et, le 26 février, l'on commença à la calfater. On se

procura une quantité suffisante d'étoupes, en défaisant deux vieux câbles, et l'on se servit de deux barils de goudron que l'on avait conservés. Nous la peignîmes ensuite avec une composition faite de coquillages et d'une pierre dure et blanche que l'on brûla au four, que l'on éteignit ensuite avec de l'eau, et que l'on mêla avec de l'huile de tortue. Le 15 mars, cette embarcation fut lancée à l'eau à la marée du matin. Nous avions été sur le point de la perdre par un coup de mer du nord-ouest, qui faillit à enlever tous les morceaux de pierres sur lesquels sa membrure était dressée. Nous eûmes beaucoup de peine à la sauver; et, pour la mettre à l'abri d'un accident pareil, nous lui formâmes un rempart d'énormes quartiers de rochers pour briser la violence de la mer. Afin d'être plus près des étangs et des puits d'eau fraîche, nous la conduisîmes à un îlot rond, situé derrière l'île où nous étions.

Ce petit bâtiment avait quarante pieds de quille, et dix-neuf pieds de largeur : il était principalement construit en cèdre. Le cœur de ce bois étant de mauvaise qualité et cassant, ne vaut rien pour les navires, parce qu'on

ne peut pas en faire de bonnes planches. La membrure, et quelques bordages de l'avant, étaient de bois de chêne sauvé du naufrage. Il portait quatre-vingts tonneaux; nous l'appelâmes *la Délivrance*.

Pendant tout le temps que nous restâmes dans ces îles, le chapelain prêcha deux sermons chaque dimanche. Ces discours recommandaient principalement la reconnaissance envers Dieu, et l'union entre nous. Tous les matins et tous les soirs on récitait la prière, à laquelle on était convoqué au son de la cloche. On faisait alors l'appel, et les absens étaient punis. On eut, durant notre séjour, l'occasion de faire des baptêmes et des mariages.

Nous perdîmes cinq hommes, dont un fut tué d'un coup de pioche sous l'oreille, par un matelot nommé Robert Waters. Le meurtrier fut aussitôt saisi et condamné à être pendu le lendemain. On l'attacha à un arbre avec des cordes, et on le fit garder par un piquet de six hommes. Mais ses camarades, profitant du sommeil de sa garde, et éprouvant une certaine répugnance à ce qu'un homme fût puni pour servir d'exemple aux

autres, coupèrent ses liens, et le menèrent dans les bois. Ils y prirent soin de lui jusqu'au moment où le gouverneur, par l'intercession de sir George Sommers, lui accorda un répit. Ce misérable se montra bien peu reconnaissant, car il fut un de ceux que sir George fut obligé de laisser sur l'île où il construisait son petit bâtiment.

Avant de quitter le lieu de notre séjour, et de conduire notre embarcation à l'étang d'eau vive, notre gouverneur attacha à un grand cèdre, en mémoire de notre délivrance, une croix faite des débris du vaisseau. On plaça au milieu une pièce de monnaie en argent, à l'effigie du roi, et au-dessous une inscription gravée sur une lame de cuivre, et conçue en ces termes : « Cette croix est ce qui reste du vaisseau *le Sea-Venture*, de trois cents tonneaux, destiné, avec plusieurs autres, pour la Virginie. Il y avait à bord deux chevaliers, sir Thomas Gates, gouverneur de la colonie, et Sir George Sommers, amiral, qui, avec Christophe Newport, capitaine de ce vaisseau, l'équipage et les passagers, s'élevant tout ensemble à cent cinquante personnes, ont heureusement abordé à cette île,

le 28 juillet 1609, jour où *le Sea-Venture* fit naufrage. »

Sir George amena, vers le 30 d'avril, à la grande île, son bâtiment nommé *la Patience*. Il avait vingt-neuf pieds de quille, quinze pieds et demi de largeur, et tirait six pieds d'eau. Le 10 de mai, de grand matin, sir George Sommers et le capitaine Newport s'embarquèrent dans leurs canots, pour aller placer des bouées dans le canal où nous devions passer; car l'espace compris entre les rochers d'un côté, et les bancs de l'autre, n'était que de trois fois la longueur de la pinasse.

Nous appareillâmes le même jour, à dix heures du matin, avec un joli vent du sud, le grand canot tirant la pinasse à la remorque. A l'instant où nous arrivions près d'une bouée, nous touchâmes à tribord contre un rocher au-dessus duquel elle flottait. Si ce rocher n'eût pas été d'une pierre tendre, que le choc mit en pièces, nous eussions été obligés de retourner. Tandis que nous étions tous dans une affreuse perplexité, Walsingham, notre contre-maître, eut la présence d'esprit de nous dégager, et le bâtiment se

trouva par trois brasses et demie d'eau. Ce jour et le suivant, le vent fut favorable, ce qui, à notre grande satisfaction, nous fit sortir entièrement de l'archipel. Pendant sept jours, nous courûmes au nord, ayant quelquefois bon vent, d'autres fois l'ayant faible ou même contraire. Deux fois nous fûmes séparés de sir George Sommers, quoique nous ne portassions pas nos voiles de perroquet.

Le 17 mai, le changement de couleur de l'eau, et la vue de divers objets qui passèrent le long du bâtiment, nous firent connaître que nous n'étions pas loin de terre. Le 18, la sonde indiqua dix-neuf brasses et demi d'eau. Vers minuit, nous sentîmes une odeur agréable qui venait de terre, et qui ressemblait à celle des côtes d'Espagne, près du détroit de Gibraltar. Au point du jour, nous aperçûmes deux collines au sud, d'où la terre courait au nord vers le cap Henri.

Dans la matinée du lundi 21, nous arrivâmes à deux milles du cap Comfort. Le capitaine du fort ayant tiré un coup de canon d'avertissement, nous mouillâmes, et nous

lui envoyâmes le grand canot, pour lui faire connaître qui nous étions. Ce fort a été bâti l'an passé par nos compatriotes. Le capitaine Percy, qui le commande, l'a nommé Fort-Algernon. Le jour de notre arrivée, il y eut une tempête affreuse, accompagnée de tonnerre, d'éclairs et de pluie.

Nous apprîmes que la plus grande partie de la flotte, partie d'Angleterre pour la Virginie, était heureusement arrivée; mais nous ne pûmes rien savoir du canot que nous avions expédié des Bermudes. D'après ce que nous dirent les sauvages, et notamment Powhatan, un de leurs chefs, nous conjecturâmes que nos gens ayant manqué le point du débarquement, avaient été surpris et avaient perdu la vie.

La colonie était dans l'état le plus triste. Les maisons dépérissaient, les provisions devenaient chaque jour plus rares. En peu de temps, il était resté en vie à peine soixante personnes sur six cents; de sorte que l'on finit par juger à propos d'évacuer l'établissement. De l'imprudence dans l'administration, ajoutée à la mauvaise conduite des colons, produisit ces maux. On peut y joindre

aussi la jalousie des naturels du pays, et le manque inattendu de toutes les choses que l'on avait espéré pouvoir obtenir aisément, entre autres le poisson qu'il était impossible de se procurer.

Tout le monde fut donc embarqué avec les armes et les munitions, et l'on partit le 7 juin; mais le lendemain au soir, on rencontra inopinément lord Delaware, envoyé d'Angleterre pour prendre le gouvernement. Les intentions des colons changèrent à l'instant, et l'on reprit l'établissement.

RELATION

Du naufrage d'une frégate espagnole, sur les côtes de la Nouvelle-Espagne, entre l'île del Cagno et le port de la Caldera, mer du sud, en 1678.

Je sortis de Lima, capitale du Pérou, en 1678, pour me rendre à Callao, et m'y embarquer sur une frégate que je devais commander. Elle était chargée de farine, de fruits, et d'un grand nombre de caisses de confitures sèches et liquides, pour Panama, où nous arrivâmes fort heureusement le 6 de mai, deux jours avant la pentecôte. De là, voulant aller charger des marchandises à la Caldera, port de la Nouvelle-Espagne, situé, dans la province de Costa-Rica, j'en pris la route avec divers passagers que j'avais sur mon bord. Nous mîmes à la voile le 10 de mai, et, croyant arriver, comme à l'ordinaire, en moins de neuf jours à la Caldera, nous

nous trouvâmes, au bout de quinze, obligés de jeter l'ancre à l'embouchure du Manglarès, qui descend de Chiriqui, haute montagne, fameuse par ses mines d'or. J'allai à terre avec quelques personnes de l'équipage, pour me fournir des provisions qui commençaient à nous manquer. Tout le monde pensait que le trajet que nous avions à faire étant fort court, il suffisait d'en prendre pour huit jours; quant à moi, j'en pris pour un mois : ces provisions consistaient en veaux, cochons, volaille, et en maïs, avec quelques fruits du pays.

Nous étant remis en mer, nous fûmes extrêmement battus des flots durant les huit jours qui devaient suffire, à notre compte, pour arriver au port où nous voulions nous rendre. Le neuvième, sur les quatre heures du soir, nous fûmes assaillis d'une furieuse bourrasque, et, sans pouvoir nous en défendre, l'orage et la marée nous poussèrent sur une côte si remplie d'écueils, que si nous eussions été jetés une portée de mousquet plus avant, le vaisseau se serait indubitablement brisé en mille pièces, et nous aurions tous péri, n'y ayant aucune plage sur cette

côte hérissée de rochers. Pour nous délivrer d'un danger si pressant, nous mîmes au plus tôt la chaloupe à la mer, et nous tâchâmes de remorquer la frégate au large, à l'aide de huit rameurs des plus vigoureux. Nous y travaillâmes avec tant de concert et de diligence, que nous réussîmes. La tempête et les efforts que nous avions faits pour nous tirer de ce dernier péril, nous avaient fort fatigués; aussi nous tombâmes dans une si grande nonchalance, que vers le minuit, sans savoir comment, le vaisseau, par la mauvaise garde qu'on y faisait, passa parmi les écueils, et porta sur l'un d'entre eux, en glissant avec tant d'impétuosité que tous les sabords du côté de basbord en furent brisés.

Au bruit que nous entendîmes nous nous crûmes perdus, nous imaginant, avec assez de raison, que la quille avait touché; mais nous ne pûmes nous en éclaircir sur-le-champ, parce qu'il faisait une obscurité à ne pouvoir rien discerner. La persuasion où nous étions nous fit passer le reste de la nuit dans la plus grande inquiétude, quoique l'orage se fût dissipé. Heureusement le jour étant venu, nous connûmes que nous avions eu

plus de peur que de mal. Le vent ayant alors paru favorable, je fis hisser les voiles; mais nous n'en jouîmes pas long-temps; car dans les quatre jours suivans il changea plus de six fois. Enfin, après avoir bien tourné de côté et d'autre, nous nous retrouvâmes à l'embouchure de la même rivière où nous avions renouvelé nos provisions.

Tous les passagers n'en furent pas si fâchés qu'ils l'auraient été dans une autre conjoncture, parce que les vivres leur ayant manqué, il y avait déjà trois jours qu'ils ne se nourrissaient que de la petite part que je leur faisais de mes provisions. Il fallut donc mettre pied à terre une seconde fois. De peur de retomber dans le même inconvénient, ils se munirent pour quinze jours de la même espèce de vivres, et apportèrent aussi plusieurs fruits de bananier, qui sont délicieux quand ils sont mûrs; étant cuits sous la cendre chaude, ces fruits servent de pain dans la nécessité, et ne sont pas d'un mauvais goût. Pour moi, je pris encore des provisions pour un mois, aimant mieux en avoir de reste que de m'exposer à en manquer.

Nous remîmes donc à la voile, et nous

allâmes à la pointe du cap de Borica; mais nous n'en fûmes pas plus avancés, car il survint un calme qui nous retint vingt-deux jours en cet endroit; il durait depuis l'aube du jour jusqu'au coucher du soleil, et alors une petite brise s'élevant nous faisait naviguer pendant toute la nuit avec un temps assez favorable; mais les courans contraires qui règnent sur ces côtes, nous faisaient plus reculer en une heure, que nous n'avions avancé en six. Aussitôt que le jour commençait à paraître, l'homme qui veillait à la hune, s'écriait avec des démonstrations de joie : « Terre! Terre! » Mais à mesure que le jour augmentait, chacun reconnaissait que cette terre était la pointe de Borica, d'où nous étions parti à l'entrée de la nuit, ce qui nous mettait au désespoir.

Cependant, comme nous ne pouvions remédier à ce malheur, nous tâchions de nous en consoler en nous occupant à diverses choses; les uns à la pêche, les autres à la lecture; d'autres se baignaient dans la mer. Dans cette triste situation, nous passions tous la plus grande partie du temps à nous entretenir de notre infortune; tantôt en nous la-

mentant outre mesure, et tantôt ne pouvant nous empêcher de rire. Nos vivres se consommaient pendant un si long calme; nous nous vîmes donc dans la nécessité de faire une troisième descente. J'étais d'avis de retourner à Panama; mais le pilote et les matelots assurant qu'avec le moindre vent favorable nous arriverions en quatre ou cinq jours à Caldera, j'eus la complaisance de céder à leur sentiment. Nous revirâmes donc de bord, et allâmes renouveler encore nos provisions à l'embouchure de notre fleuve de Chiriqui. Nous en prîmes plus que les autres fois; après quoi, nous étant remis en mer, nous arrivâmes en huit jours de navigation à la vue de l'île del Cagno; les matelots se flattaient qu'en deux jours nous arriverions au port tant désiré de la Caldera.

Mais les hommes sont sujets à se tromper dans leurs jugemens; il arriva que le ciel, qui était clair et serein, changea tout à coup. Le soleil venait de se coucher, lorsque le pilote fit baisser les voiles, craignant la tempête dont nous menaçait une petite nuée qui s'approchait : elle ne fut pas plustôt sur nous, qu'elle versa sur la frégate des torrens de

pluie; il éclaira et tonna d'une manière à causer de l'épouvante aux plus intrépides. Un mélange de lumière et d'obscurité, qui nous frappait d'horreur, ne laissait pas de nous aider en quelque sorte, parce que les éclairs qui nous environnaient de toutes parts nous mettaient en état de faire la manœuvre. Nous nous fatiguions cependant, sans que cela nous servît beaucoup; nous prîmes donc le parti de laisser voguer notre misérable bâtiment au gré du vent et des eaux.

Enfin la tempête cessa avec le jour; mais comme il était encore trouble, et que la même nuée nous couvrait toujours, nous ne pouvions nous promettre du beau temps. Le pilote voulut tâcher de découvrir à quelle hauteur nous étions; mais quelques observations qu'il pût faire suivant les règles de son art, il ne connut rien, pas même par conjecture; je le fis appeler dans ma chambre, et lui demandai si nous ne ferions pas mieux de chercher sur la côte quelque lieu sûr, et qui fût à couvert du vent et de la marée, pour nous y retirer jusqu'au retour du beau temps, plutôt que de nous opiniâtrer à errer ainsi à l'aventure, dans l'incertitude,

et exposés au danger d'un orage qui pourrait enfin causer notre perte. Le pauvre homme, les larmes aux yeux, ne put répondre autre chose, sinon que ses péchés étaient sans doute la cause du mauvais succès de notre voyage, et qu'il ne savait que faire, parce que les matelots ne voulaient pas lui obéir. Je les fis appeler, et les ayant questionnés, ils répondirent tous qu'ils croyaient être fort proches de la Caldera, comme on pourrait le reconnaître dès que le ciel s'éclaircirait.

Dans cette espérance, nous continuâmes de croiser durant cinq jours. Le sixième parut serein, et tel qu'on le pouvait souhaiter; alors le pilote observa le soleil et sa boussole : il nous assura que nous n'étions certainement qu'à dix lieues du port, et que bientôt nous découvririons la terre. Nous déployâmes aussitôt toutes nos voiles. Néanmoins nous naviguâmes jusqu'à la nuit sans l'apercevoir. Le lendemain matin il persista encore dans son sentiment, jusqu'à midi qu'il découvrit de hautes montagnes qu'il fut près de deux heures à pouvoir reconnaître. Enfin, après les avoir bien observées, il dit avec beaucoup de confusion et de chagrin, que c'était les

montagnes de Chiriqui, où les courans nous avaient encore rejetés.

Il n'est pas concevable quel fut le chagrin de tous les passagers, quand ils apprirent cette déplaisante nouvelle. Ils firent des imprécations contre le pilote et contre moi, et nous eûmes assez de peine à calmer leur colère. Je leur proposai encore de retourner à Panama, où nous pouvions nous rendre en cinq jours; mais ces passagers, dont la plupart avaient des affaires importantes dans la province de Costa-Rica, représentèrent qu'il ne fallait pas se rebuter, et que nous n'avions qu'à nous reposer quatre ou cinq jours dans cet endroit, qui, malgré la quantité de moucherons qui s'y trouvait, ne laissait pas d'être agréable, et qu'ensuite nous pourrions continuer notre navigation avec plus de bonheur. Le pilote venant à l'appui de la proposition, plus hardi ou plus effronté que jamais, jura qu'il arriverait au port de la Caldera avant qu'il fût cinq jours, ou qu'il y brûlerait tous ses livres. Je me rendis, et nous allâmes nous reposer à Chiriqui pour la quatrième fois. Nous y demeurâmes six jours, pendant lesquels nous nous rafraîchîmes et mangeâmes force oran-

ges, tant aigres que douces, que nous trouvâmes sur la montagne; puis, nous étant encore munis de vivres, nous mîmes à la voile, comptant déjà quatre-vingt-un jours depuis notre départ de Panama.

Le lendemain il s'éleva un vent si frais, qu'avec une partie des voiles seulement, nous crûmes avoir fait une des plus grandes journées de toute notre navigation; mais, le jour d'après, le ciel se couvrit, le vent cessa, et le plaisir que nous avions ressenti d'aller si vite fut bien diminué, quand nous nous aperçûmes au bout de douze jours que nous n'avions pas fait beaucoup de chemin; les courans contraires nous faisaient presque autant reculer la nuit que nous avions avancé le jour. Cependant les provisions se consommèrent, et nous n'étions plus à Chiriqui pour en prendre de nouvelles. Enfin, la nécessité vint à un tel point que, n'ayant plus pour nourriture qu'un peu de maïs qui était dans l'auge aux cochons, ce désagréable mets, reste d'aussi vilains animaux, fut partagé entre nous à portions égales; il fallut ensuite composer une capilotade des membres coriaces d'un vieux barbet qui avait fait jusque-là mes délices.

Tout l'équipage se jeta avec avidité sur ce mets, et chacun n'en eut pas sa suffisance.

Le jour suivant, on prépara un nouveau repas d'un cuir de taureau qui avait servi de couche à mon chien, et qui par sa mort était devenu un meuble inutile. On le fit bouillir long-temps à gros bouillons, jusqu'à ce qu'il fût converti en une espèce de colle noirâtre, qui ne prévenait pas fort les yeux en faveur du goût. Mais, loin d'en être dégoûtés, notre faim était devenue si dévorante, que nous en mangeâmes avec autant d'appétit que si c'eût été de la gelée formée du suc des viandes les plus exquises. Ce même jour, un matelot nègre ouvrit son coffre, et de deux bananes qu'il y avait serrées, il en mangea une, pelure et coque ; ensuite il vint en grand secret me présenter l'autre, me priant de lui en donner seulement la coque : aussitôt qu'il l'eut, il la dévora avidement, de crainte que quelqu'un ne survînt pour la lui arracher. L'équipage était suffisamment pourvu de vin ; aussi l'usage immodéré qu'on en avait fait n'avait pas peu contribué au mauvais gouvernement de la frégate.

Voyant que les principaux matelots, et sur-

tout le pilote, ne savaient que faire, et que tant de fautes avérées de leur part leur avaient bien fait perdre de ces airs d'assurance avec lesquels ils avaient prétendu m'en imposer sur leur capacité, je les pris en particulier; je les consolai, je les encourageai dans les termes les plus affectueux que je pus choisir. Je n'eus pas de peine à les porter cette fois-là à chercher la terre de tous les côtés qu'ils croiraient la trouver; ils y étaient si déterminés, que si nous eussions rencontré des terres peuplées par des sauvages indiens, qui sont ennemis irréconciliables de toute la nation espagnole, ils y auraient abordé avec joie, pour nous tirer de la cruelle extrémité où nous nous trouvions. Quelques-uns d'entre nous veillèrent toute la nuit, pour observer s'ils ne découvriraient point quelques montagnes qui nous indiquât notre route.

A la pointe du jour, par un bonheur inespéré, on nous cria de la hune : « Voile! voile! » Cette nouvelle répandit une si grande joie dans tout l'équipage, que, sans songer à rendre à Dieu les grâces que nous lui devions, nous nous mîmes tous à crier à la fois : « Arrive! arrive! hausse les voiles! abaisse

celle-ci ! monte vite ! » Enfin, après nous être fait, d'un navire à l'autre, tous les signes usités quand on veut se joindre, nous nous abordâmes. Le capitaine de vaisseau, qui était un Mexicain de ma connaissance, n'eut pas plutôt su que je commandais la frégate, qu'il fit jeter l'esquif en mer pour me venir offrir ses services. Après les premiers complimens, il m'apprit que nous étions auprès de l'île del Cagno, ou du Chien, sur la côte méridionale de l'isthme de l'Amérique, à l'extrémité de la province de Costa-Rica, dans la mer du Sud ; elle n'est qu'à une lieue du continent, sous le 8o. 35' de latitude septentrionale ; elle est inhabitée. Nous résolûmes d'y relâcher ensemble pour y reposer.

Dès que don Louis de Légnarès (c'était le nom du capitaine mexicain) fut informé de la pressante nécessité où nous étions, il fit porter aussitôt, avec beaucoup d'empressement, dans la frégate, de la volaille, du pain, des fruits et autres rafraîchissemens capables de rétablir nos forces épuisées, et de nous faire perdre le mauvais goût du vieux barbet et de sa couche. Nous descendîmes enfin dans l'île, où nous dînâmes sous l'ombrage

frais de quelques bananiers, situés sur les bords d'un agréable ruisseau qui se déchargeait à quelques cents pas de là dans la mer. Le bâtiment de don Louis n'était chargé que de vivres, de fruits et autres provisions qui devaient être vendus à Panama; les passagers de la frégate et mes matelots eurent de quoi choisir pour leur argent. Ils en prirent seulement pour quatre jours, sur l'assurance qu'ils se donnèrent à eux-mêmes qu'en deux ou trois ils arriveraient à la Caldera. Pour moi, je fus pourvus gratuitement par don Louis, de toutes sortes de volailles, de fruits, biscuits, conserves, chocolat, et d'autres choses de régal; et quelques instances que je pusse faire pour les lui payer, jamais il n'y voulut consentir, en me disant que quelque jour je pourrais bien lui rendre la pareille.

Nous demeurâmes le reste du jour dans cette île délicieuse, où nous eûmes bien du plaisir. A l'entrée de la nuit chacun rentra dans son vaisseau, à l'exception de don Louis, qui voulut passer la nuit dans le mien. Il me divertit infiniment par la douceur de sa voix, qu'il savait conduire avec beaucoup

de méthode et d'agrément, et par l'enjouement de sa conversation. Comme nous ne pouvions pas toujours être ensemble, il fallut nous séparer le lendemain, ce que nous fîmes sur les dix heures du matin, après bien des embrassades et mille protestations de services.

Chaque vaisseau ayant repris sa route, le mien navigua avec tant de bonheur, que le jour suivant, sur les sept heures du soir, nous aperçûmes ce port tant désiré, qui, jusque-là, semblait ne devoir jamais paraître à nos yeux. Ce ne fut plus que réjouissances dans l'équipage; chacun avait peine à modérer sa joie. Pour moi, j'en fus si transporté, que je fis présent à mes matelots d'un quartaut de vin qui pesait environ quatre-vingt-dix livres, et un marchand génois, qui était sur mon bord, leur en donna autant. Les matelots étaient dans une trop belle disposition pour remettre au lendemain à faire usage d'un présent si fort de leur goût : ils en firent l'essai sur le champ; et, trouvant le vin excellent, ils commencèrent le service de Bacchus. Le pilote, qui était à leur tête, les encourageait par son exemple : ils s'en acquittèrent si bien,

qu'à force de se faire raison les uns aux autres, les quartauts furent vidés en peu de temps; mais leur cervelle en fut troublée.

Le marchand génois, craignant que la manœuvre n'allât pas bien, s'avisa fort prudemment d'aller se poser entre le pilote et celui qui tenait le gouvernail sous ses ordres, parce qu'il avait remarqué que le premier, étendu sur sa chaise, et passablement ivre, gouvernait de mémoire, comme se trouvant à la vue d'un port connu. Ce marchand se mit donc entre eux à égale distance, pour répéter les commandemens du maître au valet, et servir comme de véhicule à sa voix. Cet excès de précaution nous perdit; car le pilote ayant crié au timonier : *Noroueste, al noroueste*, qui était effectivement la route qu'il fallait tenir pour aller au port de la Caldera, le marchand génois, qui était bègue, et qui ne parlait pas bon espagnol, au lieu de dire : *Al noroueste*, comme le pilote disait, cria, en bégayant : *Al nornoroueste*, qui est un autre vent. Le timonier, entendant cette voix, et la croyant de son maître, prit sans hésiter le chemin du nord-nord-ouest; ce qui, l'éloignant du port, l'approchait de la côte.

Pendant ce temps-là, la nuit était venue; les passagers et moi, nous dormions dans la plus grande sécurité. Cependant, sur les deux heures après minuit, m'étant réveillé en sursaut au bruit des vagues qui frappaient avec impétuosité contre les rochers de la côte, je m'écriai tout surpris : « Qu'est-ce donc que » ceci, seigneur pilote? Entrons-nous déjà » dans le port? » A cet avertissement, deux ou trois fois réitéré, le pilote sortit de sa léthargie; et, s'étant levé de dessus sa chaise pour s'en éclaircir, il vit avec épouvante la frégate si mal conduite, qu'elle allait heurter contre un roc qu'on avait eu de la peine à discerner jusque-là, à cause de l'affreuse obscurité que répandait, aux environs, l'ombre d'une haute montagne couverte d'arbres. Il cria aussitôt aux matelots : « Vire arrière ! » Mais il n'était plus temps, et l'infortuné bâtiment, poussé avec violence par le vent et la marée, heurta presque dans le moment contre l'écueil et d'une telle force, qu'un des côtés en fut fracassé : une montagne de flots qui venait de se briser contre le rocher, s'élevant au retour du côté de la frégate, entra dans la chambre de poupe, et l'inonda toute entière.

Alors, ce ne fut dans tout le vaisseau que clameurs effroyables et que désolation. Les lamentations succédèrent aux cris de joie et d'emportement que les fumées bachiques avaient fait pousser quelques momens auparavant. Rien ne peut égaler le trouble et la confusion qui régnaient partout : quelques-uns, réveillés en sursaut, criaient comme les autres, quoique à demi-endormis, et sans savoir encore pourquoi. Le bruit, l'obscurité, les hurlemens, tout augmentait l'effroi. Ce qu'il y avait de plus déplorable, c'est que nous voyions bien tous que nous étions perdus, et que nul ne pouvait dire par quel étrange revers, prêts à entrer dans le port, nous étions engloutis par les eaux : moi-même je n'en savais pas plus que les autres. Dans une si grande consternation, les uns, à genoux sur le tillac, poussaient des vœux au ciel pour leur salut ; d'autres, les mains jointes, demandaient à Dieu miséricorde, quelques-uns même révélaient à haute voix leurs péchés les plus secrets.

Pour moi, parmi ces gémissemens, je conservai le sang-froid que Dieu m'a donné,

et que j'ai le bonheur de ne jamais perdre, en quelque péril que je me trouve. Voyant qu'ils allaient tous périr, faute de prendre le seul parti qui leur convenait, dans l'extrémité où nous nous trouvions, j'encourageai ces malheureux à travailler diligemment à se sauver. Je leur persuadai d'abord de couper les mâts, et de nous saisir des planches, des poutres, et autres choses qui pouvaient nous soutenir sur l'eau, et nous aider à gagner à la nage quelque lieu du rivage qui fût propre à aborder. J'ordonnai ensuite qu'on jetât dans la mer tout ce qui, par sa pesanteur, pouvait faire submerger trop promptement le vaisseau. Avec ces précautions et le secours des pompes, je retardai le naufrage jusqu'aux premiers rayons de l'aurore.

Mais ce qui nous servit, plus que tout le reste, fut le conseil que je leur donnai, de prendre à deux une longue et menue corde qu'ils tenaient chacun par un bout. Cette expédient sauva la vie à plusieurs; car, lorsque la frégate, ouverte de tous côtés, eut coulé bas, malgré le secours des pompes, tout le monde se voyant obligé de se jeter à la nage sur les

planches ou les morceaux de bois dont on pouvait se saisir pour essayer de gagner la terre, il arriva que le premier qui y abordait tirait après lui sur le rivage son compagnon qui tenait l'autre bout de sa corde, et, qui, fort souvent, était sur le point de se noyer. Je tirai de cette manière le pilote, quoiqu'il ne le méritât point. Nous échappâmes presque tous, à la réserve de cinq ou six qui furent poussés avec violence par des coups de mer, et qui périrent misérablement, en donnant de la tête contre les écueils et contre le vaisseau même.

Quelques heures après le naufrage, la marée s'étant retirée, laissa la frégate presqu'à sec, de sorte qu'il nous fut aisé d'en retirer tout ce qu'il y avait dedans, et de le transporter à terre. Il n'y eut presque rien de perdu, puisque nous recueillîmes même la plus grande partie des choses que j'avais fait jeter à l'eau. Nous rendîmes grâces à Dieu de nous avoir conservé la vie, après quoi nous brûlâmes le bâtiment pour en tirer le fer, que nous amassâmes avec nos effets et nos approvisionnemens, sous des arbres fort touffus que nous

avions choisis pour y être à couvert de l'ardeur du soleil.

Comme nous n'avions pas dessein d'y demeurer long-temps, j'exhortai mes camarades à choisir quelqu'un de la compagnie pour les gouverner, en leur représentant que, autrement, ce ne serait que désordre et que confusion. Ils me prièrent tous, d'une commune voix, et avec de grandes instances, de vouloir bien prendre ce soin: ce que j'acceptai. J'exerçai sur-le-champ mes droits, en faisant trois détachemens, l'un pour aller chercher de l'eau, dont nous avions un besoin pressant; l'autre pour aller aux provisions, car celles du vaisseau ayant été mouillées, ne pouvaient plus nous servir; et le troisième pour reconnaître le pays, et voir si l'on ne découvrirait point quelque habitation, le pilote assurant que nous étions à trois ou quatre lieues de la Caldera. Le premier détachement ne fut pas long-temps à revenir, et il apporta de très-bonne eau qu'il avait trouvée près de là. Le second revint quelques momens après chargé de fruits sauvages d'assez mauvais goût, avec des œufs de tortue, et dit qu'il avait vu un porc-épic, et des crottes de poules d'Inde.

Satisfait de cette découverte, je renvoyai chercher une plus grande provision d'eau et d'œufs de tortue. Il y avait une si prodigieuse quantité de ces œufs, que, dans chaque creux qui se rencontrait sur les sables de cette plage, on y en trouvait jusqu'à deux ou trois cents. Nous en mangeâmes avec beaucoup d'appétit, quoiqu'ils eussent une certaine odeur de marécage qui blessait l'odorat et le goût.

Nous passâmes le reste de la journée à nous fabriquer de petites loges ou feuillées avec des branches de palmier. Au coucher du soleil, nous vîmes revenir le troisième détachement; ce qui nous réjouit d'abord, comptant qu'il aurait sans doute découvert quelque habitation; mais il nous rapporta qu'il avait rencontré un grand fleuve, si profond, si rapide et si plein de crocodiles, qu'il lui avait été impossible de le traverser. Je blâmai ces gens d'être revenus pour cet obstacle, qui ne devait pas les arrêter, puisqu'en coupant du bois, ils pouvaient en former un radeau sur lequel il n'aurait tenu qu'à eux de passer le fleuve.

De peur de quelque nouvelle balourdise de leur part, je résolus d'aller moi-même avec eux le jour suivant.

Le lendemain, après avoir laissé à un homme de la compagnie le soin de conduire ceux qui restaient, je les quittai, en les avertissant que s'ils n'avaient pas de mes nouvelles dans huit jours, ils pourraient alors marcher sur mes traces en cherchant fortune; qu'ils prissent bien garde cependant de ne pas s'éloigner de la côte.

Après deux heures d'un chemin sablonneux et très-pénible, nous arrivâmes au bord d'un fleuve que nous appelâmes le fleuve des Crocodiles, quoiqu'à la vérité il n'y en eût pas tant que le détachement l'avait rapporté. Pour le passer, nous nous déterminâmes à marcher sur ses bords, en le remontant jusqu'au premier bosquet où nous puissions trouver du bois propre à faire des radeaux. Nous en trouvâmes à deux lieues plus loin, nous en prîmes sur nos épaules autant qu'il en fallait; puis nous descendîmes le fleuve, en reprenant la même route jusqu'au lieu que nous avions quitté, car nous ne voulions pas nous éloigner de la côte, espérant, suivant l'opinion du pilote, gagner le port de la Caldera.

Ayant fabriqué un radeau le mieux qu'il nous fut possible avec nos haches, notre bois

et nos cordes ; nous nous hasardâmes à nous abandonner dessus au courant du fleuve, qui était très-rapide. On y avait fait une espèce de banc de jonc pour moi ; j'y montai le premier, après avoir pris mon arquebuse des mains de celui qui la portait. Le pilote se mit à l'un des bouts du radeau, et un vigoureux matelot à l'autre, avec chacun une longue perche et deux rames pour le conduire. Comme nous n'y pouvions tous entrer sans le submerger par notre poids, nous nous partageâmes : une partie resta sur le bord du fleuve, en attendant le retour du radeau ; on y attacha seulement une longue corde, afin que ceux qui demeureraient, pussent le retirer, lorsque les premiers seraient passés. Cela fait, nous reprîmes les cordes dont nous jugeâmes pouvoir avoir encore besoin, et je fis jeter à l'eau les bois du radeau, pour ôter à la compagnie toute espérance de retourner sur ses pas, jusqu'à ce que nous eussions trouvé quelque habitation, et reconnu si nous étions en terre ferme ou dans une île. Nous marchâmes encore environ six lieues, ensuite nous passâmes un autre fleuve, de la même manière que le précédent.

Comme le soleil se couchait, nous arrivâmes à une plage assez étendue, où nous fîmes halte, tous bien fatigués. Je l'étais plus que les autres, parce qu'ayant passé par des endroits fort humides et marécageux, mes souliers s'étaient mouillés de telle sorte que le cuir s'en était étendu; d'ailleurs le sable y entrant de tous côtés, m'incommodait beaucoup. Mes souliers me causait donc plus d'embarras qu'ils ne m'étaient commodes, je les jetai. Comme nous cherchions de l'œil un terrain élevé pour nous y reposer et y passer la nuit, nous entendîmes quelque bruit près d'un vieux arbre sec dont le tronc était creux de caducité. Nous en étant approchés pour en découvrir la cause, nous en fîmes sortir une espèce de gros lézard, que les habitans du pays nomment iguana. C'est bien le plus laid animal que la nature ait formé; mais en récompense la chair en est fort délicate : elle approche fort du goût de la poularde. Le pilote le frappa de sa hache et le fendit en deux. Nous avions bien besoin de faire une si bonne rencontre, pour réparer nos forces, qu'une longue et pénible marche, mais plus encore, le défaut de nourriture, avaient

presque épuisées. Il ne nous en fallut pas davantage pour un bon souper; ce lézard avait trois quarts d'aune de long. L'ayant fait rôtir sur des charbons, nous le mangeâmes, et après ce repas nous nous endormîmes.

Nous nous remîmes en chemin au point du jour. Sur les dix heures nous gravîmes une montagne fort escarpée, et perçâmes ensuite un bois des plus épais, rempli d'épines et de ronces, pour éviter un cap qui nous aurait obligé de faire un grand détour. Ce fut là que j'eus beaucoup à souffrir. A force de marcher, j'avais usé la semelle de mes bas, et mes pieds nus, n'étant pas accoutumés à un chemin si rude, furent en peu de temps pleines d'estafilades et d'écorchures. Ce fut encore pis, lorsqu'à la sortie de ce bois, nous eûmes gagnés le bord de la mer; le sable de la plage, échauffé par l'ardeur du soleil, me fit venir sous la plante des pieds des ampoules aussi grosses que des œufs de pigeon : ces ampoules se crévèrent, et le sable y entrant jusqu'à la chair vive, y causait une cuisson douloureuse. Le mal que j'en souffrais, fit pitié à tous mes compagnons, qui m'obligèrent à m'arrêter sous une feuillée qu'ils dressèrent

sur le bord d'un ruisseau; nous nous y mîmes à couvert; le soleil était alors dans sa force, et très-ardent.

Pendant qu'une partie s'y reposait, l'autre alla dénicher assez près de là, dans les creux des rochers que la mer battait, un grand nombre d'une espèce de limaçons de mer, que les gens du pays appellent burgados, et dont ils mangent assez communément. Il ne fut plus question que de les faire cuire. Nous aurions fort souhaité de les manger bouillis; mais il nous manquait un vaisseau où nous les puissions mettre, et il fallait nous contenter de les faire rôtir sur des charbons: nous en mangeâmes pourtant avec appétit.

Après le dîner, la nécessité d'avancer nous obligea de nous remettre en marche. Je m'y disposai malgré mes ampoules; on m'enveloppa les pieds le mieux qu'il fut possible, de linges déchirés et de vieux haillons, et l'on me fit une espèce de chaussure comme on en voit aux mendians. Nous poursuivîmes notre route jusqu'au coucher du soleil, que nous arrivâmes au bord d'un étang, où nous fûmes harcelés par une si grande quantité de cousins, que, malgré notre extrême lassitude,

nous n'y pûmes tenir; nous fûmes obligés, pour les fuir, de marcher jusqu'à dix heures de la nuit. Nous la passâmes avec beaucoup d'inquiétude et d'autant plus de crainte de nous voir assaillir par une troupe d'Indiens sauvages, que nous avions aperçu une lumière à travers les arbres d'un bois voisin; mais nous n'en eûmes que la peur.

Le lendemain, nous rencontrâmes un ruisseau au bord duquel nous trouvâmes du feu allumé et un grand nombre de pelures de bananes, ce qui nous fit croire d'abord qu'il devait y avoir là auprès quelques-uns des arbres qui portent ce fruit; mais nous en cherchâmes vainement aux environs; d'où nous conjecturâmes que les personnes qui en avaient mangé en cet endroit, les y avaient apportés d'ailleurs. Sur le midi, nous arrivâmes à un grand fleuve tout bordé de grands arbres de haute futaie, qui formaient un fort bel ombrage. Comme la faim nous pressait, nous y jetâmes la ligne, et pêchâmes trois poissons assez gros, que nous fîmes rôtir. Nous traversâmes ce fleuve sur un radeau, à la manière ordinaire, et poursuivîmes notre chemin jusqu'à un autre plus grand encore, aux bords

duquel nous passâmes la nuit, et dormîmes : un d'entre nous faisait la sentinelle, pour n'être pas surpris par les Indiens.

Le jour venu, nous vîmes autour de nous un grand nombre de palmiers, dont nous coupâmes quelques bourgeons pour en manger le cœur, qui est tendre, mais insipide et fade, et approchant du goût de la cire de bougie. Un peu plus loin, nous trouvâmes une espèce de fruit de la couleur de la mûre, et de la grosseur d'un abricot : les habitans le nomment icacos. Il est aigre-doux, et, du reste, d'un goût très-agréable; nous nous en accommodâmes mieux que des bourgeons de palmier. Nous regagnâmes ensuite le bord de la mer, après avoir traversé un bois et une montagne. Nous aperçûmes sur la plage un grand nombre de crabes ou d'écrevisses de mer. Mais les plus alertes de nos gens les poursuivirent plus d'une demi-heure sans en pouvoir attraper que quatre. En récompense, ayant remarqué un grand nombre de perroquets sur des arbres voisins, j'eus recours à mon arquebuse, qui jusqu'alors nous avait été inutile; j'en tuai six, qui nous furent d'une grande ressource. Nous allâmes passer la nuit près d'un cap où nous trouvâ-

mes en abondance de ces fruits que l'on nomme icacos. Nous en mangeâmes tous les plus mûrs, et fîmes rôtir les autres.

A la pointe du jour nous commençâmes notre cinquième journée. Nous passâmes deux rivières sur des radeaux, sans avoir rencontré quelque chose à manger jusqu'à six heures du soir que je tuai un paon. Nous en fîmes un régal, et le mangeâmes comme le mets le plus friand que nous eussions eu jusqu'alors. Le lendemain nous arrivâmes sur le midi à une cabane déserte où nous trouvâmes une grande quantité de bananes mûres. Nous en mangeâmes la moitié, et nous nous chargeâmes de l'autre en cas de besoin; non sans crainte d'être surpris ou poursuivis par le maître de la cabane et toute sa famille. Mais nous fûmes assez heureux pour ne voir personne. Nous passâmes la nuit au bord d'un fleuve, après avoir fait notre souper des bananes que nous avions volées. Quoique nous en eussions mangé beaucoup durant le jour, et que ce soit un aliment pernicieux à cause de son excessive froideur, aucun de nous n'en fut incommodé.

Le jour suivant, quatre personnes de no-

tre compagnie allèrent à deux lieues de là, sur une montagne, y chercher du bois propre à faire un radeau pour passer le fleuve; elles me laissèrent accompagné d'un seul homme. Je ne pouvais presque plus me tenir sur mes pieds. Il fallut pourtant me lever un moment après leur départ, pour tirer sur une bande de ramiers qui vinrent se percher sur un arbre à cinquante pas de moi. Je me traînai presque à quatre pattes jusque sous l'arbre, avec autant de lassitude que de crainte de les effaroucher. Le Ciel bénit ma peine, car j'en tuai dix-huit d'un seul coup avec de la cendrée de plomb, de sorte que mes camarades à leur retour trouvèrent un banquet, auquel ils ne s'attendaient pas. La joie qu'ils en eurent était si grande, qu'ils ne s'apercevaient presque point que le vin leur manquait pour faire chère entière. Les dattes qu'ils avaient apportées du bois servirent de pain.

Après un si bon repas, nous recommençâmes à marcher; je repris courage, et suivis les autres autant que mes forces me le purent permettre; mais après quelques heures de chemin, ne pouvant plus me tenir sur

mes pieds malades, je priai mes compagnons de continuer leur voyage sans moi, et de me laisser en cet endroit, en leur représentant qu'il n'était pas juste que, pour l'intérêt d'un seul, les autres s'exposassent à périr; que je les suivrais le mieux que je pourrais, aussitôt que mes pieds seraient guéris; que s'ils rencontraient quelques habitations d'Espagnols, je les conjurais de me revenir trouver; mais que si le pays était désert, ils prissent le parti qu'ils jugeraient le meilleur; et que, sur toutes choses, je leur recommandais de demeurer toujours bien unis.

Il n'est pas concevable combien ma petite troupe parut touchée de ces paroles : ils ne purent retenir leurs larmes, et ils s'opposèrent tous à ma résolution; ils me jurèrent qu'ils ne m'abandonneraient point, dussent-ils mettre leur vie en péril, et s'offrirent à me porter sur leurs épaules. J'en rejetai la proposition comme une chose trop pénible et qui les retarderait trop, ajoutant que le temps leur était cher, et qu'ils devaient poursuivre avec diligence leur dessein, qui était de se rendre au port de Caldera; mais quelque chose que je leur pusse dire, je fus

obligé de me laisser porter. Ils le firent tous du plus grand cœur, en se relayant l'un l'autre successivement jusqu'à sept heures du soir.

Alors, ils s'arrêtèrent, autant pour se reposer que pour manger, car ils avaient besoin de ces deux choses, et encore plus de se rafraîchir. Ayant trouvé, par bonheur, de ces mêmes limaçons de roches, appelés burgados, nous les fîmes rôtir sur les charbons. La fatigue du chemin et l'ardeur du soleil que nous avions soufferte pendant toute la journée, nous avions le gosier enflammé, et nous manquions d'eau douce pour éteindre un si grand feu. Heureusement, ayant poussé notre marche une lieue plus avant, nous rencontrâmes un des plus délicieux fleuves qu'on puisse voir. Le rivage en était bordé de part et d'autre, de hauts bananiers tout chargés de fruits, et dont les branches, se croisant au-dessus de l'eau, formaient, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, une espèce d'allée en berceau la plus agréable du monde.

Nous rendîmes grâces à Dieu d'une si bonne rencontre; et nous apaisâmes notre

soif avec avidité. Notre joie fut encore augmentée lorsque le pilote, après s'être orienté, nous dit qu'il reconnaissait le lieu, et que cette belle rivière, que nous admirions, était celle de Saint-Antoine. Il nous assura de plus qu'à quatre lieues de là était une riche ferme abondante en troupeaux, qui appartenait à Alonzo Macotela, bourgeois de la ville d'Esparza, dans la province de Costa-Rica. Un homme de la troupe en fut si transporté, qu'il tira ses tablettes pour marquer une si heureuse journée. Le fruit, de ces grands arbres, dont nous ne pouvions nous lasser d'admirer le beau feuillage, nous servit de souper ce soir-là; pour le diversifier, nous en mangeâmes de crus, de rôtis, de cuits sous la cendre. Nous passâmes ensuite le fleuve sur un radeau; et nous nous endormîmes avec plus de tranquillité que les nuits précédentes.

Le lendemain, trois de nos hommes furent détachés pour aller à la ferme de Macotela; je restai avec les deux autres tout ce jour-là et le suivant, nous nourrissant d'écrevisses que nous pêchions dans la rivière. Mes compagnons étaient le marchand génois

dont j'ai parlé, et un religieux de la Merci ; ce dernier, pendant que nous dormions, le marchand et moi, la nuit du second jour, était chargé de faire la garde, afin de nous précautionner contre les surprises ; mais la sentinelle, plus habituée aux fonctions claustrales qu'aux militaires, s'endormit aussi-bien que nous, jusqu'à ce que, environ sur les onze heures, je me réveillai en sursaut au bruit d'une voix qui me semblait avoir prononcé mon nom. J'appelai la sentinelle pour m'en éclaircir, mais la sentinelle ne répondant non plus qu'une souche, je me levai sur mon séant, et en même temps je m'entendis appeler distinctement, quoique d'assez loin.

Je réveillai le marchand génois et le religieux : un moment après nous vîmes paraître sur la rivière un grand radeau monté de plus de vingt personnes ; elles étaient conduites par don Domingo de Chavarria, Navarrais, curé de la ville d'Esparza. Nos trois hommes, qui s'étaient détachés pour aller à la ferme de Macotela, l'y avaient rencontré, et lui avaient dit dans quel état nous étions sur le bord du fleuve Saint-Antoine,

où nous attendions leur retour. Ce bon curé, poussé par un mouvement de charité, venait au devant de nous avec des rafraîchissemens pour rétablir nos forces perdues. Il s'était fait enseigner l'endroit où nous pouvions être, et il était parti sur-le-champ avec tous ses domestiques, quelques-uns de ses amis, et toutes les provisions qu'il avait pu ramasser. Ayant su qui il était, et le dessein qui l'amenait, je courus l'embrasser, dès qu'il fut à terre, en lui faisant tous les remercîmens d'un cœur pénétré. La joie du marchand et du religieux, de se voir affranchis du péril de la faim et de la surprise des sauvages indiens, n'était pas moindre que la mienne; don Domingo et sa compagnie paraissaient en ressentir autant que nous de nous avoir rencontrés.

Nous passâmes tous la rivière sur le radeau; lorsque nous fûmes de l'autre côté, chacun monta à cheval, hors moi, qui, pour le soulagement de mes pieds et de mes autres membres fatigués, fus juché dans un de ces lits suspendus, fort en usage dans tous ces pays occidentaux. Six Indiens de relai, gens des plus robustes, me portaient

alternativement à deux sur leurs épaules, mieux que n'auraient pu faire les meilleurs mulets du pays. Nous arrivâmes, en cet équipage, un peu avant le jour, à la ferme de Macotela, où nous nous reposâmes quelque temps; ensuite nous nous rendîmes à Esparza. Cette ville est dans une situation admirable, sur une petite colline : elle est petite; il n'y a qu'une seule paroisse et deux couvens; l'un des religieux de Saint-François, et l'autre de l'institution du bienheureux Jean-de-Dieu. Je fus porté à la maison de don Domingo, où je trouvai nos trois compagnons qui avaient pris les devans.

Arrivés à si bon port, notre premier soin fut de rendre à la divine Providence de sincères actions de grâces; le second fut d'envoyer un courrier à Carthago, capitale de la province de Costa-Rica, pour donner avis de mon arrivée à Esparza à don Juan de Salinas, capitaine général de cette province, et chevalier de l'ordre de Calatrava. Je le connaissais pour l'avoir vu à Lima, où j'avais contracté avec lui une amitié particulière. Le courrier fit tant de diligence, que, vingt-quatre heures après son départ, je vis entrer

le gouverneur lui-même dans ma chambre. Après les premiers complimens, je lui racontai toutes les circonstances et les suites de notre naufrage; aussitôt, à ma prière, il fit partir une frégate pour aller recueillir les compagnons de mon infortune, qui devaient se lasser d'attendre si long-temps.

Sur les renseignemens qu'on donna à ceux qui la conduisaient, de la hauteur et du lieu où ils devaient les trouver, ils s'y transportèrent; mais ils revinrent deux jours après, rapportant qu'ils n'avaient rencontré personne. On se persuada qu'ils n'avaient pas assez fait d'attention aux indices qu'on leur avait désignés pour reconnaître le lieu : c'est pourquoi don Juan de Salinas y envoya un autre bâtiment, avec ordre à l'équipage de descendre à terre, et de faire leur possible pour rapporter des nouvelles certaines de mes camarades. Ces seconds, y étant arrivés, descendirent sur la plage; et, n'y voyant rien, le capitaine détacha les plus alertes de ses matelots pour aller en quête aux environs. Ils firent un circuit de plus de deux lieues, en s'écartant à droite et à gauche, sans rien rencontrer; enfin,

voyant qu'ils y perdaient leurs peines, ils retournèrent faire leur rapport.

Comme ils étaient prêts à remonter dans leur barque, un d'entre eux aperçut, sur la grève, un grand amas de feuilles qui paraissait n'avoir pas été mis là sans dessein; il s'avisa de les écarter à droite et à gauche avec le pied; et, trouvant dessous des hardes, de la ferraille, des coffres, des ballots, cette découverte le surprit : ses camarades et lui ne pouvaient comprendre pourquoi on les avait ainsi abandonnés. Après avoir quelque temps délibéré entre eux, ils se déterminèrent à les enlever dans leur vaisseau, et vinrent nous rendre compte de leur commission. Chacun crut, à Esparza, et moi, à la fin comme les autres, que mes camarades avaient été surpris par les sauvages, qui les avaient menés à leurs habitations, et je désespérais de les revoir jamais.

Quatre jours après, le gouverneur mangeant avec moi chez le curé, il arriva à la porte du logis un cavalier qui avait couru à toute bride, et qui rapporta, plein d'effroi, qu'il avait vu marcher, entre le bois et la mer, une puissante armée d'Anglais. On le

fit entrer sur-le-champ dans la maison du curé, et il nous assura la même chose. Sa frayeur persuadant encore plus que ses paroles, chacun aussitôt se leva; on courut sonner l'alarme partout avec assez de chagrin; car tout ce qu'il y avait de gens dans la ville étaient trop mal armés, surtout trop peu disciplinés pour faire une vigoureuse résistance. Le gouverneur monta à cheval; et, tout incommodé que j'étais, je le suivis pour l'aider à ranger ses gens. Le bruit, le tumulte et le désordre croissaient à chaque instant. Il venait des gens de tous côtés, qui disaient que l'ennemi s'approchait.

Don Juan et moi, nous sortîmes de la ville pour nous en éclaircir par nous-mêmes; et à peine eûmes-nous fait cinquante pas dans la campagne, que nous vîmes approcher, dans un équipage fort délabré, ma petite troupe, qui composait elle seule cette formidable armée dont on nous avait menacés. La crainte qu'ils ont, sur ces côtes, d'être assaillis par les flibustiers des îles, qui sont gens à tout entreprendre pour piller, les troubles si fort, qu'ils se représentent des fantômes à chaque alarme : aussi prirent-ils dans cette occasion

cinquante hommes bien fatigués et bien désarmés, pour une puissante armée ennemie.

Je ris beaucoup de cette terreur panique, lorsque j'en eus reconnu la cause, et j'eus une joie extrême de voir mes compagnons d'infortune échappés aux périls que j'avais craint pour eux. Je les questionnai sur leurs aventures. Ils me répondirent qu'ayant attendu trois jours plus que le temps marqué, ils avaient cherché fortune, suivant mon conseil; qu'ils avaient marché sur mes traces le long de la côte, et qu'ils s'étaient nourris à peu près de la même manière que je l'avais fait.

Je demeurai près d'un mois à Esparza, d'où je sortis avec de bons guides, après avoir reçu tous les bons traitemens imaginables du charitable don Domingo, et de don Juan de Salinas, des lettres de recommandation pour le vice-roi de la Nouvelle-Espagne, dont il était parent.

RELATION

Du naufrage d'Occum-Chamnan, mandarin siamois, au cap des Aiguilles, à l'extrémité méridionale de l'Afrique, en 1686.

Le roi de Portugal ayant envoyé au roi de Siam une ambassade pour renouveler leurs anciennes alliances, et aussi pour des vues de commerce, le monarque siamois se crut obligé de répondre à cette marque extraordinaire de considération, en faisant partir trois grands mandarins revêtus de la qualité de ses ambassadeurs : l'un d'eux s'appelait Occum-Chamnan; et six autres d'un ordre inférieur, pour se rendre à la cour de Portugal. Ils s'embarquèrent pour Goa, vers la fin du mois de mars 1684, sur une frégate siamoise commandée par un capitaine portugais. Quoique Goa ne soit pas fort éloigné de Siam, ils employèrent plus de cinq mois dans cette route; soit défaut d'habileté

dans les officiers et les pilotes, soit opiniâtreté des vents, ils ne purent y arriver qu'après le départ de la flotte portugaise. Ainsi, leur navigation vers l'Europe fut différée d'une année presque entière.

Les mandarins s'embarquèrent enfin pour l'Europe, dans un vaisseau portugais de cent cinquante hommes d'équipage, et de trente pièces de canon. Outre les ambassadeurs et leur suite, il s'y trouvait aussi plusieurs religieux de divers ordres, et un grand nombre de passagers créoles, indiens et portugais. On mit à la voile de la rade de Goa, le 27 janvier 1686.

« Depuis notre départ de Goa, jusqu'au 27 d'avril, dit Occum-Chamnan, la traversée se fit très-heureusement. Ce jour même, au coucher du soleil, on avait fait monter sur les mâts et les vergues du navire plusieurs matelots pour reconnaître la terre qu'on voyait alors en avant, un peu à côté sur la droite, et qu'on avait aperçue depuis trois jours. Sur le rapport des matelots, et sur d'autres indices, le capitaine et le pilote jugèrent, mais à tort, que c'était le cap de Bonne-Espérance. On continua la route,

dans cette supposition, jusqu'à deux ou trois heures après le soleil couché, qu'on se crut au delà des terres qu'on avait reconnues. Alors changeant de route, on porta un peu plus vers le nord. Comme le temps était clair et le vent fort frais, le capitaine, persuadé qu'on avait doublé le cap, ne mit personne en sentinelle sur les vergues. Les matelots de quart veillaient, à la vérité, mais c'était pour les manœuvres, ou pour causer avec tant de confiance, qu'aucun ne s'aperçut et ne se défia même du danger. Je fus le premier qui découvrit la terre. Je ne sais quel pressentiment du malheur qui nous menaçait m'avait fait passer une nuit si inquiète, qu'il m'avait été impossible de fermer l'œil. Dans cette agitation, j'étais sorti de ma chambre et je m'amusais à considérer le navire qui semblait voler sur les eaux. En regardant un peu plus loin, j'aperçus tout d'un coup sur la droite, et très près de nous, une ombre fort épaisse. Cette vue m'épouvanta; j'en avertis le pilote qui veillait au gouvernail. Au même instant on cria de l'avant du vaisseau: « Terre! Terre devant nous! Nous sommes » perdus; revirez de bord! » Le pilote fit

aussitôt pousser le gouvernail pour changer de route; mais nous étions si près du rivage, qu'en revirant, le navire donna trois coups de sa poupe sur une roche, et perdit aussitôt son mouvement. Ces trois secousses furent très-rudes : on crut le vaisseau crevé. On courut à la pompe. Cependant, comme il n'était pas encore entré une seule goutte d'eau, l'équipage fut un peu ranimé.

» On s'efforça de sortir d'un si grand danger en coupant les mâts, et en déchargeant le vaisseau; mais on n'en eut pas le temps. Les flots, que le vent poussait au rivage, y portèrent le bâtiment. Des montagnes d'eau, qui allaient se rompre sur les brisans avancés dans la mer, soulevaient le vaisseau jusqu'aux nues, et le laissaient retomber sur les roches avec tant de force et d'impétuosité, qu'il n'y put résister long-temps. On l'entendait craquer de tous côtés. Les membres se détachaient les uns des autres, et l'on voyait cette grosse masse de bois s'ébranler, plier et se rompre de toutes parts avec un fracas épouvantable. Comme la poupe avait touché la première, elle fut aussi la première enfoncée. En vain les mâts furent coupés et les canons

jetés à la mer, ainsi que les coffres, pour soulager le corps du bâtiment. Il toucha si souvent et si rudement, que, s'étant ouvert enfin sous la sainte-barbe, l'eau qui entrait en abondance, eut bientôt gagné le premier pont et rempli la sainte-barbe. Elle monta jusqu'à la grande chambre, et peu d'instans après, elle était à la hauteur de la ceinture sur le second pont.

»A cette vue il s'éleva un grand cri. Chacun se réfugia sur le tillac, mais avec une confusion qui augmenta le danger. L'eau continuant de monter, nous vîmes le vaisseau s'enfoncer insensiblement dans la mer, jusqu'à ce que la quille ayant atteint le fond, il demeura quelque temps immobile dans cet état.

» Il serait difficile de représenter l'effroi et la consternation qui se répandirent dans tous les esprits, et qui éclatèrent par des cris, des sanglots et des hurlemens. On se croisait, on se heurtait à tout moment l'un contre l'autre. Ceux qui avaient été ennemis se réconciliaient. Les uns à genoux, ou prosternés sur le tillac, imploraient l'assistance de Dieu; les autres jetaient à la mer des barriques et des coffres vides, et tout ce qui leur tombait sous

la main. Les cris et le tumulte étaient si grands, qu'on n'entendait plus le fracas du vaisseau qui se rompait en mille pièces, ni le bruit des vagues qui se brisaient sur les rochers avec une furie incroyable. Cependant, après s'être livrés à des gémissemens inutiles, ceux qui n'avaient pas encore pris le parti de se jeter à la nage, pensèrent à se sauver par d'autres voies. On fit plusieurs radeaux des planches et des mâts du navire. Les malheureux à qui la frayeur avait fait négliger ces précautions, furent engloutis dans les flots, ou écrasés par la violence des vagues qui les jetaient sur les rochers du rivage.

» Mes craintes furent d'abord aussi vives que celles des autres; mais, lorsqu'on m'eut assuré qu'il y avait quelque espérance de se sauver, je m'armai de résolution. J'avais deux habits assez propres que je vêtis l'un sur l'autre; m'étant mis ensuite sur quelques planches liées ensemble, je m'efforçai de gagner à la nage le bord de la mer. Notre second ambassadeur, le plus robuste et le plus habile des trois à nager, était déjà dans l'eau. Il s'était chargé de la lettre du roi, qu'il portait attachée à la poignée d'un sabre dont Sa Ma-

jesté lui avait fait présent. Ainsi, nous arrivâmes tous deux à terre presque en même temps. Plusieurs Portugais s'y étaient déjà rendus; mais ils n'avaient fait que changer de péril. Si ceux qui étaient encore dans le vaisseau pouvaient être noyés, il n'y avait pas plus de ressource à terre contre la faim. Nous étions sans eau, sans vin et sans biscuit. Le froid d'ailleurs était très-piquant, et j'y étais d'autant plus sensible, que la nature ne m'y avait point accoutumé. Je compris qu'il me serait impossible d'y résister long-temps. Cette idée me fit prendre la résolution de retourner le lendemain au vaisseau, pour y prendre des habits plus épais que les miens, et des provisions. Je me remis sur une espèce de claie, et je nageai heureusement jusqu'au vaisseau.

» Il ne me fut pas difficile d'y aborder, parce qu'il paraissait encore au-dessus de l'eau. Je m'étais flatté d'y trouver de l'or, des pierreries ou quelques effets précieux qu'il n'eût pas été difficile de porter; mais en arrivant je vis toutes les chambres remplies d'eau, de sorte que je ne pus emporter que quelques pièces d'étoffes d'or : j'y joignis une petite cave de six flacons de vin et un peu de biscuit, qui

se trouvèrent dans la cabane d'un pilote. J'attachai ce petit butin sur la claie; et la poussant devant moi avec beaucoup de peine et de danger, j'arrivai une seconde fois au rivage, quoique bien plus fatigué que la première.

» J'y rencontrai quelques Siamois qui s'étaient sauvés nus. La compassion que je ressentis de leur misère en les voyant trembler de froid, m'obligea de leur faire part des étoffes que j'avais apportées du vaisseau. Mais craignant que si je leur confiais la cave, elle ne durât pas long-temps entre leurs mains, je la donnai à un Portugais qui m'avait toujours marqué beaucoup d'amitié, à condition néanmoins que nous en partagerions l'usage. Dans cette occasion, je reconnus combien l'amitié est faible contre la nécessité. Cet ami me donna un demi-verre de vin à boire pendant les deux ou trois premiers jours, espérant trouver une source ou un ruisseau. Mais lorsqu'on se vit pressé de la soif, et qu'on craignit de ne pas découvrir d'eau douce pour se désaltérer, en vain le pressai-je de me communiquer un secours qu'il tenait de moi. Il me répondit qu'il ne l'accorderait pas à son père. Le biscuit ne put nous servir, parce

que l'eau de la mer dont il avait été trempé lui donnait une amertume insupportable.

» Quand on vit qu'il n'y avait plus personne à attendre, on compta ceux qui avaient gagné le rivage, et nous nous trouvâmes environ deux cents, d'où l'on conclut qu'il ne s'en était noyé que sept ou huit, pour avoir eu trop d'empressement à se sauver. Quelques Portugais avaient eu la précaution d'emporter des fusils et de la poudre pour se défendre des Caffres, et pour tuer du gibier dans les bois. Ces armes nous furent aussi fort utiles à faire du feu pendant toute la durée de notre voyage jusqu'aux habitations hollandaises.

» Le second jour après notre naufrage, qui était un dimanche, les Portugais ayant fait leurs prières, nous nous mîmes en chemin. Le capitaine et les pilotes nous disaient que nous n'étions pas à plus de vingt lieues du cap de Bonne-Espérance, où les Hollandais avaient un établissement considérable, et que nous n'avions besoin que d'un jour ou deux pour y arriver. Cette assurance porta la plupart de ceux qui avaient apporté quelques vivres du vaisseau à les abandonner, dans l'espoir qu'avec ce fardeau de moins, ils mar-

cheraient plus vite et plus facilement. Nous entrâmes ainsi dans les bois, ou plutôt dans les broussailles; car nous vîmes peu de grands arbres dans tout le cours de notre voyage. On marcha tout le jour, et l'on ne s'arrêta que deux fois pour prendre un peu de repos. Comme on n'avait presque rien apporté pour manger, on commença bientôt à ressentir les premières atteintes de la faim et de la soif, surtout après avoir marché avec beaucoup de diligence à l'ardeur du soleil, dans l'espérance d'arriver le même jour chez les Hollandais. Sur les quatre heures après midi, nous trouvâmes une grande mare d'eau qui fut un grand soulagement pour tout le monde. Les Portugais furent d'avis de passer le reste du jour et la nuit suivante sur le bord de cet étang. On fit du feu. Ceux qui purent trouver dans l'eau quelques crabes, les firent rôtir et les mangèrent. D'autres, en plus grand nombre, après avoir bu une seconde fois, prirent le parti de se livrer au sommeil, bien plus abattus par la fatigue d'une si longue marche, que par la faim qui les tourmentait depuis les deux jours qu'ils avaient passés à jeun.

» Le lendemain, après avoir bu par pré-

caution pour la soif future, on partit de grand matin. Les Portugais prirent les devans, parce que notre premier ambassadeur étant d'une faiblesse et d'une langueur qui ne lui permettaient pas de faire une grande diligence, nous fûmes obligés de nous arrêter avec lui. Mais comme il ne fallait pas perdre un moment de vue les Portugais, nous prîmes le parti de nous diviser en trois troupes. La première suivait toujours à vue les premiers Portugais, et les deux autres, marchant dans la même distance, prenaient garde aux signaux dont on était convenu avec la première bande, pour avertir lorsque les Portugais s'arrêtaient, ou changeaient de route. Nous trouvâmes quelques petites montagnes qui nous causèrent beaucoup de peine à traverser. Pendant tout le jour, nous ne pûmes découvrir qu'un puits dont l'eau était si saumâtre qu'il était impossible d'en boire. Un signal de la première troupe ayant fait juger en même temps que les Portugais s'étaient arrêtés, on ne douta pas qu'ils n'eussent rencontré de bonne eau, et cette espérance nous fit doubler le pas. Cependant, avec tous nos efforts, il nous fut impossible d'y conduire

l'ambassadeur avant le soir. Nos gens nous déclarèrent que les Portugais n'avaient pas voulu nous attendre, sous prétexte qu'il n'y aurait aucun avantage pour nous à souffrir la faim et la soif avec eux, et qu'ils nous serviraient bien mieux en prenant les devans pour chercher des vivres.

» A cette triste nouvelle, le premier ambassadeur fit assembler tous les Siamois qui étaient restés près de lui. Il nous dit qu'il se sentait si faible et si fatigué, qu'il lui était impossible de suivre les Portugais; qu'il exhortait ceux qui se portaient bien à faire assez de diligence pour les rejoindre, et que les habitations hollandaises ne pouvant être éloignées, il leur ordonnait seulement de lui envoyer un cheval et une charrette, avec quelques vivres, pour le porter au Cap, dans le cas où il serait encore en vie. Cette séparation nous affligea beaucoup; mais elle était nécessaire. Il n'y eut qu'un jeune homme âgé d'environ quinze ans, fils d'un mandarin, qui ne voulut pas quitter l'ambassadeur, dont il était fort aimé, et pour lequel il se sentait aussi beaucoup d'affection. La reconnaissance et l'amitié lui firent prendre la résolution de mourir, ou de se sau-

ver avec lui, sans autre suite qu'un vieux domestique qui ne put se résoudre non plus à quitter son maître.

» Le second ambassadeur, un autre mandarin et moi, nous prîmes congé de lui, en lui donnant l'assurance de le secourir aussitôt que nous en aurions le pouvoir, et nous nous remîmes en chemin, dans le dessein de suivre les Portugais, tout éloignés qu'ils étaient de nous. Un signal, que nos Siamois les plus avancés nous firent du haut d'une montagne, augmenta notre courage et nous fit doubler le pas; mais nous ne pûmes les joindre que vers dix heures du soir. Ils nous dirent que les Portugais étaient encore fort loin : nous découvrîmes en effet leur camp à quelques feux qu'ils y avaient allumés. L'espérance d'y trouver du moins de l'eau soutint notre courage. Après deux grandes heures de marche à travers des bois et des rochers, nous y arrivâmes avec des peines incroyables. Les Portugais étaient postés sur la croupe d'une haute montagne, et endormis autour d'un grand feu. Chacun demanda d'abord où était l'eau : un Siamois eut l'humanité de m'en apporter; car le ruisseau qu'on avait découvert était assez loin du camp,

et je n'aurais pas eu la force de m'y traîner. Je m'étendis auprès du feu : le sommeil me prit dans cette posture, jusqu'au lendemain que le froid me réveilla.

» Je me sentis si affaibli, et pressé d'une faim si cruelle, qu'ayant souhaité mille fois la mort, je résolus de l'attendre dans le lieu où j'étais couché. Mais ce mouvement de désespoir se dissipa bientôt à la vue des Siamois et des Portugais, qui, n'étant pas moins abattus que moi, ne laissaient pas de se mettre en chemin dans l'espérance de conserver leur vie. Je ne pus résister à leur exemple. L'exercice de mes jambes me rendit un peu de chaleur ; je devançai même une fois mes compagnons jusqu'au sommet d'une colline, où je trouvai des herbes extrêmement hautes et fort épaisses. La vitesse de ma marche avait achevé d'épuiser mes forces : je fus contraint de me coucher sur cette belle verdure, où je m'endormis. A mon réveil, je me sentis les cuisses et les jambes si roides, que je désespérai de pouvoir m'en servir : cette extrémité me fit reprendre la résolution à laquelle j'avais renoncé le matin. J'étais si déterminé à mourir, que j'en attendais le moment avec impatience comme la fin de

mes infortunes. Le sommeil me prit encore dans ces tristes réflexions. Un mandarin, qui était mon ami particulier, et mes valets, qui me croyaient égaré, me cherchèrent assez long-temps : ils me trouvèrent enfin, et, m'ayant éveillé, le mandarin m'exhorta si vivement à prendre courage, qu'il me fit quitter un lieu où je serais mort infailliblement sans son secours. Nous rejoignîmes ensemble les Portugais, qui s'étaient arrêtés près d'un ruisseau. La faim, qui les pressait comme moi, leur fit mettre le feu à des herbes demi-sèches, pour y chercher quelques lézards ou quelque serpent qu'ils pussent dévorer. Un d'entre eux, qui s'était un peu éloigné, trouva des feuilles sur le bord de l'eau; il eut la hardiesse d'en manger, quelques amères qu'elles fussent, et sentit sa faim apaisée : il vint annoncer aussitôt cette bonne nouvelle à toute la troupe, qui y courut avec empressement, et qui en mangea avec avidité.

» Le lendemain, qui était le cinquième jour de notre marche, nous partîmes de grand matin, persuadés que nous ne pouvions manquer ce jour-là de trouver les habitations hollandaises. Cette idée renouvela nos forces. Après

avoir marché, sans interruption jusqu'à midi, nous aperçûmes, assez loin de nous, quelques hommes sur une hauteur. Personne ne douta que nous ne fussions au terme de nos souffrances, et nous nous avançâmes avec une joie qui ne peut être exprimée; mais nous fûmes bientôt détrompés : c'étaient trois ou quatre Hottentots, qui, nous ayant découverts les premiers, venaient, armés de leurs zagaies, pour nous reconnaître. Leur crainte parut égale à la nôtre, à la vue de notre troupe nombreuse et de nos fusils. Cependant nous nous persuadâmes que leurs compagnons n'étaient pas éloignés; et, nous croyant au moment d'être massacrés par ces barbares, nous prîmes le parti de les laisser approcher, dans l'idée qu'il valait mieux finir tout d'un coup une malheureuse vie, que de la prolonger de quelques jours, pour la perdre enfin par des tourmens plus cruels que la mort même; mais lorsqu'ils eurent reconnu d'assez loin que nous étions en plus grand nombre qu'ils ne l'avaient jugé d'abord, ils s'arrêtèrent pour nous attendre à leur tour; et, nous voyant approcher, ils prirent le devant, en nous faisant signe de les suivre, et nous montrant avec le doigt quel-

ques maisons, c'est-à-dire trois ou quatre misérables cabanes qui étaient sur une colline; ensuite, lorsque nous fûmes au pied de cette colline, ils prirent un petit chemin par lequel ils nous menèrent vers un autre village, avec les mêmes signes, pour nous engager à marcher sur leurs traces, quoiqu'ils tournassent souvent la tête et qu'ils parussent nous observer d'un air de défiance.

» En arrivant à ce village, qui était composé d'une quarantaine de cabanes, couvertes de branches d'arbres, et dont les habitans montaient au nombre de quatre ou cinq cents personnes, leur confiance augmenta, jusqu'à s'approcher de nous et nous considérer à loisir. Ils prirent plaisir à regarder particulièrement les Siamois, comme s'ils eussent été frappés de leur habillement : cette curiosité nous parut bientôt importune. Chacun voulut entrer dans leurs cases pour y chercher quelques alimens; car tous les signes par lesquels nous leur faisions connaître nos besoins, ne servaient qu'à les faire rire de toutes leurs forces, sans qu'ils parussent nous entendre. Quelques-uns nous répétaient seulement ces deux mots: « Tabacs, pataque. » Je leur offris deux gros diamans que

le premier ambassadeur m'avait donnés au moment de notre séparation ; mais cette vue les toucha peu. Enfin, le premier pilote qui avait quelques pataques, seule monnaie qui soit connue de ces barbares, fut réveillé par le nom ; il leur en donna quatre, pour lesquels ils amenèrent un bœuf, qu'ils ne vendent ordinairement aux Hollandais que sa longueur de tabac. Mais de quel secours pouvait être un bœuf entre tant d'hommes à demi-morts de faim, qui n'avaient vécu depuis six jours entiers que de quelques feuilles d'arbres? Le pilote n'en fit part qu'aux gens de sa nation et à ses meilleurs amis : aucun Siamois n'en put obtenir un morceau. Ainsi, nous eûmes le chagrin de ne recevoir aucun soulagement, à la vue non-seulement de ceux qui satisfaisaient leur faim, mais de quantité de bestiaux qui paissaient dans la campagne. Les Portugais ne nous défendaient pas moins de toucher aux troupeaux des Hottentots, qu'au bœuf qu'ils avaient fait cuire, et nous menaçaient de nous abandonner à la fureur de ces barbares.

» Un mandarin voyant que les Hottentots refusaient l'or monnayé, prit le parti de se parer la tête de certains ornemens d'or, et parut

devant eux dans cet état. Cette nouveauté leur plut : ils lui donnèrent un quartier de mouton pour ces petits ouvrages, qui valaient plus de cent pistoles. Nous mangeâmes cette viande à demi-crue ; mais elle ne fit qu'aiguiser notre appétit. J'avais remarqué que les Portugais avaient jeté la peau de leur bœuf, après l'avoir écorché : ce fut un trésor pour moi ; j'en fis confidence au mandarin qui m'avait sauvé de mon propre désespoir. Nous allâmes chercher cette peau, et, l'ayant heureusement trouvée, nous la mîmes sur le feu pour la faire griller. Elle ne nous servit que pour deux repas, parce que les autres Siamois nous ayant découverts, il fallut partager avec eux notre bonne fortune. Un Hottentot s'étant arrêté à considérer les boutons d'or de mon habit, je lui fis entendre que, s'il voulait me donner quelque chose à manger, je lui en ferais volontiers présent. Il me témoigna qu'il y consentait ; mais au lieu d'un mouton, que j'espérais pour le moins, il ne m'apporta qu'un peu de lait.

» Nous passâmes la nuit dans ce lieu, près d'un grand feu qu'on avait allumé devant les cases des Hottentots. Ces barbares ne firent

que danser et pousser des cris jusqu'au jour; ce qui nous obligea de renoncer au sommeil, pour nous tenir incessamment sur nos gardes. Nous partîmes le matin, et prenant le chemin de la mer, nous arrivâmes au rivage vers midi. Les moules que nous trouvâmes le long des rochers tinrent lieu du plus appétissant régal. Après nous en être rassasiés, chacun eut soin d'en faire sa provision pour le soir; car il fallait rentrer dans les bois pour y chercher de l'eau. Nous n'en pûmes trouver qu'à la fin du jour, encore n'était-ce qu'un filet d'eau fort sale; mais personne ne se donna le temps de la laisser reposer pour en boire. On campa sur le bord du ruisseau, avec la précaution de faire la garde toute la nuit, dans la crainte des Caffres, dont on soupçonnait les intentions.

» Le jour suivant, nous nous trouvâmes au pied d'une haute montagne, qu'il fallut traverser avec une étrange fatigue. La faim nous pressa plus que jamais, et rien ne s'offrait pour l'apaiser. Du sommet de la montagne, nous vîmes sur un coteau des herbes assez vertes et quelques fleurs : on y courut, on se mit à manger les moins amères. Mais ce qui apaisait notre faim augmenta notre soif, jusqu'à

nous causer un tourment qu'il faut avoir éprouvé pour le comprendre. Cependant nous ne trouvâmes de l'eau que bien avant dans la nuit, au pied de la même montagne. Lorsque tout le monde y fut rassemblé, on tint conseil; et, d'un commun accord, on prit la résolution de ne plus s'enfoncer dans les terres, comme on avait fait jusqu'alors, pour abréger le chemin. Le capitaine et les pilotes reconnaissaient qu'ils s'étaient trompés: ne pouvant plus cacher leur erreur, ils avouaient qu'ils étaient incertains du lieu que nous cherchions, du chemin qu'il fallait tenir, et du temps dont nous avions besoin pour y arriver. D'ailleurs, on était sûr, en suivant la côte, de trouver des moules et d'autres coquillages, qui étaient du moins une ressource assurée contre la faim. Enfin, comme la plupart des rivières, des ruisseaux et des fontaines ont leurs cours vers la mer, nous pouvions espérer d'avoir moins à souffrir de la soif. . . . .

» A la pointe du jour, nous reprîmes le chemin du rivage, où nous arrivâmes deux heures avant midi. On découvrit d'abord une grande plage terminée par une haute montagne. Cette vue réjouit tout le monde, parce

que les pilotes assurèrent que c'était le cap de Bonne-Espérance. Une si douce nouvelle ranima tellement nos forces, que, sans nous reposer un moment, nous continuâmes de marcher jusqu'à la nuit. Mais, après avoir fait cinq ou six lieues, on reconnut que ce n'était pas le cap qu'on s'était flatté de trouver. De mortels regrets succédèrent à l'espérance. On se consola un peu néanmoins sur le récit d'un matelot, qui, ayant été à la découverte, une heure avant le coucher du soleil, rapporta qu'il avait trouvé, à peu de distance, une petite île presque couverte de moules, avec une fort bonne source d'eau. On se hâta de s'y rendre pour y passer la nuit; et, le lendemain, on se trouva si bien du rafraîchissement qu'on s'y était procuré, qu'on prit le parti d'y demeurer tout le jour et la nuit suivante. Ce jour nous délassa beaucoup, et l'abondance de la nourriture remit un peu nos forces. Le soir, nous étant assemblés, suivant notre coutume, un peu à l'écart des Portugais, nous fûmes surpris de ne pas voir un de nos mandarins. On le chercha de tous côtés : on l'appela par des cris, mais ces soins furent inutiles; ses forces l'avaient abandonné en chemin. L'ex-

trême aversion qu'il avait pour les herbes et pour les fleurs que les autres mangeaient, du moins sans dégoût, ne lui avait pas permis d'en porter même à sa bouche; il était mort de faim et de faiblesse, sans pouvoir se faire entendre, et sans être aperçu de personne. Quatre jours auparavant, un autre mandarin avait eu le même sort. Il faut que la misère endurcisse beaucoup le cœur. En tout autre temps, la mort d'un ami m'eût causé une vive affliction; mais, dans cette occasion, je n'y fus presque pas sensible.

» Pendant le jour et les deux nuits que nous passâmes dans l'île, on remarqua certains arbres secs et assez gros, qui étaient percés par les deux bouts. La soif, qui nous avait paru jusqu'alors un tourment si cruel, nous inspira le moyen d'en tirer quelque utilité. Chacun se pourvut d'un de ces longs tubes; et, l'ayant bien fermé par le bas, on le remplit d'eau pour la provision du jour. Dans l'incertitude de la situation du cap de Bonne-Espérance, les pilotes proposèrent de monter sur une haute montagne que nous avions devant nous, parce qu'on pouvait espérer de découvrir, de son sommet, l'objet de nos recherches. Cette idée

plut à tout le monde. On eut besoin de beaucoup d'efforts pour grimper sur cette hauteur, qui était escarpée; et, pendant tout le jour, on ne vécut que d'herbes et de fleurs. Vers le soir, en descendant de cette montagne, d'où nous avions eu le chagrin de ne pas apercevoir ce que nous cherchions, nous découvrîmes à une demi-lieue de nous une troupe d'éléphans qui paissaient dans une vaste campagne, et n'étaient pas d'une grandeur extraordinaire. On passa la nuit sur le rivage, au pied de la montagne. Le soleil n'étant point encore couché, on se répandit de tous côtés, sans rien trouver qui pût servir d'aliment. De tous les Siamois, je fus le seul à qui le hasard offrit de quoi souper. J'avais cherché des herbes et des fleurs; et, n'en ayant trouvé que de fort amères, je m'en retournais après m'être inutilement fatigué, lorsque j'aperçus un serpent: il n'était pas plus gros que le pouce, mais il était aussi long que le bras. Je le poursuivis dans sa fuite, et je le tuai d'un coup de poignard. Nous le mîmes au feu sans autre précaution, et nous le mangeâmes tout entier, sans excepter la peau, la tête et les os: il nous parut de fort bon goût. Après cet étrange festin, nous

remarquâmes qu'il nous manquait un de nos trois interprètes. On décampa le lendemain un peu plus tard qu'à l'ordinaire. Il s'était élevé, à la pointe du jour, un gros brouillard qui avait obscurci tout l'horizon. A peine eûmes-nous fait un quart de lieue, que nous fûmes incommodés d'un vent très-froid; et le plus impétueux que j'eusse éprouvé de ma vie. Peut-être l'affaiblissement de nos forces nous le faisait-il trouver plus violent qu'il n'était en effet; mais nous fûmes obligés, pour avancer, d'aller successivement à droite et à gauche, comme on louvoie sur mer. Vers deux heures après midi, le vent nous amena une grosse pluie qui dura jusqu'au soir. Elle était si épaisse que, dans l'impossibilité de marcher, les uns se mirent à l'abris sous quelques arbres secs, d'autres allèrent se cacher dans le creux des rochers, et ceux qui ne trouvèrent aucun asile s'appuyèrent le dos contre les parois d'une ravine, en se pressant les uns contre les autres, pour s'échauffer un peu, et pour résister plus facilement à la violence de l'orage. La peinture de nos peines surpasse ici toute expression. Quoique nous eussions passé le jour sans manger, et

que nous n'eussions bu que de l'eau de pluie, la faim nous parut le moindre de nos maux, lorsqu'à l'arrivée de la nuit, tremblant de lassitude et de froid, il nous fut impossible de fermer l'œil, et même de nous coucher pour prendre un peu de repos.

» Aussi nous crûmes-nous délivrés de la moitié de notre misère en voyant paraître le jour. L'engourdissement, la faiblesse et les autres maux qui nous restaient d'une si fâcheuse nuit, ne nous empêchèrent pas de tourner nos premiers soins à rejoindre les Portugais. Mais quels furent notre étonnement et notre tristesse de ne les plus apercevoir! En vain nos yeux les cherchèrent de tous côtés, non-seulement nous n'en découvrîmes pas un seul, mais il nous fut impossible de juger quel chemin ils avaient pris. Dans ce cruel moment, tous les maux que nous avions essuyés jusqu'alors, la faim, la soif, la lassitude et la douleur, se réunirent devant nous pour nous accabler; la rage et le désespoir se saisirent de notre cœur. Nous nous regardions les uns les autres, étonnés, à demi-morts, dans un profond silence, et sans aucun sentiment. Le second ambassadeur fut le premier qui reprit courage; il nous

assembla tous pour délibérer sur notre sort. Après nous avoir représenté que les Portugais ne pouvaient nous avoir abandonnés sans de fortes raisons, et que nous avions été obligés, nous-mêmes, de laisser notre premier ambassadeur derrière nous, dans une affreuse solitude, il nous fit considérer que le secours que nous avions tiré d'eux ne méritait pas d'être regretté, et que nous pouvions continuer de suivre les côtes, suivant la résolution que nous avions prise de concert. « Il n'y a qu'une seule » chose, nous dit-il, que nous devons préférer à tout le reste, et qui m'empêcherait de » sentir mon malheur, si j'avais l'esprit tran» quille sur ce point. Vous êtes tous témoins » du profond respect que j'ai toujours eu pour » la lettre du grand roi dont nous sommes les » sujets. Mon premier soin, dans notre nau» frage, fut de la sauver; je ne puis même » attribuer ma conservation qu'à la bonne for» tune qui accompagne toujours ce qui appar» tient à notre maître. Vous avez vu avec » quelle circonspection je l'ai portée. Quand » nous avons passé la nuit sur des montagnes, » je l'ai toujours placée au sommet, ou du » moins, au-dessus de notre troupe, et, me

» mettant un peu plus bas, je me suis tenu
» dans une distance convenable pour la gar-
» der; quand nous nous sommes arrêtés dans
» les plaines, je l'ai toujours attachée à la cime
» de quelque arbre. Pendant le chemin, je
» l'ai portée sur mes épaules aussi long-temps
» que j'ai pu; et je ne l'ai confiée à d'autres
» qu'après l'épuisement de mes forces. Dans
» le doute où je suis, si je pourrai vous suivre
» long-temps, j'ordonne, de la part du grand
» roi notre maître, au troisième ambassadeur,
» qui en usera de même à l'égard du premier
» mandarin, s'il meurt avant lui, de prendre,
» après ma mort, les mêmes soins de cette
» auguste lettre. Si, par le dernier des mal-
» heurs, aucun de nous ne pouvait arriver
» au cap de Bonne-Espérance, celui qui en
» sera chargé le dernier ne manquera pas de
» l'enterrer, avant de mourir, sur une mon-
» tagne ou dans le lieu le plus élevé qu'il
» pourra trouver; afin que, ayant mis ce dé-
» pôt précieux à couvert d'insulte, il meurt
» prosterné dans le même lieu, avec autant de
» respect en mourant que nous en devons au
» roi pendant notre vie. Voilà ce que j'avais
» à vous recommander. Après cette explica-

» tion, reprenons courage; ne nous séparons » jamais : allons à petites journées. La for- » tune du grand roi notre maître nous pro- » tégera toujours. »

» Ce discours nous remplit de résolution. Cependant, au lieu de nous attacher à suivre les côtes, on convint qu'il fallait tenter de rejoindre les Portugais, et prendre le chemin qu'on pouvait juger qu'ils avaient suivi. Nous avions devant nous une grande montagne, et, sur la droite, un peu à côté, quelques petites collines. Nous nous persuadâmes aisément que, fatigués comme ils étaient, ils n'auraient pas choisi les plus rudes passages, quoiqu'ils fussent les plus droits: on prit par la première colline. Cette journée me causa d'étranges douleurs : non seulement la nuit précédente m'avait rendu les jambes roides et engourdies, mais elles commencèrent à s'enfler, avec tout mon corps. Quelques jours après, il me sortit de tout le corps, surtout des jambes, une espèce d'eau blanchâtre et pleine d'écume: cette évacuation dura tout le reste du voyage. Nous marchions fort vite, ou du moins il semblait que nous faisions beaucoup de diligence, quoiqu'en effet nous fissions bien

peu de chemin. Vers midi, nous arrivâmes fort las au bord d'une rivière qui pouvait avoir soixante pieds de large et sept ou huit de profondeur : nous doutâmes si les Portugais l'avaient passée, parce que, sans avoir beaucoup de largeur, elle était extrêmement rapide. Quelques Siamois essayèrent de la traverser : mais le courant était si impétueux qu'ils retournèrent sur leurs pas, dans la crainte d'être emportés. Cependant on résolut de tenter encore une fois le passage, et, pour le faire avec moins de péril, on s'avisa de lier ensemble toutes les écharpes de la troupe dont un mandarin fort robuste entreprit d'attacher un bout au tronc d'un arbre qu'on voyait de l'autre côté de la rivière, dans l'espérance qu'à la faveur de cette espèce de chaîne, chacun pourrait passer successivement. Mais à peine le mandarin fut-il au milieu de la rivière, que, ne pouvant résister au cours de l'eau, il fut obligé de quitter le bout des écharpes pour nager vers l'autre bord, et, malgré toute son adresse, il fut jeté contre une pointe de terre, qui le blessa dans plusieurs endroits du corps. Il prit le parti de remonter à pied le long du rivage, vis-à-vis de nous, et nous cria qu'il n'était

pas vraisemblable que les Portugais eussent pris cette route. On lui dit de nous rejoindre ; ce qu'il ne put exécuter qu'en remontant bien haut pour se mettre à la nage.

» Nous conclûmes que les Portugais avaient suivi le bord où nous étions, et l'on prit le même chemin. Un bas déchiré qu'on trouva, une demi-lieue plus loin, nous confirma dans cette opinion. Après des peines infinies, nous arrivâmes au bas d'une montagne qui était creuse par le pied, comme si la nature en eût voulu faire un logement pour les passans ; il y avait assez d'espace pour nous y loger tous ensemble. Nous y passâmes une nuit très-froide, et par conséquent très-douloureuse. Depuis quelques jours que mes jambes et mes pieds s'étaient enflés, je ne pouvais porter ni souliers, ni bas : cette incommodité s'accrut tellement, qu'en m'éveillant le matin, je remarquai sous moi la terre couverte d'eau et d'écume, qui étaient sorties de mes pieds. Cependant je trouvai des forces pour partir.

» Pendant le jour, nous continuâmes de suivre les bords de la rivière, impatiens de trouver les Portugais, que nous ne pouvions croire éloignés : nous trouvions par inter-

valles des traces de leur marche. A quelque distance de la caverne où nous avions couché, un de nos gens aperçut, un peu à l'écart, un fusil avec une boîte à poudre, qu'un Portugais avait apparemment laissés, dans l'impuissance de les porter plus loin : cette rencontre nous fut d'une extrême utilité. Depuis que nous suivions la rivière, nous n'avions trouvé aucune espèce de nourriture, et nous étions à demi-morts de faim. On fit aussitôt du feu. Pour moi, qui n'avait plus d'usage à faire de mes souliers, et qui était même embarrassé de cet inutile fardeau, j'en séparai toutes les pièces, que je fis griller, et nous les mangeâmes avidement. On essaya de manger le chapeau d'un de nos valets, après l'avoir fait griller long-temps; mais il fut impossible de le mâcher : il fallait en faire cuire les pièces jusqu'à les mettre en cendre, et, dans cet état, elles étaient si amères et si dégoûtantes, qu'elles révoltaient l'estomac.

» Après avoir repris notre route, nous trouvâmes encore au pied d'un coteau une preuve bien sensible que les Portugais suivaient, comme nous, le bord de la rivière; ce fut le corps d'un de nos interprètes qui s'était joint

à leur troupe, et qui était mort en chemin; il avait les genoux en terre, et les mains, la tête et le reste du corps appuyés sur le revers d'un petit coteau. Les deux interprètes qui nous restaient étant Métis, c'est-à-dire nés de pères européens et de mères siamoises, n'avaient pas voulu se séparer des Portugais, et nous avaient abandonnés avec eux. Nous jugeâmes que celui-ci était mort de froid. Le coteau était couvert d'une si belle verdure, que chacun y fit une petite provision d'herbes et de feuilles les moins amères pour le repas du soir. L'idée que les Portugais étaient trop loin devant nous, et que nous nous fatiguions inutilement pour les rejoindre, commençait à nous faire regretter d'avoir quitté la petite île où nous avions trouvé de l'eau excellente et quantité de moules: mais les chagrins et les murmures augmentèrent beaucoup dans le lieu où nous devions passer la nuit. Il n'y avait que deux chemins à prendre, tout deux fort difficiles, et rien ne pouvait servir à nous faire distinguer lequel des deux les Portugais avaient suivi. D'un côté, on voyait une montagne très-rude, et de l'autre, un marécage coupé de divers canaux que la rivière formait natu-

rellement, et qui, dans plusieurs endroits, inondaient une partie de la campagne. On ne pouvait se persuader que les Portugais eussent traversé la montagne; il n'y avait pas plus d'apparence qu'ils fussent entrés dans le marais, qui nous paraissait presque entièrement inondé, et qui n'offrait d'ailleurs aucun vestige d'hommes. Nous délibérâmes une partie de la nuit s'il fallait passer outre, ou retourner sur nos pas. La difficulté de choisir entre les deux routes parut si difficile à surmonter, que tout le monde fut d'avis de ne pas aller plus loin. Il semblait impossible de traverser le marais, sans se mettre en danger d'y périr mille fois; et passer sur la montagne, c'était s'exposer à mourir de soif, parce qu'il n'y avait aucune apparence d'y trouver de l'eau, et qu'il ne fallait pas moins de deux jours pour la traverser. On conclut de retourner à la petite île qu'on regrettait d'avoir quittée, d'y attendre pendant quelques jours des nouvelles de la troupe portugaise, et si nous n'en recevions aucune lorsque nous aurions consommé les rafraîchissemens, d'aller trouver volontairement les Hottentots, et de nous offrir à leur servir d'esclaves pour garder leurs troupeaux.

Cette condition nous paraissait plus douce que le malheureux état où nous gémissions depuis si long-temps.

» Après avoir pris cette résolution, il nous tarda que le jour fût venu pour nous remettre en marche. Nous retournâmes sur nos pas avant tant de courage, dans le désir de revoir l'île désirée, et d'y soulager la faim qui nous devenait chaque jour plus insupportable, que nous y arrivâmes le troisième jour. Nous sentîmes des transports de joie à la vue d'un lieu si agréable. Chacun s'efforça d'y entrer le premier; mais la diligence des plus ardens fut inutile, parce que la marée en avait fermé le passage. Cette île, à proprement parler, n'était qu'un rocher assez élevé, de figure ronde, et d'environ cent pas de circuit de mer haute, mais qui s'agrandissait lorsque la mer commençait à se retirer, et qui se trouvait environné alors de quantité de petites roches. Nous attendîmes impatiemment le départ de la marée, qui nous rendit enfin la liberté du passage. Chacun s'empressa de prendre des moules. Après en avoir amassé suffisamment pour toute la journée, nous en mangions une partie, et nous exposions l'autre au soleil, ou

nous la faisions cuire au feu pour le soir. Toutes les côtes voisines étaient si désertes et si arides, qu'il ne s'y trouvait qu'un petit nombre d'arbres secs pour allumer du feu. Nous ne pouvions vivre néanmoins sans ce secours, car à peine étions-nous endormis, que le froid et l'humidité nous réveillaient. Le bois nous manquant bientôt sur le rivage, quelques-uns en allèrent chercher plus loin dans les terres; mais les environs n'étaient que des déserts couverts de sable et pleins de rochers escarpés, sans arbres, sans aucune verdure. On trouva beaucoup de fiente d'éléphant, qui servit deux ou trois jours à l'entretien de notre feu. Enfin ce dernier secours nous ayant aussi manqué, la rigueur du froid nous fit abandonner un lieu qui nous avait fourni pendant six jours des rafraîchissemens si nécessaires à nos besoins. Nous prîmes le parti de chercher les Hottentots, pour nous abandonner à la discrétion des plus barbares de tous les hommes. Mais à quoi ne nous serions-nous pas exposés pour sauver une vie qui nous avait déjà coûté si cher?

» Nous partîmes en regrettant amèrement les moules et l'eau douce que nous laissions

dans l'île. Ce qui avait achevé de nous déterminer, c'était l'idée que les Portugais ne donnant point de nouvelles, ils devaient être morts en chemin, ou qu'ils nous croyaient morts nous-mêmes, ou que les gens qu'ils avaient envoyés au devant de nous ne viendraient pas nous déterrer dans cette île écartée. Avant que de nous mettre en marche, chacun se fit, suivant ses forces, une provision d'eau douce et de moules. On alla passer la nuit au bord d'un étang d'eau salée, fort près d'une montagne où nous avions déjà campé. Il fut heureux pour nous d'avoir apporté de l'eau et des vivres, car nous ne découvrîmes rien qui fût propre à servir d'aliment. Dès la pointe du jour, chacun se mit à chercher un peu d'herbe, ou quelques feuilles d'arbres. Nous voulions conserver le reste de nos moules pour des occasions plus pressantes. Quelques-uns descendirent dans le lac pour y trouver quelques poissons, mais ce n'était qu'un amas d'eau salée et bourbeuse.

» Tandis que nous étions ainsi dispersés, ceux qui n'étaient pas éloignés du lac aperçurent trois Hottentots qui venaient droit vers eux. Un signe dont on était convenu nous rassem-

bla aussitôt, et nous attendîmes ces trois hommes qui marchaient à grands pas pour nous joindre. Dès qu'ils se furent approchés, nous reconnûmes aux pipes dont ils se servaient, qu'ils avaient quelque commerce avec les Européens. La difficulté de part et d'autre fut d'abord de s'entendre. Ils nous faisaient des signes de leurs mains, en élevant six doigts, et criant de toutes leurs forces : *Hollanda! Hollanda!* Quelques-uns de nos Siamois les prirent pour des émissaires de ceux que nous avions déjà rencontrés, et qui nous cherchaient peut-être pour nous massacrer. D'autres croyaient entendre par leurs signes que le cap de Bonne-Espérance n'était éloigné que de six journées. Après un peu de délibération, nous nous déterminâmes à suivre ces guides, dans quelque lieu qu'ils voulussent nous mener, par la seule raison qu'il ne pouvait nous arriver rien de pire que ce que nous avions déjà souffert, et que la mort même était le remède à tant de malheurs qui nous rendaient la vie insupportable. Cependant nous cessâmes bientôt de prendre ces Hottentots pour des espions, en reconnaissant qu'ils n'étaient pas si simples que les premiers, et qu'ils avaient

quelque liaison avec les Européens. Ils avaient apporté un quartier de mouton, que la faim nous obligea de leur demander. Ils nous firent connaître que nous l'obtiendrions pour de l'argent; et, jugeant par nos signes que nous n'en avions pas, ils nous témoignèrent qu'ils accepteraient nos boutons qui étaient d'or et d'argent. Je leur en donnai six d'or; ils m'abandonnèrent aussitôt le quartier de mouton, que je fis griller, et que je partageai ensuite avec mes compagnons.

» Ces guides inconnus se mettaient devant nous, marchaient quelque temps, et notre lenteur paraissant leur causer de l'impatience, ils revenaient à nous pour nous presser d'aller. Nous avions quitté l'étang vers midi; ils nous menèrent camper auprès d'une colline. Le chemin avait été fort rude. De quinze que nous étions encore, sept se trouvèrent si accablés de misère et de fatigue, que le lendemain, au moment du départ, il leur fut impossible de faire usage de leurs jambes. Nous tînmes conseil sur ce triste incident. On résolut de laisser dans ce lieu les plus faibles, avec une partie des moules sèches qui nous restaient, en les assurant que notre premier

soin, si nous avions le bonheur de trouver une habitation hollandaise, serait de leur envoyer des voitures commodes. Quelque dure que leur parût cette séparation, la nécessité les força d'y consentir. A la vérité, nous étions tous dans un misérable état; il n'y avait pas un de nous qui n'eût le corps très-enflé, particulièrement les cuisses et les pieds : les malheureux, surtout, que nous abandonnions, étaient si défigurés qu'ils faisaient peur. Nous emportâmes un regret fort amer de quitter ces chers compagnons, dans l'incertitude de les revoir jamais; mais ils ne pouvaient recevoir de nous aucune espèce de soulagement, quand nous aurions pris le parti de rester et de mourir avec eux. Après nous être dit un triste adieu, nous recommençâmes à marcher, pour suivre nos guides, qui nous avaient éveillé de fort grand matin. Comme j'étais toujours un des plus diligens, je fus témoin d'un spectacle fort désagréable, auquel je ne m'arrête ici que pour faire connaître la saleté de cette barbare nation. Après avoir fait du feu pour se chauffer, à la fin d'une nuit très-froide, ils prirent des charbons éteints, et les ayant mis dans un trou qu'ils

creusèrent exprès, ils urinèrent dessus, ils broyèrent le tout ensemble, et s'en frottèrent le visage et tout le corps. Après cette cérémonie, ils vinrent se présenter devant nous, fort chagrins de nous voir moins prompts qu'eux. Enfin la patience parut leur manquer : ils tinrent conseil entre eux pendant quelques momens. Deux se détachèrent, et prirent le devant avec beaucoup de diligence ; le troisième demeura près de nous, sans s'écarter jamais, et s'arrêtait même à chaque occasion aussi long-temps que nous paraissions le désirer.

» Nous employâmes six jours entiers à le suivre, avec une fatigue et des peines qui nous semblèrent beaucoup plus insupportables que les précédentes. Il fallait incessamment monter et descendre par des lieux dont la seule vue nous effrayait ; notre guide, accoutumé à grimper sur les hauteurs les plus escarpées, avait peine lui-même à se soutenir dans plusieurs passages. Quelques Siamois lui voyant prendre le chemin d'une montagne si rude, qu'ils la croyaient inaccessible, formèrent la résolution de l'assommer, dans l'idée qu'il ne nous y menait que pour nous faire périr.

Le second ambassadeur leur fit honte de ce cruel dessein, représentant qu'il ne fallait pas payer par un crime les services que ce pauvre Hottentot nous rendait sans y être obligé. Comme les difficultés qui étonnent à la première vue s'aplanissent lorsqu'on les envisage de près, ces mêmes lieux, qui nous semblaient si dangereux dans l'éloignement, prenaient une autre face à mesure que nous avancions. Enfin, malgré tous nos maux, la lassitude, la faim et la soif, il n'y avait pas d'obstacles que notre courage ne nous fît surmonter.

» Pendant ce temps-là, nous ne vivions que de nos moules séchées au soleil, et nous les ménagions soigneusement. On se croyait heureux de rencontrer certains petits arbres verts dont les feuilles avaient une aigreur appétissante, et servaient d'assaisonnement à nos moules; les grenouilles vertes nous paraissaient aussi d'un fort bon goût; nous en trouvions souvent, surtout dans les lieux couverts de verdure; mais l'insecte qui nous parut le plus agréable au goût, était une espèce de grosse mouche ou de hanneton fort noir, qui ne se trouve et qui ne vit que dans l'ordure. Nous en trouvâmes beaucoup sur

la fiente des éléphans. L'unique préparation qu'on apportait pour les manger, c'était de les faire griller au feu. Je ne ferai pas difficulté d'avouer que je leur trouvais un goût merveilleux. Ces connaissances peuvent être utiles à ceux qui auront le malheur de se trouver réduits aux mêmes extrémités.

» Enfin, le trente-unième jour de notre marche, et le sixième après l'heureuse rencontre des Hottentots, en descendant une colline, vers six heures du matin, nous aperçumes quatre personnes sur le sommet d'une très-haute montagne qui était devant nous, et que nous devions traverser. On les prit d'abord pour des Hottentots, parce que l'éloignement ne permettait pas de les distinguer, et qu'il ne pouvait pas nous venir à l'esprit que ces déserts eussent d'autres créatures humaines à nous offrir. Comme ils venaient à nous, et que nous marchions vers eux, nous fûmes bientôt agréablement détrompés. Il nous fut aisé de reconnaître deux Hollandais avec les deux Hottentots qui nous avaient quittés en chemin. Le transport de notre joie fut proportionné à toutes nos misères. Ce sentiment augmenta lorsqu nos

libérateurs se furent approchés. Ils commencèrent par nous demander si nous étions Siamois, et où étaient les ambassadeurs du roi notre maître : on les leur montra. Ils leur firent beaucoup de civilités ; après quoi, nous ayant invités à nous asseoir, ils firent approcher les Hottentots qui les accompagnaient, chargés de quelques rafraîchissemens qu'il nous avaient apportés. A la vue du pain frais, de la viande cuite et du vin, nous ne pûmes modérer les mouvemens de notre reconnaissance. Les uns se jetaient aux pieds des Hollandais, et leur embrassaient les genoux ; d'autres les nommaient leurs pères, leurs libérateurs. Pour moi, je fus si pénétré de cette faveur inestimable, que, dans le sentiment qui m'agitait, je voulus leur faire voir sur-le-champ le prix que j'attachais à leurs généreux soins. Notre premier ambassadeur, en nous ordonnant de le laisser derrière nous, et d'aller lui chercher quelque voiture, s'était défait de plusieurs pierreries que le roi, notre maître, lui avait confiées, pour en faire divers présens. Il m'avait donné cinq gros diamans enchâssés dans autant de bagues d'or. Je fis présent d'une de ces bagues à chacun

des deux Hollandais, pour les remercier de la vie dont je croyais leur avoir obligation.

» Mais ce qui paraîtra surprenant, c'est qu'après avoir bu et mangé, nous nous sentîmes tous si faibles, et dans une si grande impossibilité d'aller plus loin, qu'aucun de nous ne put se lever qu'avec des douleurs incroyables. En un mot, quoique les Hollandais nous représentassent qu'il ne restait qu'une heure de chemin jusqu'à leurs habitations, où nous nous reposerions à loisir, personne n'eut assez de force et de courage pour entreprendre une marche si courte. Nos généreux guides, reconnaissant que nous n'étions plus capables de faire un pas, envoyèrent les Hottentots nous chercher des voitures. En moins de deux heures nous les vîmes revenir avec quelques charrettes et quelques chevaux. Le second de ces deux secours nous fut inutile : personne ne put s'en servir. Nous nous mîmes tous sur les charrettes qui nous portèrent à l'habitation hollandaise : elle n'était éloignée que d'une lieue. Nous y passâmes la nuit, couchés sur la paille, avec plus de douceur qu'on n'en a jamais ressenti dans la meilleure fortune. Mais le lendemain à notre réveil, quelle

fut notre joie de nous voir délivrés, et désormais à couvert des effroyables souffrances que nous avions essuyées l'espace de trente-un jours !

» Notre premier soin fut de prier les Hollandais d'envoyer une charrette avec des rafraîchissemens nécessaires aux sept Siamois que nous avions laissés en chemin. Après avoir vu partir cette voiture, nous nous rendîmes sur deux autres dans une habitation hollandaise, à quatre ou cinq lieues de la première. A peine y fûmes-nous arrivés, que nous vîmes paraître plusieurs soldats envoyés par le gouverneur pour nous servir d'escorte, et deux chevaux pour les deux ambassadeurs; mais ils étaient si malades qu'ils n'osèrent s'en servir. Ainsi nous reprîmes nos charrettes; et, dans cet équipage, nous nous rendîmes à la forteresse que les Hollandais ont à la rade du cap de Bonne-Espérance. Le commandant, averti de notre arrivée, envoya son secrétaire au-devant des ambassadeurs, pour leur faire des complimens de sa part. On nous fit entrer dans le fort, au travers d'une vingtaine de soldats rangés en haie. Nous fûmes conduits à la maison du commandant, qui reçut avec

grandes marques de respect et d'affection les ambassadeurs et les mandarins de leur suite. Il nous fit entrer dans une salle, où il nous fit apporter des rafraîchissemens, tandis qu'il faisait tirer onze coups de canon, pour honorer le roi de Siam dans la personne de ses ministres. Nous le conjurâmes d'envoyer, avec toute la diligence possible, quelques secours au premier ambassadeur que nous avions laissé assez près du rivage, où notre vaisseau s'était brisé. Il nous répondit que, dans la saison des pluies, où l'on était encore, il était impossible de nous satisfaire; mais que, aussitôt qu'elle serait passée, il ne manquerait pas d'y employer tous ses soins. Il ajouta que nous étions heureux d'avoir suivi les côtes; que, si nous eussions un peu pénétré dans les bois, nous serions infailliblement tombés entre les mains de certains Caffres qui nous auraient massacrés sans pitié.

» Lorsqu'en approchant du cap, nous eûmes aperçu plusieurs navires à la rade, nous sentîmes l'espérance de revoir encore une fois nos parens et notre chère patrie. Les offres du commandant nous confirmèrent dans une idée si consolante, et nous firent presque en-

tièrement oublier nos peines. Il fut fidèle à ses promesses. Son secrétaire reçut ordre de nous conduire au logement qu'il nous avait fait préparer, et l'on nous y fournit libéralement tous les rafraîchissemens qui nous étaient nécessaires. Il est vrai qu'il fit tenir un compte exact de notre dépense et du loyer même de notre maison, qu'il envoya jusqu'à Siam, au ministre du roi notre maître, et qui lui fut payé avec autant d'exactitude. On lui remboursa jusqu'à la paie des officiers et des soldats qui étaient venus au devant de nous, et qui firent la garde à notre porte pendant tout le séjour que nous fîmes au cap.

» Les Portugais y étaient arrivés huit jours avant nous, après avoir encore plus souffert. Un père portugais de l'ordre de Saint-Augustin, qui accompagnait, par ordre du roi, les ambassadeurs destinés à la cour de Portugal, nous fit de leurs peines une peinture qui nous tira les larmes des yeux. Un tigre, nous dit-il, aurait eu le cœur attendri des cris et des gémissemens de ceux qui tombaient au milieu de leur marche, également accablés de douleur et de faim. Ils invoquaient l'assistance de leurs amis et de leurs proches :

tout le monde paraissait insensible à leurs plaintes. La seule marque d'humanité qu'on donnait en les voyant tomber, était de recommander leur âme à Dieu. On détournait les yeux, on se bouchait les oreilles pour ne pas être effrayé par les cris lamentables qu'on entendait sans cesse, et par la vue des mourans qui tombaient presque à chaque heure du jour. Ils avaient perdu, dans ce voyage, depuis qu'ils nous eurent quitté, cinquante ou soixante personnes d'âges et de conditions différens, sans y comprendre ceux qui étaient morts auparavant, parmi lesquels était un jésuite déjà vieux et fort cassé.

» Mais le plus triste accident qu'on puisse s'imaginer, et dont on n'a peut-être jamais eu d'exemple, fut celui qui arriva au capitaine du vaisseau. C'était un homme de qualité, riche, et d'un caractère vertueux. Il avait rendu des services considérables au roi son maître, qui estimait sa valeur et sa fidélité. Il avait amené aux Indes son fils unique, âgé d'environ dix ou douze ans, soit qu'il eut voulu l'accoutumer de bonne heure aux fatigues de la mer, ou qu'il n'eût osé confier à personne l'éducation d'un enfant si cher. En effet, ce

jeune homme avait toutes les qualités qui concilient l'estime et l'amitié. Il était bien fait de sa personne, bien élevé, savant pour son âge, d'un respect pour son père, d'une docilité et d'une tendresse qu'on aurait pu proposer pour modèle. Le capitaine, en se sauvant à terre, ne s'était fié qu'à ses propres mains du soin de l'y conduire en sûreté : pendant le chemin, il le faisait porter par des esclaves. Mais enfin, tous ces esclaves étant ou morts ou si languissans qu'ils ne pouvaient se traîner eux-mêmes, ce pauvre enfant devint si faible, qu'un jour, après-midi, la fatigue l'ayant obligé, comme les autres, à se reposer sur une colline, il lui fut impossible de se relever; il demeura couché, les jambes roides, sans les pouvoir plier. Ce spectacle fut un coup de poignard pour son père; il le fit aider et l'aida lui-même à marcher; mais, ses jambes n'étant pas capables de mouvement, on ne faisait que le traîner; et ceux que le père avait priés de lui rendre ce service, sentant eux-mêmes leur vigueur épuisée, déclarèrent qu'ils ne pouvaient le soutenir plus long-temps sans périr avec lui. Le malheureux capitaine voulut essayer de

porter son fils : il le fit mettre sur ses épaules; mais, n'ayant pas la force de faire un pas, il tomba avec son fardeau. Cet enfant paraissait plus affligé de la douleur de son père que de ses propres maux; il le conjura souvent de le laisser mourir, en lui représentant que les larmes qu'il lui voyait verser augmentaient sa douleur, sans pouvoir servir à prolonger sa vie. On n'espérait pas en effet qu'il pût vivre jusqu'au soir. A la fin, voyant que ses discours ne faisaient qu'attendrir son père, jusqu'à lui inspirer la résolution de mourir avec lui, il conjura les Portugais, avec des expressions dont le souvenir les attendrissait encore, de l'éloigner de sa présence, et de prendre soin de sa vie. Deux religieux représentèrent au capitaine que la religion l'obligeait de travailler à la conservation de sa vie; ensuite, tous les Portugais se réunirent pour l'enlever, et le portèrent hors de la vue de son fils, qu'on avait mis un peu à l'écart, et qui expira pendant le cours de la nuit. Cette séparation lui fut si douloureuse, qu'ayant porté jusqu'au cap l'image de son malheur et le sentiment de sa tendresse, il y mourut deux jours après son arrivée.

» Nous passâmes près de quatre mois au cap de Bonne-Espérance, pour attendre quelque vaisseau hollandais qui fît voile pour Batavia; mais nous fûmes plus de deux mois à reprendre nos forces. Un habile chirurgien, qui se chargea de rétablir notre santé, nous imposa d'abord un régime dont l'observation nous coûta beaucoup. Malgré la peine que nous ressentions de ne pouvoir satisfaire notre appétit, il nous fit craindre de charger notre estomac de viandes qui l'eussent suffoqué. Ainsi, nous éprouvâmes encore la faim au milieu de l'abondance.

» Avant notre départ du cap, nous apprîmes que le second pilote de notre vaisseau s'était sauvé dans un navire anglais. Le premier pilote voulait suivre son exemple; mais il fut gardé si étroitement par le maître du navire et par tout le reste de l'équipage, qui voulaient le mener en Portugal et le faire punir de sa négligence, qu'il ne put échapper à leur surveillance. La plupart des Portugais s'embarquèrent sur des vaisseaux hollandais qui devaient les porter à Amsterdam, d'où ils comptaient retourner dans leur patrie : les autres montèrent avec nous sur un

navire de la compagnie hollandaise, qui était arrivé au cap dans l'arrière saison, et qui nous porta heureusement à Batavia. Pour nous, après avoir passé six mois dans cette ville, nous fîmes voile pour Siam, au mois de juin, et nous y arrivâmes dans le cours du mois de septembre. Le roi, notre maître, nous reçut avec des marques extraordinaires, de tendresse et de bonté; il nous fit donner aussitôt des habits et de l'argent; il eut même l'attention de nous assurer lui-même qu'il ne nous oublierait point dans les occasions favorables à notre fortune. »

PERTE

Du vaisseau de la compagnie des Indes, *le Degrave*, sur la côte de Madagascar, en 1701, et aventures de Robert Drury.

Je montrai de bonne heure un penchant extrême pour naviguer; ce qui me fit résister au désir que témoignaient mes parens de m'élever pour le commerce. Rien ne put, dans la suite, me détourner du dessein de m'embarquer : les supplications d'une mère tendre et indulgente, qui, les larmes aux yeux, me priait à genoux d'abandonner ce parti, ne produisirent rien sur moi. Je me décidai pour un voyage aux Indes-Orientales, uniquement parce qu'un de mes parens était au Bengale, au service de la nouvelle compagnie des Indes.

Mon père me fournit tout ce qui m'était né-

cessaire pour ce voyage, et me donna aussi un crédit de cents livres sterlings, somme suffisante pour un jeune homme de mon âge. Je fus bien recommandé, et je m'embarquai sur *le Degrave*, vaisseau de la compagnie des Indes, du port de sept cents tonneaux, de cinquante deux canons, et commandé par le capitaine Guillaume Younge.

Nous partîmes des Dunes le 19 février 1701. Après une traversée de trois mois et vingt jours, nous arrivâmes au fort Saint-George, dans les Indes. Nous nous étions arrêtés une semaine aux îles Canaries.

Deux jours après notre arrivée, nous quittâmes le fort Saint-George pour aller à Masulipatan, où nous séjournâmes un mois; puis nous fîmes voile pour le Bengale. Mon parent, instruit de mon arrivée, vint à bord pour me voir; il voulait me mener à terre avec tout ce qui m'appartenait: mais mon père avait prié le capitaine Younge de prendre des informations sur le caractère et la fortune de ce parent, et, dans le cas où il ne les trouverait pas assez satisfaisantes, de ne pas me laisser aller avec lui.

Le capitaine, se conformant aux intentions

de mon père, m'empêcha de suivre mon parent, prit soin de mes affaires, toucha ma lettre de crédit, et en disposa.

Peu de jours après, mon parent mourut. Nous restâmes neuf mois dans ce lieu, et nous perdîmes, par les maladies, quarante hommes de notre équipage : le capitaine fut de ce nombre. Son fils lui succéda dans le commandement.

Le seul avantage que je retirai de mon voyage au Bengale, fut d'apprendre à nager; ce qui, par la suite, me servit à sauver ma vie et ma liberté.

Nos affaires terminées, nous quittâmes le Bengale. Notre équipage était de cent vingt hommes, indépendamment de deux femmes et de quelques passagers, dont je faisais partie. En descendant le Gange, notre bâtiment toucha; la marée le dégagea : mais une fois en mer, il se déclara une si grande voie d'eau, qu'il fallut continuellement avoir deux pompes en mouvement.

Nous fûmes deux mois dans cet état, au bout desquels nous abordâmes à l'île Maurice, qui est située à l'est de Madagascar, et possédée par les Hollandais. Ils nous traitèrent

très-civilement, et nous aidèrent autant qu'il fut en leur pouvoir. Nous dressâmes une tente sur le rivage, où l'on porta une grande partie de la cargaison : on chercha la voie d'eau ; on ne put la découvrir.

Un pirate, ayant perdu son vaisseau, avait laissé dans l'île cinquante Lascars qu'il avait pris à bord d'un bâtiment maure, dont il s'était emparé. Nous prîmes ces hommes sur notre bord, afin de soulager nos gens qui, pendant deux mois, avaient eu à peine le temps de se reposer, à cause du nombre de bras qu'exigeaient les pompes.

Après un mois de séjour à l'île Maurice, nous fîmes route directement pour le cap de Bonne-Espérance.

La voie d'eau gagnait de plus en plus : nous avions toutes les peines du monde à tenir le bâtiment à flot. L'équipage était épuisé de fatigue, car il fallait, nuit et jour, pomper et vider l'eau. Nous trouvant à cent lieues au sud de Madagascar, nous jetâmes à la mer plusieurs canons et des marchandises pesantes, pour alléger le navire. Le capitaine voulait continuer sa route pour le cap : l'équipage fut d'un avis contraire ; il croyait que l'on ne

pourrait pas tenir assez long-temps le bâtiment à flot pour atteindre le cap, dont il pensait que l'on était éloigné de six cents lieues, tandis qu'il n'y en avait que cent jusqu'à Madagascar, la terre la plus proche. On parvint avec beaucoup de peine à engager le capitaine à faire route pour Madagascar.

Le vent étant favorable, le capitaine m'envoya le troisième jour avec un mousse au haut du mât pour découvrir la terre. On ne pouvait disposer que de nous deux pour cela; car tout le monde était employé, et, dans cet instant critique où l'on se trouvait entre la vie et la mort, on ne put avoir égard à ma qualité de passager. Je grimpai donc au haut du mât, et, après y être resté assis deux heures et demie, je vis la terre : je le dis à mon compagnon; mais, n'en étant pas bien sûrs, nous ne dîmes rien; car la vérité était trop importante pour amuser l'équipage avec des espérances vaines. A la fin, pourtant, je distinguai une falaise blanche et de la fumée un peu plus loin; et je criai : Terre! Terre!...

Plusieurs personnes de l'équipage, et le capitaine lui-même, montèrent sur les haubans; l'un d'eux dit qu'il connaissait la terre, que

c'était le Port-Dauphin de Madagascar; que le roi de cette partie de l'île était ennemi de tous les blancs, et traitait les Européens de la manière la plus barbare. Ce discours nous jeta dans un trouble et un désespoir extrême, et occasiona notre perte.

L'homme qui avait parlé avait raison en un sens : les Madécasses étaient ennemis des Français; ils massacraient tous ceux qu'ils rencontraient, pour venger une injure faite à leur roi : mais ils n'avaient pas d'inimitié pour d'autres blancs. De sorte que, si nous eussions abordé dans ce lieu, nous eussions sauvé nos vies et une partie de notre cargaison. La crainte de tomber entre les mains de sauvages barbares et vindicatifs, comme nous nous les figurions, l'emporta.

Le vent du nord-est nous empêchait de faire route au nord; il fallait une semaine de navigation pour gagner les ports de l'ouest de l'île. Le capitaine résolut donc de suivre cette côte occidentale, en cherchant un endroit où il pût faire entrer le navire, ou débarquer nos personnes en sûreté.

Nous finîmes par nous approcher du rivage; mais nous ne trouvâmes aucun endroit

convenable. La cale était pleine d'eau : les matelots demandèrent au capitaine ce qu'il comptait faire, ajoutant que le vaisseau ne pouvait flotter plus long-temps ; il se retira pendant quelques minutes dans sa chambre, et leur dit en sortant : « Voulez-vous qu'à tout hasard, je fasse courir le navire à terre ? — Oui, répondit-on unanimement, faites tout pour nous sauver la vie. »

Il y avait en cet endroit un banc de sable de deux lieues de longueur. Nous vînmes à un quart de mille du rivage, et nous jetâmes une ancre en dehors des brisans ; puis nous coupâmes les mâts et les manœuvres ; nous jetâmes les canons à la mer, et nous essayâmes tous les moyens imaginables de faire flotter le vaisseau pour aborder à terre. Nous avions perdu au Bengale notre grand canot et notre péniche ; n'ayant plus qu'une petite chaloupe, nous construisîmes un radeau avec des planches et des vergues.

Sur ces entrefaites, plusieurs naturels qui pêchaient, nous voyant dans l'embarras, firent du feu sur le rivage, afin que la fumée nous guidât pour aller à terre. Mais nous avions entendu dire tant de mal de ces insu-

laires, que nous ne savions trop ce que nous en devions attendre, quoique l'on nous assurât que nous étions sur le territoire d'un prince différent de celui dont on nous avait d'abord parlé.

Le radeau fut achevé dans la nuit. Le lendemain matin, le premier maître et quatre matelots se mirent dans la chaloupe, emportant avec eux un long grelin pour l'amarrer à terre. Le ressac est très-fort le long des rochers qui bordent la côte. Le canot fut brisé en pièces avant que nos gens arrivassent; mais comme ils étaient assez près de terre, ils sauvèrent, à l'aide des naturels, la partie à laquelle le grelin se trouvait fixé.

Il y avait à bord deux femmes anglaises; l'une d'elles et le capitaine refusèrent de se mettre sur le radeau, mais l'autre femme et une cinquantaine d'hommes s'y hasardèrent. Je me déshabillai, et j'attachai autour de mon corps une bourse et une coupe d'argent. Nous nous halâmes vers le rivage au moyen du grelin; mais à peine arrivés au milieu des brisans, la première lame fit chavirer le radeau, et nous jeta à l'eau: ceux qui gagnèrent le radeau à la nage furent de nouveau

emportés par la mer; je plongeai plusieurs fois, et je n'atteignis la terre qu'avec bien de la peine; ce qui arriva aussi à tous ceux qui s'étaient mis sur le radeau, à l'exception de la femme, qui fut noyée à côté de moi. Le ressac était si fort, et la mer brisait avec tant de violence, que nous n'osâmes pas risquer d'envoyer le radeau à bord. Le capitaine s'en étant aperçu, ordonna de couper le grelin, afin que le navire fût poussé plus près de la côte, où il ne tarda pas à être mis en pièces.

Le capitaine aborda à terre avec le cœur de son père à la main. Celui-ci lui avait, en mourant, recommandé de l'emporter en Angleterre, dans une bouteille, et de l'enterrer à Douvres. Tout le monde réussit enfin à gagner la terre, excepté deux hommes et la femme dont j'ai parlé: quant à l'autre, elle se sauva; mais elle avait avalé tant d'eau salée, que l'on fut obligé de la rouler et de la bien frotter pour la lui faire dégorger: on employa aussi le même moyen pour quelques hommes qui se trouvaient dans le même cas; on les plaça ensuite devant un grand feu, et peu à peu ils revinrent à la vie.

Nous étions à peu près cent soixante, en

comptant les Lascars. Les habitans du pays commencèrent à s'alarmer : nous eûmes bientôt autour de nous près de trois cents nègres, qui se mirent à prendre des pièces de soie et de calicot fin, mais ils laissèrent la mousseline de côté. Beaucoup de balles de marchandises étaient poussées sur le rivage; quoique nous en eussions jeté une grande quantité à la mer, il en pouvait rester environ trois cents à bord du vaisseau.

Cependant un insulaire nous amena un bœuf, et nous fit signe de le tuer; nous lui donnâmes à entendre que nous n'avions ni armes à feu, ni munitions : alors il nous prêta son fusil tout chargé, et nous tirâmes sur l'animal.

Nous restâmes dans ce lieu deux jours et deux nuits sans prendre de résolution, et sans savoir que faire. Nous apprîmes que le Fort-Dauphin n'était éloigné que de soixante milles; mais les préventions que nous avions conçues contre les habitans de ce canton, nous empêchèrent d'en prendre la route.

Dans la soirée du jour suivant, nous entendîmes à une grande distance un homme nous appeler en anglais; quand il fut plus

près, nous reconnûmes qu'en effet c'était un de nos compatriotes; il nous demanda qui nous étions : sur notre réponse, il apprit au capitaine que le roi du pays l'avait envoyé pour nous dire que, quoique étrangers, nous n'avions rien à craindre, et qu'il viendrait nous voir le lendemain. Cet Anglais ajouta, en réponse à nos questions, qu'allant aux Indes, le vaisseau sur lequel il passait fut pillé par un pirate qui s'empara de sa personne et de neuf autres matelots, puis laissa le bâtiment. « Quand nous fûmes dans la rade de Mattatan, continua-t-il, je feignis d'être malade; le pirate partit sans moi. J'y étais depuis trois mois, lorsqu'un capitaine écossais, nommé Drummond, vint pour trafiquer avec cette île; trois jours après il fut aussi pris par des pirates. Il y avait avec lui un capitaine Stewart; ces forbans leur permirent d'aller à terre avec quatre matelots dans le grand canot du navire. Un autre Anglais et sa femme se trouvaient dans ce lieu; nous accueillîmes tous trois les Anglais dans nos cabanes. Le capitaine Drummond, qui regrettait beaucoup la perte de son navire, ayant résolu de gagner, s'il était possible, la

baie de Saint-Augustin, nous convînmes tous, et un nègre avec nous, de l'accompagner. Après trois jours de navigation, étant arrivés au sud du Fort-Dauphin, le vent changea et devint si fort, que nous ne pûmes porter la voile: nous fûmes poussés sur la côte, à quatre lieues à peu près de cet endroit-ci; tout notre argent, nos armes, nos munitions furent sauvés. Les naturels nous traitèrent bien, et nous conduisirent dans une ville. Le roi envoya son fils et cinquante hommes pour nous emmener dans l'intérieur du pays. Le capitaine Drummond était d'avis d'opposer la force aux projets des naturels; les autres pensèrent qu'il valait mieux s'y soumettre; en trois jours ils arrivèrent à la résidence du roi, qui leur dit qu'ils ne manqueraient de rien. Le capitaine Drummond demanda la permission d'aller dans un lieu où il pût s'embarquer pour retourner dans son pays. Le roi la lui refusa positivement. Environ deux mois avant le naufrage du *Degrave*, les Anglais essayèrent de s'échapper en se cachant dans les bois, et partirent une nuit au clair de la lune; ils furent rattrapés par les insulaires, et, après quelque résistance, ramenés au

roi, qui, malgré la perte d'un de ses gens qui avait été tué, se contenta de leur dire que si jamais ils s'enfuyaient de nouveau, ils s'en repentiraient. »

Telle fut la substance du récit de Sam, l'Anglais, à l'équipage du *Degrave,* qui l'écouta attentivement; comme il était tard, on alla se livrer au repos sous des buissons; mais on avait le cœur bien oppressé. Ce fut alors que ma folle obstination et ma résistance aux prières de ma mère se montrèrent à mes yeux dans toute leur laideur : comme je ne pouvais pas me plaindre de la rigueur de ma punition, je fus réduit à verser des larmes de regret, de m'être volontairement engagé dans les voies de la misère.

Nous étions tous sur pied dès le point du jour; la plupart de mes compagnons de malheur n'avaient pas plus reposé que moi; le récit de Sam nous avait mis à tous la mort dans l'âme. Nous n'avions pu sauver ni armes, ni munitions : cela devait causer notre perte; car près de cent soixante-dix hommes, avec des armes pour se défendre, eussent pu se frayer un passage au travers du pays; mais le destin avait voulu qu'en ne sauvant que

notre vie, il ne nous restât que la perspective affreuse d'un esclavage sans fin.

Vers une heure après midi, le roi vint avec près de deux cents insulaires armés de lances. En les voyant s'approcher, nous nous serrâmes en un corps; et le capitaine à notre tête, nous leur fîmes face. Quand ils furent tout près de nous, le roi appela Sam, et lui demanda qui était notre capitaine; quand il lui eut été indiqué, il le salua et le prit par la main; celui-ci lui rendit son salut, en se servant des termes que Sam lui avait dit d'employer. Le roi nous fit présent de quatre grands bœufs et d'autres provisions, ainsi que de vaisseaux pour les faire cuire. Après être resté deux heures avec nous, il gagna la cabane où il comptait passer la nuit. Il fit beaucoup de questions relativement au navire et à la manière dont il avait fait naufrage, et dit au capitaine qu'il était fâché de ses malheurs. Mais je pense au contraire qu'il en était bien-aise; car il se montra par la suite plus brutal et plus malhonnête que la plupart des autres rois de l'île, et son peuple fut pendant plusieurs années vêtu des tissus qu'il avait sauvés du naufrage.

Le lendemain, le roi nous fit une autre visite, et nous annonça qu'il fallait nous préparer à l'accompagner à la ville de sa résidence, où nous ne manquerions de rien de tout ce que le pays produisait. Le capitaine Younge le remercia mille fois, par l'intermédiaire d'un interprète, de toutes les bontés qu'il avait déjà eues pour nous, ajoutant qu'il ne nous serait jamais possible de les reconnaître convenablement, et qu'en conséquence nous ne voulions pas lui causer encore l'embarras et la dépense de nourrir tant de monde. Le roi répondit que, quand même nous serions une fois plus nombreux, il se croirait récompensé de ses peines et de ses frais, par la satisfaction d'avoir autant d'hommes blancs dans ses états.

Le capitaine ayant un peu réfléchi, pria Sam de représenter au roi que nous avions chacun une femme, ou des enfans, ou une famille dont il nous était impossible de vivre toujours séparés, et qu'ainsi nous lui demandions la permission d'aller dans un port où nous pourrions trouver des vaisseaux qui nous ramèneraient dans notre pays. Le roi, après avoir long-temps réfléchi, nous répon-

dit que nous resterions avec lui jusqu'à ce qu'il arrivât des vaisseaux pour trafiquer, et qu'alors nous retournerions chez nous. Le capitaine sachant bien qu'il n'y avait pas de ports dans les états de ce prince, jugea que ce n'était qu'un prétexte pour nous retenir, et pria Sam de lui dire qu'il y penserait, et lui ferait réponse le lendemain : sur quoi le roi nous quitta.

Quand il fut parti, le capitaine nous parla en ces mots : « Je suis actuellement l'égal de ceux qui m'entourent; ma fortune n'est pas plus relevée que la leur, et ma vie n'est pas plus précieuse, c'est pourquoi je ne prétends pas commander; je ne veux que délibérer avec vous dans cette extrémité. C'est un bonheur pour moi de n'être pas la cause de nos malheurs; car j'aurai voulu me confier à la Providence en continuant ma route pour le cap de Bonne-Espérance, plutôt que d'aborder en ce lieu. Considérez que nous n'avons ni armes, ni munitions pour nous défendre, et que le roi nous a refusé de traverser son pays pour gagner un port; pensez à cela, et consultez, le mieux que vous pourrez, votre propre sûreté; mais soyez

d'accord entre vous : je suis prêt à me conformer à vos désirs. Quant à ma vie, je n'y attache aucune valeur; elle ne mérite pas à présent que je la conserve. »

Après avoir entendu ce discours touchant, nous tînmes conseil, et nous fûmes bientôt d'accord sur le seul parti qu'il y avait à prendre, puisque nous n'avions pas d'armes, et que l'on nous avait refusé la liberté d'aller dans un port. Nous nous décidâmes donc à nous rendre avec le roi dans l'intérieur du pays, où peut-être nous verrions le capitaine Drummond.

Le lendemain, le roi vint voir le capitaine. Ils se saluèrent comme auparavant, et s'assirent sur le sable; nous nous tenions debout autour d'eux. Le roi demanda au capitaine s'il était prêt à partir, attendu qu'il valait mieux voyager avec la fraîcheur de la matinée, et se reposer vers le milieu du jour. Le capitaine, regardant cette question comme un ordre, répondit que nous étions prêts à marcher quand il lui plairait. Le roi parut satisfait, et dit à Sam de nous annoncer qu'il allait déjeûner, nous conseillant d'en faire de même, afin que nous fussions mieux en état de voyager.

Notre repas fut bien triste, puisque nous étions sur le point de quitter le rivage de la mer. Nous étions piqués au vif de nous voir forcés, comme un troupeau de mouton, d'aller aux ordres d'une troupe de nègres farouches, dans l'intérieur du pays, sans avoir la faculté de stipuler des conditions en notre faveur. Quelques-uns maudirent et plaignirent leur mauvaise fortune; quant à moi, je ne voyais pas de raison pour blâmer qui que ce fût.

On donna l'ordre de se mettre en marche; j'étais toujours prêt, parce que je n'avais avec moi que des vêtemens de rechange et ce que j'avais apporté du vaisseau; mais plusieurs d'entre nous prirent avec eux des pièces de soie et de calicot fin. Nous quittâmes la mer le cœur bien gros, et nous tournâmes en arrière des regards vers elle, aussi long-temps que nous pûmes la distinguer. Toutes les fois que nous regardâmes derrière nous, ce fut pour apercevoir les nègres occupés à ouvrir les balles de marchandises, et à s'enrichir en nous pillant. Il y avait tant à prendre, qu'un bien petit nombre suivit le roi.

Notre troupe était en très-mauvais état pour voyager; le travail et le défaut de sommeil nous avaient tous épuisés de lassitude. Plusieurs d'entre nous s'étaient blessés en gaguant le rivage; quelques-uns étaient dépourvus de souliers, ou n'en avaient que de très-mauvais. Le pays, près du bord de la mer, et quelques milles en avant dans l'intérieur, était boisé et rempli de buissons et de broussailles qui mettaient nos vêtemens en lambeaux. Le sol était sablonneux, et le sentier très-étroit, de sorte que, lorsque le soleil fut un peu élevé sur l'horizon, il brûla tellement nos pieds, qu'il nous fut impossible de marcher.

Vers midi, nous arrivâmes à un petit village consistant en une dixaine de huttes qui n'avaient guère que huit à neuf pieds de longueur, et six à sept de hauteur. Nos gens y entrèrent en rampant par la porte, haute seulement de trois à quatre pieds, pour s'y reposer et pour voir s'ils pourraient s'y procurer des provisions; car le roi leur avait donné la liberté de prendre tout ce qu'ils pourraient. Tous les habitans étaient absens; les hommes avaient couru au bord de la

mer, au vaisseau naufragé; et les femmes avec les enfans s'étaient, à notre approche, enfuis dans les bois. Après avoir pris du repos pendant la chaleur du jour, nous partîmes à la fraîcheur du soir.

Nous ne tardâmes pas à arriver dans un pays plus ouvert, et à trouver un chemin plus commode. Le roi nous voyant éloignés de plusieurs milles du bord de la mer, prit les devans pour gagner le lieu de sa résidence, et nous laissa aux soins d'un de ses grands-officiers chargés de pourvoir à nos besoins. Le soir nous nous arrêtâmes à un village semblable au premier, et nous le quittâmes au point du jour.

La journée se passa à peu près comme la précédente; elle fut un peu plus pénible pour ceux qui n'avaient pas de souliers, parce qu'ils avaient eu les pieds déchirés en traversant les bois.

Le troisième jour de notre voyage fut le dernier: nous fûmes obligés de marcher plus vite, parce que nous avions une plus grande distance à parcourir. Je perdis ma bourse d'argent; elle m'eût été bien peu utile.

La résidence du roi était, je le suppose,

éloignée d'environ cinquante milles du bord de la mer, car nous avions fait tous les jours seize à dix-sept milles. Elle était dans un bois et défendue par des rangées d'arbres qui paraissaient avoir été plantés très-jeunes. Ils étaient droits, élancés, et si près les uns des autres, qu'un petit chien n'eût pas pu passer entre eux; ils étaient d'ailleurs armés d'épines si fortes, qu'il était impossible d'y grimper, ou de pénétrer dans leur massif. Il n'y avait que deux portes ou passages, l'une au nord, l'autre au sud, par lesquels deux hommes seuls pouvaient entrer de front. Le tout avait environ un mille d'étendue.

Nous fîmes halte en approchant de ce lieu. Sam alla prévenir de notre arrivée le roi, qui nous fit dire de nous arrêter, en attendant qu'il fût prêt à nous recevoir. Il ne tarda pas à nous faire appeler : nous marchâmes en ordre quatre à quatre de front. Il était assis, les jambes croisées, devant la porte de sa maison; il avait un fusil sur son épaule, et une paire de pistolets à terre à ses côtés. Ses fils et ses parens étaient de chaque côté assis à terre, comme lui, et armés de fusils et de lances; ensuite venait le peuple placé en demi-cercle.

Quand nous fûmes assis, le roi dit au capitaine qu'il était le bien-venu, et envoya chercher dix calebasses de tank, espèce de boisson en usage dans le pays. Il en donna six à nos gens, trois aux siens, et en garda une pour partager entre lui et le capitaine. Il fit aussi venir le capitaine Drummond, le capitaine Stewart et le reste de leur troupe. Le capitaine Younge se leva pour les recevoir; et, après des saluts réciproques, les deux capitaines s'assirent l'un à côté de l'autre. La coupe présentée au capitaine Younge était malpropre; on l'envoya laver, et je lui présentai la mienne. Quand elle fut vidée, le roi demanda à la voir, et en fut si charmé, qu'il pria qu'on lui en fît don. Le capitaine répondit qu'elle ne lui appartenait pas, qu'elle était à un jeune homme assis derrière lui. Alors j'appelai Sam, que je chargeai de dire au roi que tant de personnes y ayant bu, je ne la croyais pas propre au service de sa majesté. Cette observation fit beaucoup rire le roi et tout son monde. Il m'ordonna de me tenir debout pour qu'il pût me voir. Cependant j'avais gardé ma coupe. La nuit approchant, le roi se retira,

et commanda un bœuf pour notre souper.

Craignant quelque inconvénient de la présence de tant d'étrangers dans sa capitale pendant la nuit, il les en fit tous sortir, à l'exception du capitaine, d'un très-petit nombre d'autres et de moi. On prépara pour nous une hutte voisine de celle du capitaine Drummond et de ses compagnons. Le reste dormit sous des arbres.

Nous vécûmes quelque temps de cette manière; tous les matins nous allions en corps voir le roi. Un jour il nous fit dire par Sam qu'il avait, à l'occident, un ennemi très-puissant, dont, jusqu'à présent, les forces avaient été supérieures aux siennes; mais que, les dieux lui ayant envoyé des blancs, il saisirait, avec notre assistance, l'occasion de s'essayer encore une fois contre ce rival; qu'en attendant il allait nous distribuer dans les différentes villes où étaient ses fils, afin qu'il fût plus facile de fournir des provisions pour un si grand nombre d'hommes, et de se débarrasser en même temps d'un fardeau trop fort et trop pénible pour lui. Il me fit aussi demander la coupe, que je n'osai

pas refuser, sachant qu'il pouvait la prendre par force.

Cette séparation fut un coup terrible pour nous. Nous retournâmes à nos huttes, le cœur gros, craignant, s'il n'y avait pas moyen de rester tous ensemble, qu'il ne voulût jamais nous permettre de quitter l'île. Les trois capitaines tinrent conseil, avec quelques autres Anglais, sur ce qu'il y avait à faire en cette occurrence. Le capitaine Drummond proposa de s'emparer de la personne du roi, ce qui nous donnerait le moyen de faire nos conditions avec son peuple. Ce parti fut universellement approuvé. Ignorant les desseins de mes compatriotes, je dormais profondément, lorsque je fus éveillé par un bruit soudain, occasioné par l'exécution du complot. A un signal donné par un coup de pistolet, le roi et son fils furent saisis en même temps.

Toute la ville fut en alarmes. Je me levai en sursaut, effrayé des cris et du tumulte; et, ne sachant pas ce qui se passait, je me mêlai aux nègres qui couraient hors de la ville; un de nos gens m'aperçut et me fit rentrer. Je fus aussi étonné que les naturels, en voyant le roi, sa femme et un de ses fils les mains liées der-

rière le dos, et gardés par nos gens, qui bientôt pillèrent sa maison, pour y chercher des choses convenables à leur projet. Ils y trouvèrent environ trente petites armes, un peu de poudre et de plomb, et quelques lances.

Les naturels, ayant rassemblé des forces dans le voisinage, assiégèrent la ville, et firent feu sur nous : un de nos hommes fut blessé à la hanche. Là-dessus le capitaine Younge fit dire au roi que l'on allait le tuer si ses sujets ne cessaient pas le feu. Le roi leur fit aussitôt ordonner de finir, s'ils voulaient sauver ses jours.

Cette entreprise, vraiment téméraire et hasardeuse, pourrait bien être regardée, par quelques personnes, comme criminelle ; je n'insisterai pas pour la défendre.

Nous étant mis en ordre, nous sortîmes de la ville. Six hommes armés marchaient en tête; dans le détachement où se trouvait le roi, six hommes, également armés, le précédaient, et six le suivaient ; son fils était gardé par six hommes posés de la même manière ; enfin six hommes armés fermaient l'arrière-garde, où se trouvaient les Lascars. Le capitaine Younge, ému de compassion, relâcha la

reine, mais elle ne voulut pas quitter son mari.

Nous avions fait quatre milles; l'homme blessé se trouva mal. Ne pouvant nous arrêter pour préparer ce qui serait nécessaire pour le transporter, nous fûmes obligés de le laisser sur le bord d'un étang : j'appris ensuite que les naturels avaient mis un terme à ses maux, en le tuant à coups de lance. Trois milles plus loin, nous sortîmes du bois, et nous entrâmes dans une plaine vaste et ouverte. Nous vîmes alors que les insulaires, qui s'étaient réunis en grand nombre, allaient nous attaquer. Nous leur fîmes face, les hommes armés en tête, et le roi en avant, les mains liées. Sam fut chargé de lui dire que l'on n'avait pas l'intention de faire du mal ni à lui ni à son fils, ni de les emmener dans le pays de leurs ennemis; que nous voulions seulement les retenir comme des gages de notre sûreté, pendant que nous traversions ses états; qu'aussitôt que nous serions arrivés aux confins du territoire du Fort-Dauphin, ils seraient mis en liberté; mais que si l'on faisait la moindre violence, ils seraient sacrifiés.

Alors le roi appela un des chefs, qui s'ap-

procha après avoir laissé sa lance et son fusil derrière lui. Instruit de nos desseins, ce chef nous assura que l'on ne nous tirerait pas un coup de fusil tant que le roi serait en vie et bien traité.

Fatigués de ce voyage, nous fîmes halte plutôt que cela n'eût eu lieu sans cette circonstance. On traça une tranchée circulaire, au milieu de laquelle on plaça le roi et son fils, qui furent confiés à la garde de notre capitaine et de quelques hommes. Ceux qui étaient armés furent partagés en quatre bandes, pour mieux veiller à notre sûreté. A peine avions-nous fini ces dispositions, que le chef qui nous avait parlé vint avec trois nègres qui amenaient un bœuf; il avait à la main de la viande rôtie, et une corne pleine d'eau pour le roi. Nous dégageâmes ses mains et celles de son fils pour qu'ils pussent manger; ils prirent peu de chose, et donnèrent le reste au capitaine Younge.

Cependant on tua le bœuf, et on pria le roi d'envoyer quelques-uns de ses gens pour nous aller chercher du bois dans la forêt, ce qu'il fit à l'instant. Nous n'avions pas d'eau, nous le dîmes au roi, qui nous répondit qu'il

ne s'en trouvait pas plus près de nous qu'à l'étang où nous avions laissé notre blessé, et où l'on avait empli la corne; il y avait jusque-là environ dix milles de distance. Cette nouvelle nous chagrina beaucoup, car nous étions dévorés de soif; cependant, après avoir dépecé le bœuf, on le grilla, on le mangea, puis on se mit à dormir sur la terre. Les trois capitaines convinrent de veiller tour à tour, et partagèrent, à cet effet, tout le monde en quatre détachemens. Le roi engagea sa femme à retourner à la ville, pour consoler leurs enfans; elle partit en pleurant: le roi et son fils versèrent aussi des larmes en se séparant d'elle.

Nous étant levés au point du jour, nous mangeâmes, pour prendre des forces, une partie de ce qui restait du bœuf. Nous nous mîmes ensuite en marche, en observant le même ordre que la veille. Les insulaires épiaient et suivaient tous nos mouvemens, mais ils se tinrent à une assez grande distance. Dès que nous eûmes quitté notre camp, ils y entrèrent, et se mirent à y faire des recherches qui ne furent pas inutiles; car plusieurs de nos gens, pour marcher plus à l'aise, y avaient laissé

des marchandises des Indes qui les embarrassaient.

Vers midi, le chef des insulaires apporta de la viande rôtie et une corne pleine d'eau. Il fit manger et boire le roi et son fils, parce que nous ne voulûmes pas leur délier les mains, et demanda ensuite à Sam si nous voudrions relâcher le roi pour six fusils. Cette proposition fit naître une discussion dont le résultat fut que s'ils nous donnaient six bons fusils, et s'ils promettaient de ne pas nous suivre, mais de s'en retourner avec le roi, nous le mettrions en liberté : nous ajoutâmes qu'en arrivant sur les bords du Manderra, qui sépare les états de ce prince de ceux du Fort-Dauphin, nous renverrions également son fils. Le chef, surpris de cette condescendance inattendue, dépêcha un de ses gens aux autres fils du roi. Bientôt on apporta les six fusils. Ils s'étaient hâtés, de crainte que nous ne changeassions d'avis. Ayant reconnu la bonne qualité des fusils, nous rendîmes la liberté au roi. On témoigna une grande joie à son retour. Ses fils embrassèrent ses genoux; les principaux personnages lui léchèrent les pieds; le reste des insulaires, pour montrer

son contentement, poussa des cris de joie, et tira des coups de fusil.

Après nous être arrêtés pour contempler cette scène touchante, nous avançâmes. Dans l'après midi, notre soif augmenta; la faiblesse de nos gens s'accroissait sensiblement. Le capitaine marcha plus lentement, ce qui rendit le voyage plus facile. Arrivés, au coucher du soleil, dans un lieu sablonneux, nous fîmes halte et formâmes notre camp. Les insulaires firent de même; ils se partagèrent en six bandes qui nous cernèrent presque entièrement. Nous en conçûmes quelques craintes. La soif, qui nous tourmentait, nous faisait ramper à terre pour lécher la rosée.

Le lendemain matin, le même chef demanda à conférer avec le fils du roi, et après quelques pourparlers, il dit au capitaine que, s'il consentait à relâcher ce jeune homme, trois principaux personnages de la nation seraient mis à sa place. Cette proposition fut acceptée; les trois hommes vinrent remplacer le fils du roi, qui serra la main au capitaine, et alla rejoindre ses compatriotes.

Nous continuâmes à marcher autant que le permettait notre faiblesse, n'ayant rien à man-

ger ni à boire; et nous reconnûmes bientôt la faute que nous avions commise. Les insulaires, au lieu de s'en aller, s'approchèrent davantage de nous; quelques-uns nous précédèrent. Nous nous attendions à chaque instant à être attaqués. Parmi nous était un jeune homme qui, ayant perdu une de ses jambes au Bengale, en avait une de bois. Comme nous doublions le pas, à cause de la conduite des naturels, il ne put nous suivre : quand ils le joignirent, nous les vîmes lui ôter sa jambe de bois, et s'en amuser; puis ils lui dirent de nous suivre; enfin, ils le percèrent de leurs lances, et le laissèrent baigné dans son sang. Nous comprîmes clairement ce que nous devions attendre de ces barbares, et nous marchâmes aussi vite que nous le permit notre faiblesse, jusqu'au coucher du soleil. Nous trouvâmes un tamarin, auquel on se mit à grimper pour en mâcher les feuilles.

Les trois nègres qui étaient avec nous, observant ce qui se passait, commencèrent à craindre pour leur vie, parce qu'ils pensaient que nous les tuerions, si leurs compatriotes nous attaquaient. Ils nous proposèrent donc de nous remettre en marche quand il fit obscur :

nous y consentîmes, et décampâmes lestement et en silence. Le capitaine Drummond était si mal, qu'il ne pouvait marcher : aucun de nous n'était en état de le porter. Nous résolûmes de lui faire rendre ce service alternativement par un des trois insulaires. L'un d'eux trouva le moyen de s'échapper : ce qui nous fit veiller sur les deux autres avec plus d'attention.

On nous dit que le lendemain nous arriverions sur les bords du Manderra : nous hâtâmes donc le pas pendant la nuit, et nous l'aperçûmes au lever du soleil. Cette rivière était encore bien éloignée, mais sa vue seule nous ranima : quelques-uns de nous s'assirent de fatigue, croyant que les insulaires ne reviendraient plus. On se méprenait beaucoup; car, à un mille de distance de la rivière, ils nous rattrapèrent et massacrèrent ceux des nôtres qui se reposaient sous les arbres. J'étais un de ceux qui ne pouvaient pas bien marcher, mais il y en avait encore vingt derrière moi. Voyant que ces barbares tuaient ceux qu'ils atteignaient, je déchirai mon habit, puis ma veste, afin que ces vêtemens ne me causassent pas d'embarras, et je me mis à

courir au moment où les plus avancés des nôtres avaient passé la rivière. Le bruit d'un coup de fusil me fit tourner la tête : je vis tomber la femme qui était avec nous, et les insulaires la percer à coups de lance. Mon tour vint ensuite : j'étais au bord de la rivière quand ils tirèrent sur moi ; mais je parvins à passer sous la protection de ceux des nôtres qui étaient déjà de l'autre côté. Ils faisaient face aux insulaires, qui n'osèrent pas traverser. Notre capitaine me demanda si je croyais que quelqu'un des nôtres arriverait encore ; je lui répondis qu'ils étaient tous tués. Cependant nous attendîmes un peu, après quoi nous traversâmes un bois. Les insulaires suivirent quelques-uns de ceux qui s'y engageaient, et, de derrière les arbres, en tuèrent deux ou trois. Deux mille plus loin, nous arrivâmes dans une plaine sablonneuse, où ils se séparèrent en plusieurs corps, afin de fondre sur nous de différens côtés. Nous nous partageâmes, en conséquence, en quatre bande, sous le commandement des trois capitaines et de M. Benbow. Nous n'avions entre nous que trente-six fusils, et bien peu d'hommes étaient en état de combattre. Que

pouvait cette poignée de monde contre une troupe de près de quatre mille hommes?

Nous réussîmes à tenir les insulaires à distance depuis le matin jusqu'à six heures du soir, que nos munitions se trouvèrent épuisées. Nous commençâmes alors à réfléchir sur les funestes conséquences d'avoir relâché le roi et son fils. Nos deux otages s'attendaient à chaque moment à être tués; mais comme cela ne nous eût servi à rien, nous les épargnâmes. Nous convînmes à la fin d'envoyer l'autre femme venue avec Samuel, ainsi que son mari, porter aux insulaires un drapeau de paix, consistant en un morceau de soie rouge noué à une lance. Elle leur dit que nous rendrions les otages et les armes à mesure que nous avancerions dans le pays. Les nègres répondirent que si nous consentions à effectuer cette remise, ils nous permettraient de partir le lendemain matin, mais non ce soir même, parce qu'il faisait obscur. Ils pensaient que si nous partions, nous enverrions contre eux leurs ennemis, qui habitaient le canton où nous allions.

La proposition des insulaires produisit

beaucoup de débats parmi nous. Nous avions de la répugnance à abandonner nos armes. Les capitaines Drummond et Stewart, et les gens de leur troupe, ainsi que M. Benbow, la combattirent : le capitaine Younge fut d'un avis différent, la majorité partagea son opinion. La femme alla donc leur porter cette réponse, et les nègres envoyèrent prendre les armes; mais le capitaine Drummond et sa troupe refusèrent de donner celles qu'ils avaient.

Au point du jour, nous ne vîmes plus les capitaines Drummond et Steward, M. Benbow, la femme et son mari, ni cinq autres personnes; tout ce monde s'en était allé sans bruit dans la nuit. Dès qu'il fut grand jour, les insulaires arrivèrent, et le fils du roi demanda à Sam ce qu'était devenu le capitaine Drummond. Un autre fils du roi s'empara de moi et de quatre autres jeunes garçons de mon âge, et nous remit entre les mains de ses gens, qui nous lièrent avec des cordes. Je vis ensuite ce même personnage percer d'un coup de lance la gorge et les côtés de M. Younge. Quand il l'eut dépêché, il en fit autant à un autre, et le reste de sa troupe

ayant suivi son exemple, toute la nôtre fut bientôt massacrée. Les nègres se mirent ensuite à dépouiller les cadavres de ces infortunés, et en éventrèrent quelques-uns. Quant à moi, je pensai que le même sort m'était réservé, en voyant un des chefs courir sur moi la lance en arrêt; mais l'homme qui me tenait l'empêcha de me frapper, en lui tenant un discours que je ne comprenais pas alors.

Après que les insulaires eurent massacré nos gens, et se furent revêtus de leurs habits, ils s'en allèrent à la hâte, de crainte des habitans du Fort-Dauphin, parce qu'ils supposaient que le capitaine Drummond et les autres avaient eu le temps de donner l'alarme dans ce canton, et d'envoyer des forces à notre secours. J'appris dans la suite, qu'à peine nous avions quitté le lieu de cette boucherie, que le roi du territoire du Fort-Dauphin était arrivé avec deux mille hommes pour nous délivrer.

On demandera pourquoi nous n'envoyâmes pas, après avoir passé la rivière, deux ou trois personnes au secours des autres! à cela je n'ai qu'une réponse à faire; c'est que je

crois que nous avions tous le vertige. Notre projet, bien combiné, avait également été bien exécuté dans le principe; mais, après cela, il fut mal suivi. En effet, l'aveuglement de tout le monde fut poussé à un point incroyable; il ressemblait à la stupidité. Nous avions beaucoup d'attachement pour le père du capitaine Younge; ce qui nous avait porté à avoir bonne opinion de son fils; mais la suite prouva que celui-ci manquait d'expérience, et je me souviens qu'en plusieurs choses, le capitaine Drummond fut d'un avis opposé au sien.

Il n'y eut de sauvés que moi et trois autres jeunes gens. On nous fit esclaves; le plus âgé de nous n'avait pas plus de seize ans. On nous sépara, dès ce moment, les uns des autres, car les nègres quittèrent aussitôt ce lieu. Je ne compte pas l'Anglais Sam pour un des nôtres, parce qu'il suivit les insulaires, et je ne l'ai plus revu; cependant j'ai appris, par la suite, qu'il vivait en liberté sous un chef nommé Crindo. Il est douteux qu'il ait eu pour nous toute la loyauté à laquelle il était tenu.

Pendant toute la route, en traversant les

bois pour gagner la rivière, j'eus sous les yeux le triste spectacle des cadavres défigurés de mes compatiotes. J'avais moins de soif qu'auparavant; mais j'étais si faible, n'ayant pas mangé depuis trois jours, que j'avais à peine la force de me soutenir. Mon maître parut chagrin de me voir en cet état; cependant il se dépêcha de traverser la rivière. Alors, nous prîmes quelque nourriture, et nous nous reposâmes environ une heure. La personne qui avait soin de moi me demanda par signes si je pouvais marcher. Nous voyageâmes le reste du jour plus à notre aise que je ne l'avais espéré : on marcha lentement à cause de moi. Le soir, nous arrivâmes près du bois où nous devions nous reposer; nous y mangeâmes encore une fois. Le repas fini, chacun se mit à déraciner de l'herbe pour s'en faire un matelas. L'homme qui me soignait en prit assez pour nous deux. Nous nous couchâmes l'un auprès de l'autre; mais je dormis bien peu, car j'avais constamment devant les yeux l'horrible spectacle de mes amis massacrés, et cette idée me réveillait en sursaut toutes les fois que je fermais les yeux.

Nous nous levâmes au point du jour. Après le repas accoutumé, nous marchâmes jusqu'à midi, que nous fîmes halte près d'un étang, au milieu d'arbres touffus. Je me rappelai que la veille, mourant de soif, nous avions passé à cent toises de cet étang, et que les naturels nous avaient dit qu'il n'y avait pas d'eau dans notre voisinage.

Dans la soirée, nous arrivâmes dans une petite ville. J'y fus exposé à la risée des femmes et des enfans, jusqu'au moment où mon gardien vint les chasser. Toutes les maisons qui se trouvaient vides furent occupées par mon maître, son frère et d'autres chefs, de sorte que nous dormîmes en plein air. L'armée s'étant débandée le premier jour de la retraite, mille pensées désolantes s'emparèrent de mon esprit. Les insultes des femmes et des enfans me faisaient croire que l'on ne me conservait la vie que pour me conduire au roi et à son fils, qui, pour assouvir leur vengeance, me feraient mourir à leurs yeux par les plus affreux tourmens. Je m'endormis de lassitude; mais je fus agité par des songes si effrayans, que je me levai en sursaut, tout tremblant, et

que le reste de la nuit je ne pus fermer l'œil.

Quand il fit grand jour, nous marchâmes au logis, car je suis obligé de me servir de ce nom, et, en quatre heures de marche, nous gagnâmes une ville assez grande, devant laquelle il y avait une plantation de tamarins. Un des insulaires se mit alors à tirer des sons d'un énorme coquillage; les femmes se rendirent à une vaste maison, haute d'environ douze pieds, et située au milieu de la ville. Cette maison appartenait à un chef nommé Mevarrow, petit-fils de Crindo, dont j'ai déjà parlé. Il s'assit devant sa porte; sa femme s'approcha en rampant sur les mains et les genoux pour lui lécher les pieds; toutes les femmes de la ville en firent autant à leurs maris. La femme de Mevarrow était fille d'un roi d'un canton plus au nord; il avait été vaincu dans le combat, elle avait été faite prisonnière; Mevarrow l'épousa quoiqu'elle fût son esclave : le sentiment de son état lui inspira de la compassion pour moi.

Je passai plusieurs années en captivité, changeant quelquefois de demeure, et prenant part aux guerres des insulaires. Peu de

temps après que j'eus été pris, le roi du territoire du Fort-Dauphin offrit de m'acheter pour deux fusils; le capitaine Drummond et les autres blancs de son parti étaient présens: comme il me connaissait, il m'appela par mon nom, et me demanda comment je me portais; mais Mevarrow me mit la main sur la bouche et me menaça de me tuer si je disais un mot; le capitaine Drummond, supposant probablement que je n'entendais pas, s'approcha davantage avec les autres blancs: mon maître s'imagina qu'ils voulaient m'enlever par force, et le frustrer de ses deux fusils; il fit feu sur eux. Il s'ensuivit une escarmouche, et je fus envoyé sous une forte garde dans les bois, où l'on me garotta par les jambes, de crainte que je ne voulusse m'enfuir.

Long-temps après, dans une entrevue que j'eus avec un chef appelé Rinnano, il témoigna sa surprise de voir un blanc servir des nègres, et ajouta que si le roi de la baie de Saint-Augustin m'avait en sa possession, il me donnerait des vêtemens, et prendrait soin de moi jusqu'à ce qu'un bâtiment monté par des blancs, tel qu'il en vient fréquemment en ce lieu, me prît à son bord. Étant parvenu

à lui parler sans témoins, je lui racontai mon naufrage et mes malheurs; je l'instruisis du cruel traitement que me faisait éprouver mon maître, et de la rudesse de mon esclavage. Ce récit lui fit verser des larmes, et il me dit qu'il essayerait de m'acheter de Mevarrow. Il lui annonça, en conséquence, le lendemain, qu'il voulait avoir ou un jeune homme blanc, ou un fusil de boucanier. Mon maître refusa de me laisser aller, disant que pour avoir soin du bétail, trouver les ignames sauvages et procurer du miel, il n'y avait pas mon égal, et qu'il ne me donnerait pas pour deux fusils de boucanier, quoiqu'un seul fût le prix d'un esclave. Rinnano lui montra alors plusieurs esclaves; mais Mevarrow déclara positivement qu'il ne voulait à aucun prix se séparer de moi, et je fus envoyé dans les bois pour y chercher des ignames.

Les avis que j'avais reçus de Rinnano me décidèrent à m'échapper, et à gagner la baie Saint-Augustin, qui ne me semblait éloignée que d'un peu plus de vingt journées de marche. Il m'avait dit que le long de cette route on trouvait des vivres en abondance. Rinnano me donna aussi des instructions sur la direc-

tion que je devais suivre dans ma marche. Aussitôt après, Mevarrow changea le lieu de sa résidence, ce qui dérangea totalement mes plans.

Dans une expédition contre l'ennemi, l'on me permit de porter un fusil. L'on donna ensuite assaut à une ville; j'eus le bonheur d'y faire prisonnières la femme et la fille du chef. Celle-ci, âgée d'environ seize ans, était très-jolie. Mon maître m'offrit de choisir celle des deux qui me conviendrait; mon choix ne fut pas long, et la fille ne faisant aucune objection, je la pris pour ma femme. Par la suite mon sort devint plus supportable, et ce fut le seul agrément dont je jouis dans mon esclavage.

A la fin, pourtant, bien déterminé à m'échapper, j'effectuai ce projet pendant la nuit, après avoir vainement essayé de persuader à ma femme de me suivre. J'éprouvai un chagrin véritable à la laisser. Je traversai les bois et les plaines, et j'arrivai à une ville soumise à un chef nommé Afferer, et éloignée d'environ soixante milles de la résidence de Mevarrow. J'allai directement à lui, je réclamai sa protection, et je lui racontai les peines que

j'avais éprouvées, ajoutant que ma vie était chaque jour en danger, et à présent plus que jamais. Ce chef se réjouit de mon arrivée, me promit de me protéger, et me dit que dorénavant je ne serais plus esclave.

Mevarrow m'envoya demander; Afferer le refusa, disant qu'auparavant personne n'avait vu un blanc esclave; que j'avais la liberté d'aller où je voudrais, ou bien de rester, et qu'il me regardait comme un homme malheureux qui était venu chercher assistance auprès de lui.

Je changeai ensuite plusieurs fois de maître, et j'essuyai bien des peines et des dangers. Un chef, nommé Trougha, fut très-obligeant pour moi; mais par malheur il fut tué: un autre, nommé Ber-Moume, servit à me faire recouvrer la liberté. Je rencontrai à Moharbo Guillaume Thornbury, jeune Anglais qui, neuf ans auparavant, avait été laissé sur l'île. Le chef du canton où il était pourvoyait à tous ses besoins. Il lui avait même promis de le renvoyer dans son pays par le premier navire. Nous convînmes réciproquement que le premier des deux qui réussirait par un moyen quelconque à retourner en Angle-

terre, donnerait des nouvelles de l'autre à sa famille.

Ce jeune homme trouva une occasion, que je manquai de bien peu, de retourner dans notre patrie par un navire qui vint trafiquer sur la côte de Madagascar. Le maître au service de qui j'étais alors me fit garder à vue, de sorte que mon attente fut cruellement trompée; cependant j'avais confiance dans les promesses de Thornbury. De son côté, il ne m'oublia pas. Il arriva deux navires; l'un était commandé par le capitaine Guillaume Macket, qui fit dire qu'il avait une lettre de mon père pour moi. Rer-Moume, avec qui j'étais alors, me pria de rester avec lui, mais il ne s'opposa pas à mon départ; et, quand je lui demandai ce que le capitaine aurait à donner pour ma rançon, il répondit: Rien du tout. Il ajouta que si mes amis et moi voulions lui faire présent d'un fusil, il le garderait en mémoire de moi. On lui en donna donc un très-joli, avec de la poudre, des pierres à fusil, et une caisse d'eau-de-vie.

Quand j'aperçus les deux capitaines, j'eus l'air aussi ébahi que si je n'eusse jamais vu de blancs. J'étais tout nu, à l'exception d'un mor-

ceau d'étoffe que j'avais autour des reins. Ma peau était noirâtre et couverte de taches. Mes cheveux étaient longs et attachés tous ensemble, de sorte que j'avais un aspect effrayant. L'on ne tarda pas à me rendre l'apparence d'un Européen; l'on coupa mes cheveux, l'on me rasa, puis l'on me vêtit d'un habillement léger de matelot, et approprié à un climat chaud. Trois jours après j'allai à bord, où la mer et le changement de régime me rendirent très-malade pendant trois à quatre jours.

Les capitaines anglais faisaient la traite des nègres; je les aidai dans leur trafic. Je fis ensuite une petite excursion à terre, et j'appris que le capitaine Drummond avait été tué, mais que M. Benbow était retourné en Angleterre.

Le 20 janvier 1717, je dis adieu à Madagascar. A Sainte-Hélène, où nous touchâmes, j'allai à terre, et je pris soin des esclaves malades. Nous gagnâmes ensuite la Barbade, où nous restâmes une semaine, puis nous vendîmes notre cargaison de nègres à la Jamaïque. Non-seulement le capitaine eut pour moi les soins d'un père, tant que je fus à bord; il me fournit aussi de l'argent de tous les endroits

où nous abordâmes : j'en connaissais à peine l'usage, et je commis quelques erreurs singulières.

Je quittai la Jamaïque le 5 juillet, et le samedi 9 décembre j'arrivai en Angleterre, après une absence de seize ans et neuf mois.

J'adressai à Dieu mes actions de grâces de me voir de retour dans mon pays, après les dangers éminens auxquels j'avais été exposé, et les misères que j'avais endurées.

Drury, en arrivant en Angleterre, apprit la mort de son père, qui lui avait laissé une petite fortune. Il se rembarqua, en 1719, sur un navire qui allait traiter des nègres à Madagascar, et revint heureusement dans sa patrie à la fin de l'année suivante. Il entra au service de la compagnie des Indes, comme portier, et se mit à écrire ses aventures. Cette relation parut en 1729 : elle a été réimprimée en 1812.

DÉLAISSEMENT

D'un matelot écossais, nommé *Alexandre Selhirk*, dans l'île de Juan-Fernandès, en 1704, et de Wil, Moskite indien, en 1681.

Durant la guerre pour la succession d'Espagne, quelques particuliers équipèrent en Angleterre deux vaisseaux destinés à faire la course dans le grand Océan. Woodes Rogers, nommé pour les commander, avait avec lui le fameux marin Guillaume Dampierre, qui lui servait de premier pilote, ayant déjà fait trois voyages dans le grand Océan, et deux fois le tour du monde. Ils partirent de Bristol le 2 août 1708. Le 10 janvier de l'année suivante, ils se trouvaient à 61° 33′ de latitude australe, où il n'y avait point de nuit. C'était peut-être le point le plus éloigné au sud que les voyageurs eussent atteint jusqu'alors. Ils ne poussèrent pas plus avant.

Rogers doubla le cap Horn, et entra dans le grand Océan, sans prendre terre jusqu'à

l'île Juan-Fernandès, d'où la pinasse revint au vaisseau avec quantité d'écrevisses, et un homme vêtu de peaux de chèvres, qui paraissait plus sauvage que ces animaux mêmes. L'aventure de cet homme et celle du Moskite indien, abandonné dans la même île, ont fait le sujet du roman anglais de *Robinson Crusoé,* qui se lit toujours avec plaisir.

« C'était, dit Rogers, un Écossais, nommé Alexandre Selkirk, qui avait été maître à bord du vaisseau *les Cinq-Ports,* et que le capitaine Stradling avait abandonné sur cette île depuis quatre ans et quatre mois. Le capitaine Dampierre, qui s'était trouvé alors avec eux, me dit que c'était le meilleur marin qu'il y eût dans ce navire, ce qui m'engagea à le prendre pour contre-maître. Ce bon Écossais, à la vue de nos vaisseaux, qu'il reconnut pour anglais, avait allumé le feu que nous avions remarqué sur l'île. Il avait vu bien d'autres bâtimens pendant le séjour qu'il y fit; mais il n'y en eut que deux qui vinrent y mouiller. Incertain de quelle nation ils étaient, ils s'en approcha pour les examiner; mais quelques Espagnols, qui avaient déjà mis pied à terre, ne l'eurent pas plus tôt

aperçu, qu'ils tirèrent sur lui, et le poursuivirent jusque dans les bois, où il grimpa sur un arbre : il ne fut pas découvert, quoiqu'ils rôdassent aux environs, et qu'ils tuassent quantité de chèvres sous ses yeux. Il nous avoua d'ailleurs qu'il aurait mieux aimé se livrer à des Français si quelqu'un de leurs vaisseaux y eut abordé, ou s'exposer à mourir sur cette île, que de tomber entre les mains des Espagnols, qui n'auraient pas manqué de le tuer, ou de le condamner aux mines, dans la crainte qu'il ne donnât aux étrangers des éclaircissemens sur la mer du Sud.

» Il nous apprit aussi qu'il était né à Largo, dans la Province de Fife, en Écosse; qu'il avait été élevé à la marine dès son enfance; qu'il fut mis sur cette île par le capitaine Stradling, à l'occasion d'un démêlé qu'ils avaient eu ensemble; qu'il résolut d'abord d'y rester, plutôt que de s'exposer à de nouveaux chagrins; d'ailleurs le vaisseau était en mauvais état; que cependant revenu à lui-même, il souhaita d'y retourner, mais que le capitaine n'y voulut pas consentir. Il avait déjà touché à cette île dans un autre voyage pour y faire de l'eau et du bois, et

alors on y laissa deux hommes, qui y vécurent six mois, jusqu'au retour du vaisseau.

» Quoi qu'il en soit, Selkirk, abandonné sur cette île, avec ses habits, son lit, un fusil, une livre de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une bible et quelques autres livres de piété, ses instrumens et ses livres de marine, s'amusa, et pourvut à ses besoins le mieux qu'il lui fut possible. Mais, durant les premiers huit mois, il eut beaucoup de peine à vaincre la mélancolie et à surmonter l'horreur que lui causait une si affreuse solitude : il fit deux cabanes, à quelque distance l'une de l'autre, avec du bois de myrte-piment; il les couvrit d'une espèce de jonc, et les doubla de peaux de chèvres qu'il tuait à mesure qu'il en avait besoin, tant que sa poudre dura. Lorsqu'elle approchait de sa fin, il trouva le secret de tirer du feu, avec deux morceaux de bois de piment, qu'il frottait l'un contre l'autre sur le genou. Il faisait sa cuisine dans la plus petite de ses huttes; et dans la plus grande, il dormait, chantait des psaumes et priait Dieu. Jamais de sa vie il n'avait été si bon chrétien, et il désespérait

même de l'être autant à l'avenir. Accablé de tristesse, manquant de pain et de sel, il ne mangeait qu'à l'extrémité, lorsque la faim le pressait, et il n'allait se coucher que lorsqu'il ne pouvait plus soutenir la veille. Le bois de piment lui servait à cuire sa viande et à s'éclairer, et son odeur aromatique récréait ses esprits abattus.

» Il ne manquait pas de poisson, mais il n'osait en manger sans sel, parce qu'il l'incommodait, à la réserve des écrevisses de rivière, qui sont ici d'un goût exquis et aussi grosses que celles de mer; tantôt il les mangeait bouillies, et tantôt grillées, de même que la chair de ses chèvres, qui n'a pas le goût si fort que celles des nôtres, et dont il faisait d'excellent bouillon. Il en avait tué jusqu'à cinq cents, et en avait marqué un pareil nombre à l'oreille. Cette particularité a été vérifiée par les gens de l'équipage de l'amiral Anson, trente-trois ans après, sur une vieille chèvre qu'ils tuèrent en débarquant dans l'île, et ensuite sur plusieurs autres.

» Quand sa poudre fut finie, il les prenait à la course, et il s'était rendu si agile par un

exercice continuel, qu'il courait à travers le bois sur les rochers et les collines avec une vitesse incroyable. Nous l'expérimentâmes lorsqu'il fut à la chasse pour nous, avec un chien que nous avions à bord, dressé au combat des taureaux, et avec nos meilleurs coureurs; il les devançait tous; il mettait sur les dents nos hommes et le chien; il prenait les chèvres et nous les apportait sur son dos. Il nous dit que peu s'en fallut un jour que son agilité ne lui coûtât la vie; il poursuivait une chèvre avec tant d'ardeur, qu'il la saisit sur le bord d'un précipice que des buissons lui cachaient, et culbuta du haut en bas avec elle. Il fut si étourdi du coup et si froissé, qu'il en perdit toute connaissance; enfin, revenu à lui-même, il trouva sa chèvre morte sous lui; il resta près de vingt-quatre heures sur la place, et il eut assez de peine à se traîner à sa cabane, qui en était à un mille, et à en sortir au bout de dix jours.

» Une longue habitude lui fit savourer la viande sans sel et sans pain; et, dans la saison, il avait quantité de bons navets qui avaient été semés par l'équipage de quelque vaisseau, et qui couvrait plusieurs arpens de

terre ; il ne manquait pas non plus d'excellens choux, qu'il coupait sur les arbres qui en portent, et qu'il assaisonnait avec le fruit du piment, qui est le poivre de la Jamaïque, et dont l'odeur est délicieuse ; il y trouva aussi une sorte de poivre noir, appelé malaguita, qui est fort bon pour chasser les vents et guérir de la colique.

» Ses souliers et ses habits furent bientôt usés à force de courir à travers les bois et les broussailles ; mais ses pieds s'endurcirent si bien à la fatigue, qu'il courait partout sans peine. Lors même que nous l'eûmes trouvé, il ne put s'assujétir de quelque temps à porter des souliers, parce que ses pieds enflaient d'abord qu'il en avait mis.

» Revenu enfin de sa mélancolie, il se divertissait quelquefois à graver son nom sur les arbres, avec la date de son exil, ou bien à chanter, et à dresser des chats et des chevreaux à danser avec lui. Les chats et les rats lui firent au commencement une cruelle guerre ; quelque-uns de ces animaux, échappés sans doute des navires qui avaient touché à cette île pour y faire de l'eau et du bois, y avaient prodigieusement multiplié leur es-

pèce. Les rats lui venaient ronger les pieds et ses habits lorsqu'il dormait. Pour s'en garantir, il s'avisa de donner aux chats de bons morceaux de ces chèvres, ce qui les rendit si familiers, qu'ils venaient coucher par centaine autour de sa hutte, et qu'ils le délivrèrent bientôt de leurs ennemis communs : de sorte que, par un effet de la Providence et par la vigueur de la jeunesse (puisqu'il a à peine aujourd'hui trente ans), il se mit au-dessus de tous les embarras de sa triste solitude, et y vécut enfin à son aise.

» Lorsqu'il n'eut plus d'habits, il se fit un justaucorps et un bonnet de peau de chèvre qu'il cousut ensemble avec de petites courroies qu'il en ôta : un clou lui servait d'aiguille. Il se fit aussi des chemises de quelques toiles qu'il avait, et il les cousut de même avec le fil d'estame qu'il tira de ses vieux bas : il en était à sa dernière, lorsque nous le rencontrâmes sur cette île. Quand son couteau fut usé jusqu'au dos, il en forgea d'autres avec des cercles de fer qu'il trouva sur le rivage; il en fit divers morceaux qu'il aplatit du mieux qu'il lui fut possible, et qu'il aiguisa sur des pierres.

» Il avait si bien oublié de parler, qu'il ne prononçait les mots qu'à demi, et que nous eûmes d'abord assez de peine à l'entendre. Nous lui offrîmes du brandevin; mais il ne voulut pas en goûter, de crainte qu'il ne lui fît mal, accoutumé comme il était à ne boire que de l'eau. D'ailleurs, il se passa quelque temps avant qu'il pût manger de nos mets avec plaisir. Le climat est si bon dans l'île de Juan Fernandès, que les arbres et les plantes y conservent leur verdure pendant toute l'année. Il n'y a que deux mois d'hiver, ceux de juin et de juillet: on n'y voit même alors qu'une petite gelée avec un peu de grésil; mais il y tombe quelquefois de grosses pluies. La chaleur y est égale et modérée en été, et il n'y a pas beaucoup de tempêtes. Notre Écossais n'y aperçut non plus aucune créature sauvage ou venimeuse, ni d'autres bêtes que celles dont on a déjà parlé.

» Juan Fernandès y laissa le premier quelques chèvres pour y multiplier, et l'île en est aujourd'hui remplie. Par sa situation et tout ce qu'elle produit, cette île est capable de nourrir un grand nombre de person-

nes, et d'être fortifiée; en sorte qu'il serait bien difficile d'en déloger ceux qui s'y établiraient.

» Quoi qu'il en soit, la manière dont Selkirk se gouverna dans la suite, me persuade qu'il y mena une vie fort chrétienne, qu'il nous a dit la pure vérité à cet égard, et que la Providence divine le soutint au milieu d'un si grand abandon. D'ailleurs, on voit, par son exemple, que la solitude et la retraite du monde n'est pas un état si triste que la plupart des hommes se l'imaginent, surtout lorsqu'on y tombe par un accident inévitable. On voit aussi, par là, qu'un malheur en prévient quelquefois un autre beaucoup plus grand, puisque le vaisseau de son capitaine échoua bientôt après, et que presque toutes les personnes qui composaient l'équipage y périrent. D'un autre côté, l'adresse qu'il eut de fournir à ses besoins d'une manière aussi efficace, quoique moins commode que lorsqu'elle est aidée du secours et des lumières de l'art, nous confirme que la nécessité est la mère de l'industrie. Bien plus, tout sobre qu'il était, dès qu'il eut repris l'usage de nos viandes et de nos liqueurs, il perdit beaucoup

de sa force et de son activité, preuve convaincante que la nourriture la plus simple et la tempérance entretiennent la santé du corps et la vigueur de l'esprit; au lieu que la variété de nos mets et de nos besoins, surtout s'il y a de l'excès, ruinent également l'un et l'autre.

» Selkirk n'était pas le premier homme abandonné sur l'île de Juan Fernandès, lorsqu'il y fut trouvé en 1709. Le capitaine Guillaume Dampierre fait mention, dans le journal qu'il a publié, de l'expédition du capitaine Sharp, et d'autres flibustiers, dans la mer du Sud, en 1680 et 1681, d'un Moskite indien, nommé Will, qui était à bord du capitaine Watling, et qui fut laissé dans cette île en 1681.

» Dans le cours de notre navigation, dit-il, nous fîmes plusieurs descentes et des prises de vaisseaux et de barques espagnoles. La disette d'eau et de bois nous détermina, le 2 de décembre, à débarquer au port de Cokimbo. Le lendemain nous nous avançâmes vers la ville de la Séréna, que nous emportâmes après quelque résistance : nous y mîmes le feu, les habitans nous ayant man-

qué de parole. Le 26 décembre, le vaisseau ancra sur la côte orientale pour y faire de l'eau et prendre des chèvres dont on sala une partie.

» La provision d'eau et de chèvres était presque faite, lorsque le 12 janvier 1681, on découvrit trois vaisseaux de guerre espagnols qui faisaient le tour de l'île. N'étant point en état de résister, les flibustiers se rembarquèrent tous, à la réserve de Wil, qui était dans les bois à la chasse des chèvres. Les Espagnols poursuivirent en vain les vaisseaux des Anglais, qui, étant bons voiliers, leur échappèrent.

» Au mois d'août 1683, une troupe de soixante-dix Anglais, aventuriers et flibustiers, à laquelle se joignit Dampierre, partit d'Achanac, ville de la Virginie, sous le commandement du capitaine Cook, pour croiser sur la côte du Chili et du Pérou.

» Après avoir été beaucoup contrariés par les vents, les flibustiers mouillèrent, le 23 mars 1684, dans une baie au sud de l'île Fernandès. Ils mirent aussitôt la chaloupe à la mer, et allèrent à terre pour voir le Moskite qu'ils y avaient laissé en 1681, lors-

que les Espagnols les en avaient chassés.

Cet Indien avait demeuré tout seul dans cette île plus de trois ans, et quoique les Espagnols, qui savaient que l'on avait été obligé de l'abandonner, l'eussent cherché à diverses reprises, ils n'avaient néanmoins jamais pu le trouver; il était enfoncé dans les bois et occupé à chasser les chèvres, quand tout l'équipage se rembarqua; Will n'aperçut point les signaux de départ: le vaisseau était à la voile lorsqu'il arriva sur le rivage. Il n'avait que son fusil et un couteau, avec un petit cornet de poudre et un peu de plomb. Après qu'il eut consommé son plomb et sa poudre, il trouva le moyen de scier avec son couteau, qu'il avait ajusté en forme de scie, le canon de son fusil en petits morceaux, et d'en faire des harpons, des hameçons, et un long couteau. Il chauffait premièrement les pièces au feu, qu'il allumait avec sa pierre à fusil et un morceau de canon qu'il durcit; ce qu'il avait appris des Anglais. Les pièces de fer étant chaudes, il les battait avec des pierres, et leur donnait la figure qu'il voulait; il les sciait ensuite avec son couteau, leur faisait une pointe à force de bras, et les durcissait suivant le be-

soin qu'il en avait. Ceci paraîtra surprenant à ceux qui ne connaissent pas l'adresse des Indiens; mais il n'y a rien en cela que ce qu'ils font ordinairement dans leur pays, où ils façonnent leurs instrumens de pêche sans forge ni enclume; à la vérité, ils y mettent beaucoup de temps.

Avec cette industrie, Will eut toutes les provisions que l'île produit, soit chèvres, soit poissons. Il raconta qu'avant qu'il eût fait des hameçons, il avait été forcé de manger du veau marin, qui était une nourriture fade; mais depuis, il n'avait tué des veaux marins que pour faire des lignes de la peau, qu'il coupait par courroies. A un demi-mille de la mer, il avait une hutte revêtue de peaux de chèvres; son lit était posé sur des pieux qui avaient deux pieds de hauteur, et couvert des mêmes peaux. Il ne lui était point resté d'habits, ayant usé ceux qu'il avait sur le corps lorsqu'il fut laissé dans l'île; une simple peau couvrait ses reins.

« Il aperçut, dit Dampierre, notre vaisseau la veille du jour de notre descente sur le rivage; et, ne doutant pas que nous fussions Anglais, il tua trois chèvres le matin,

avant que nous fussions à l'ancre, et les fit cuire avec des choux, pour nous régaler lorsque nous serions à terre. Il vint ensuite sur le sable pour nous féliciter de notre heureuse arrivée.

» Quand nous débarquâmes, un Moskite indien, nommé Robin, que nous avions à bord, sauta le premier à terre, et courant à son frère Moskite, il se jeta tout de son long à ses pieds, le visage en terre; Wil le releva, et l'ayant embrassé, il se jeta aux pieds de Robin, le visage en terre, et en fut relevé de même. Nous nous arrêtâmes avec plaisir pour voir la surprise, la tendresse et le cérémonial d'une entrevue si remplie d'affection de part et d'autre. Les civilités des deux compatriotes étant faites, nous nous approchâmes pour embrasser celui que nous avions retrouvé, et qui était ravi de voir arriver ses anciens amis, qui venaient le chercher exprès, à ce qu'il croyait. Celui qui avait été abandonné s'appelait Wil, comme l'autre se nommait Robin, noms que les Anglais leur avaient donnés; car ils n'ont point de noms entre eux, et regarde comme une grande faveur d'être nommés par quelqu'un de nous

quand ils sont reçus dans nos vaisseaux; si nous refusons de leur donner un nom, ils s'en plaignent, pensant qu'ils sont de pauvres gens qui n'ont pas même de nom. »

RELATION

Du naufrage de la galiote *le Nottingham*, le 11 décembre 1710, par le capitaine Jean Dean.

Je partis le 25 de septembre 1710, sur la galiote *le Nottingham*, que je commandais. Elle était de cent vingt tonneaux, armée de dix canons, montée de quatorze hommes, chargée de diverses marchandises d'Angleterre et d'Irlande, et destinée pour Boston.

Contrarié par les vents et par le mauvais temps, je n'eus connaissance de la terre qu'au commencement de décembre, que j'aperçus la côte à l'est du Piscataka, dans la nouvelle Angleterre. Nous fîmes alors le sud pour gagner la baie de Massachuset. Il soufflait une bourrasque du nord-est, accompagnée de pluie, de grêle et de neige, qui empêcha pen-

dant une dixaine de jours, de faire aucune observation. Nous serrâmes, en conséquence, une partie de nos voiles, et nous tînmes un homme à l'avant pour veiller au danger. Entre huit et neuf heures du soir, allant moi-même sur le gaillard d'avant, j'aperçus des brisans en avant du navire. J'ordonnai aussitôt de mettre la barre du gouvernail à tribord; mais on exécuta fort mal mes ordres; et avant que le bâtiment pût virer, il toucha sur l'extrémité orientale d'un rocher appelé Boon-Island, est situé à sept lieues à l'est de la rivière de Piscataka.

La seconde ou troisième lame amena le bâtiment le long de l'île; alors il roula avec tant de violence, et les vagues devinrent si fortes, que nous ne pûmes pas nous tenir sur le pont. Quoique le rocher ne fût guère éloigné de plus de cent pieds, le temps était si épais, qu'il nous était impossible de le voir. On peut juger par là de notre consternation, puisque nous n'avions devant les yeux que la perspective d'être bientôt engloutis dans la mer. J'appelai aussitôt tout le monde dans la chambre, où nous restâmes quelque temps à implorer avec ferveur la miséricorde divine,

Mais bien convaincu que les prières ne servent à rien, si l'on ne s'aide pas, je fis remonter l'équipage sur le pont pour couper les mâts. Quelques hommes se trouvèrent, en ce moment, si tourmentés par leur conscience, qu'ils n'eurent pas la force de se mouvoir. Ceux qui vinrent sur le pont obéirent à mes ordres, et les mâts tombèrent à la mer sans causer aucun dommage.

Un matelot qui était allé sur le beaupré, revint me dire qu'il avait vu en avant quelque chose de noir, et qu'il allait essayer de gagner la terre avec un autre homme. J'engageai, en conséquence, deux de mes meilleurs nageurs, dont mon second était un, d'accompagner cet homme, et s'ils arrivaient sur le rocher, de nous le faire connaître par leurs cris, en nous dirigeant vers l'endroit le plus sûr.

M'étant souvenu que j'avais un peu d'argent et quelques papiers qui pouvaient m'être utiles, et voulant essayer de sauver de l'eau-de-vie et des munitions, je descendis, et j'ouvris les lieux où tous ces objets se trouvaient; mais le bâtiment se penchant sur le côté, ses ponts s'entr'ouvrant, son arrière se brisant,

et la membrure cédant de toutes parts, de sorte que la pompe était presque entièrement submergée, je n'eus que le temps de remonter pour échapper à une mort prochaine.

Comme nous n'avions rien appris des hommes qui s'étaient aventurés pour aller à la découverte, je les crus perdus. Je fus cependant obligé de faire la même tentative avec le mât de misaine, que je saisis, après m'être dépouillé de la plupart de mes habits; je m'avançai graduellement entre chaque lame, et enfin, quittant le mât, je m'élançai de toute ma force vers le rocher; mais, comme la mer était basse, et le roc extrêmement glissant, je ne pus m'y tenir, et je me déchirai les bras et les mains de la manière la plus déplorable. Chaque mouvement de la mer en arrière m'éloignait du rocher, de sorte que ce ne fut qu'avec un danger et une difficulté extrêmes que je finis par y parvenir. Le reste de l'équipage fut exposé aux mêmes périls: enfin, par la miséricorde du Ciel, nous nous sauvâmes, tous.

Après avoir essayé de rendre l'eau salée que j'avais avalée, et m'être traîné un peu plus en avant sur le rocher, j'entendis parler les trois

hommes que je croyais morts. Quand nous fûmes tous réunis, nous rendîmes grâces à la Providence de nous avoir délivré d'un péril si éminent ; ensuite nous essayâmes de nous réfugier du côté du rocher opposé au vent ; mais il était si étroit et si incommode, n'ayant que trois cents pieds de long et cent cinquante de large, qu'il ne put nous procurer un abri ; et en même temps si raboteux, que nous ne pouvions nous y promener pour nous échauffer. Le temps était toujours très-froid ; il ne cessait pas de pleuvoir ni de neiger.

Aussitôt que le jour parut, j'allai vers l'endroit où nous avions abordé, espérant y trouver, dans les débris du vaisseau, des provisions suffisantes pour nous nourrir ; mais il ne s'y rencontra que des morceaux de mâts et de vergues, au milieu de vieux cordages et de câbles que les ancres avaient empêché d'être emportés, et avaient tenus à flots à quelque distance du rivage : une partie du grément, des morceaux de bordage et de membrure, de vieilles voiles et de la toile furent poussés à terre. Nous ne vîmes que de petits fragmens de fromages, que nous ramassâmes au milieu des varechs attachés au

rocher, et qui répondaient à peu près à la quantité de trois petits fromages.

Nous fîmes tous nos efforts pour nous procurer du feu au moyen d'un briquet, d'une pierre à fusil et d'un chiffon; mais, comme tout ce que nous avions avait long-temps trempé dans l'eau, nous ne pûmes réussir; et au bout de huit jours d'essais infructueux, nous y renonçâmes. Pendant la nuit, nous nous serrions les uns contre les autres sous une voile, afin de conserver mutuellement notre chaleur.

Le lendemain de notre naufrage, le temps s'étant un peu éclairci, et mis à la gelée, je sortis; et, après avoir considéré le continent, je reconnus que la terre que nous avions en vue était le cap Neddack. J'encourageai alors mes gens par l'espérance d'être bientôt découverts par des bateaux pêcheurs ou d'autres bâtimens qui se rendraient à cette pointe, et je les engageai de réunir toutes les planches qu'ils pourraient se procurer, ainsi que des outils de charpentier, et tout ce qu'il fallait pour construire un canot.

Le cuisinier se plaignoit qu'il était presque mort de faim; sa mine faisait assez connaître

qu'il était malade : je lui ordonnai de rester avec deux ou trois de ses camarades que la gelée avait maltraités. Vers midi, l'on m'annonça qu'il était mort. Il fut placé dans un lieu d'où la mer pût l'enlever aisément. Personne ne proposa alors de manger son corps, quoique plusieurs de mes gens m'aient avoué par la suite qu'ils en eurent la pensée : je conviens qu'elle me vint aussi.

Au bout de deux ou trois jours, le temps devint excessivement froid, et la gelée très-vive. Les pieds et les mains de la plupart d'entre nous en souffrirent à un tel degré, qu'ils furent privés de sentiment, et ne leur servirent presque pas ; enfin, leur engourdissement et leur pâleur firent craindre la gangrène. Nous défîmes nos souliers, et nous coupâmes nos bottes ; mais, en ôtant nos bas, quelques-uns de nous, dont les jambes étaient couvertes d'ampoules, emportèrent la peau, et même les ongles de leurs orteils. Nous enveloppâmes nos jambes avec des étoupes et de la toile, pour les tenir chaudes ; mais ceux qui se donnèrent le plus de mouvement conservèrent le mieux leur santé.

Nous nous mîmes à construire une tente de forme triangulaire; chaque côté avait à peu près huit pieds de long. Nous la couvrîmes avec les voiles qui avaient été portées sur le rocher par la mer. Il y avait, dans l'intérieur, tout juste assez de place pour que chacun pût se coucher sur un côté, et aucun ne pouvait se retourner que tout le reste n'en fît autant, ce qui s'effectuait à peu près de deux heures en deux heures, à un signal donné. Nous avions fixé, sur le sommet de la tente, un bâton auquel on arborait, toutes les fois que le temps le permettait, un morceau de toile en guise de pavillon, afin d'attirer l'attention des bâtimens qui pourraient passer dans le voisinage.

Nous commençâmes aussi à construire un canot avec les planches et les membrures sauvées du naufrage. Nous avions, pour outils, la lame d'un coutelas transformée en scie à l'aide de nos couteaux, un marteau et un maillet de calfat. Nous trouvâmes des clous dans les fentes des rochers, et nous en retirâmes d'autres du doublage du bâtiment. Nous remplîmes les coutures avec de l'étoupe tirée du vieux câble, et nous bouchâmes toutes les ouvertures

avec de longs morceaux de toile à voile, que nous assujétîmes le mieux qu'il nous fut possible. Des morceaux de plomb en lame et du cuir nous furent très-utiles. Nous plaçâmes au milieu de notre embarcation un mât auquel fut attachée une voile carrée, et nous préparâmes six pagaies pour ramer, et une plus longue que les autres pour tenir lieu de gouvernail. Le charpentier, qui, dans cette occasion, nous eût été si utile, était si malade qu'il ne put nous donner ni aide, ni conseil; et tout le reste, excepté moi et deux autres, était faible et engourdi au point d'avoir de la peine à se mouvoir; enfin, le temps était si rigoureux, que nous pouvions rarement rester plus de quatre heures hors de la tente, et il y eut des jours où il nous fut impossible de rien faire.

Après avoir passé près d'une semaine sans aucune autre provision que les fromages dont j'ai parlé et des os de bœuf, que nous mangeâmes après les avoir broyés, nous aperçûmes trois bateaux à près de cinq lieues de distance du rocher. On peut aisément s'imaginer quelle joie cette vue nous causa; car nous crûmes que le jour de notre délivrance était arrivé. Je dis à tous mes hommes de se traîner

en dehors de la tente, et de crier tous ensemble de toutes leurs forces, et aussi longtemps qu'ils pourraient; enfin, nous fîmes tous les signaux que nous pûmes imaginer, mais ce fut en vain : nous ne fûmes ni entendus, ni vus. Cependant, la vue de ces bateaux nous rendit le courage; car ils venaient du sud-ouest; et, le vent soufflant du nord-ouest, nous en conclûmes que des débris, poussés sur la côte, avaient pu faire connaître notre malheur. Nous supposâmes donc qu'ils étaient sortis pour aller à notre recherche, et qu'ils la continueraient toutes les fois que le temps le permettrait. C'était ainsi que nous nous flattions de la vaine espérance d'être bientôt délivrés.

Un peu avant que notre bateau fût achevé, la Providence voulut que la hache du charpentier fût jetée par la mer sur le rocher; ce qui nous mit en état de terminer notre ouvrage. Mais nous eûmes à peine la force nécessaire pour mettre notre bateau à la mer.

Vers le 21 de décembre, il venait d'être fini; le temps était beau, et la mer plus tranquille que nous ne l'avions encore vue. Nous délibérâmes pour savoir lesquels d'entre nous

essayeraient de gagner le continent. Je m'offris à l'instant, ce qui fut accepté, parce que j'étais le plus fort, et par conséquent le plus propre à supporter les extrémités auxquelles on pourrait être réduit. Le maître proposa de m'accompagner; enfin, mon frère et quatre autres se joignirent à nous. Confiant donc notre entreprise à la divine Providence, nous sortîmes de la tente, et nous poussâmes notre misérable barque jusqu'au bord de la mer. Comme la lame s'élevait très-haut, nous fûmes obligés de nous mettre dans la mer jusqu'à mi-corps pour la lancer à l'eau : alors, un autre et moi, nous nous embarquâmes; mais les vagues la soulevèrent et la renversèrent par-dessus nos têtes, ce qui faillit à nous noyer, et le pauvre bateau fut brisé en pièces. Notre entreprise échoua, et toutes nos espérances furent détruites.

Ce qui accrut notre affliction, rendit notre perspective plus désolante et notre délivrance moins praticable, fut de perdre, avec le bateau, la hache et le marteau, qui nous eussent par la suite été utiles, si nous eussions essayé de construire un radeau. Nous eûmes cependant sujet d'admirer la bonté de Dieu,

qui fit servir à notre salut, l'événement qui nous contrariait; car, dans la soirée, le vent s'éleva et devint très impétueux : si donc nous eussions été en mer dans ce bateau informe, nous eussions très-probablement péri, et le sort de ceux que nous laissions derrière nous n'eût pas été plus heureux, puisqu'ils étaient hors d'état de s'aider.

Nous étions réduits à la situation la plus déplorable et la plus triste que l'on puisse imaginer, et tous, excepté moi, exténués et presque morts de faim et de froid. Leurs mains et leurs pieds étaient gelés et à peu près gangrenés; ils avaient aux jambes des ulcères larges et profonds, extrêmement dégoûtans pour ceux qui pouvaient encore se traîner en plein air. Il n'y avait rien pour les panser, qu'un morceau de toile sauvé du naufrage. Nous n'avions pas de feu ; le vent continuait à être excessivement froid. Notre chétive provision de fromage était épuisée; nous n'avions pour soutenir nos corps décharnés que des herbes marines et des moules, que nous ne pouvions nous procurer qu'en petite quantité et avec bien de la difficulté, chaque homme n'en ayant au plus que deux à trois par jour. Nos

misérables corps dépérissaient, et nos âmes désolées étaient accablées par la crainte affreuse de mourir de faim, sans aucune espérance de secours. Pour ajouter, s'il était possible, à cette réunion de maux, nous avions raison d'appréhender que les grandes marées qui approchaient, étant accompagnées de vents violens, ne couvrissent entièrement le rocher sur lequel nous avions établi notre séjour. On ne peut exprimer tout ce qu'une pareille situation avait d'horrible. Ce qui la rendait pire encore pour quelques-uns de nous, étaient les tourmens de leur conscience qui ne leur laissait pas de repos.

Je faisais tous mes efforts pour prendre courage, et j'exhortais les autres à placer leur confiance en Dieu, et attendre avec résignation ce qu'il ferait pour nous sauver. La Providence pour soulager un peu nos peines et pour fortifier notre foi amena un goëland à la portée de mon second, qui le tua, et s'empressa de me l'apporter. Je le distribuai par portions égales à tout le monde. Quoiqu'il y en eût à peine une bouchée pour chacun, nous reçûmes et nous mangeâmes avec reconnaissance ce mets tout cru.

Nous imaginâmes, pour le dernier moyen de salut, de construire un radeau capable de porter deux hommes : c'est sur quoi insistait avec force un des nôtres, Suédois de nation, homme honnête et robuste, à qui la gelée avait fait perdre l'usage de ses deux pieds ; il m'importunait fréquemment pour essayer de nous sauver par cet expédient, et offrait de m'accompagner, et, à mon refus, d'aller tout seul. Après y avoir mûrement réfléchi, nous résolûmes de construire un radeau avec la grande vergue : nous la fendîmes, et nous y ajoutâmes d'autres morceaux de bois, nous mîmes ensuite à ce radeau un mât, et nous fîmes des voiles avec deux hamacs; enfin, nous le pourvûmes d'une paire de pagaies, et d'un aviron de rechange pour le cas de nécessité. Mais combien notre état de faiblesse, le peu de bras qui purent être employés, et le petit nombre d'outils rendirent ce travail pénible et difficile !

Quand il fut achevé, le Suédois me demandait souvent si j'avais le dessein de l'accompagner, me laissant entendre que, si je le refusais, un autre était prêt à prendre ma place.

A cette époque, nous observâmes une voile qui sortait de la rivière de Piscataka, à sept lieues de distance à l'ouest. Nous fîmes encore tous les signaux que nous pûmes imaginer; mais le vent étant au nord-ouest, et le bâtiment faisant route à l'est, il fut bientôt hors de vue, sans s'être un seul instant approché de nous, ce qui nous jeta dans l'abattement.

Le lendemain, le temps fut assez beau, et le vent souffla vers la terre. Les deux hommes qui devaient s'embarquer sur le radeau témoignèrent le plus grand désir de le voir à l'instant lancer à l'eau; mais le second s'y opposa fortement, parce qu'il était déjà deux heures après-midi; ils insistèrent sur ce que les nuits étaient claires, et me demandèrent mon consentement: je finis par le leur donner, après avoir remis l'entreprise à la bénédiction de Dieu. Ces deux hommes se mirent sur le radeau, mais la force de la lame ne tarda pas à le renverser. Le Suédois gagna la terre à la nage; son compagnon, qui n'était pas aussi bon nageur, resta quelque temps sous l'eau: dès qu'il surnagea, je le saisis et le sau-

vai. Cet accident le découragea tellement, qu'il eut peur de faire une seconde tentative.

Je priai alors le Suédois d'aider à tirer le radeau à terre, afin d'attendre une occasion favorable; mais quoique cet homme eût à peine la force de se tenir debout, il persista dans sa résolution; et, se tenant sur ses genoux, il me prit par la main, et me suppplia vivement de l'accompagner sur le radeau. « Je suis sûr de mourir, dit-il; mais j'ai le » plus grand espoir de servir à sauver votre » vie et celles de mes camarades : si vous ne » voulez pas venir, je suis déterminé à ten- » ter seul l'aventure; aidez-moi, je vous prie, » à tourner le radeau, et à m'y placer. » J'essayai, au contraire, de le dissuader de son dessein, lui représentant l'impossibilité de gagner le continent en deux fois autant de temps qui lui en eût fallu auparavant, puisqu'il n'avait plus ni mât, ni voile; il fut inflexible, et ajouta, avec imprécation, qu'il aimerait mieux périr dans la mer, que de rester un jour de plus dans une situation aussi déplorable.

Sur ces entrefaites, un autre matelot s'of-

frit pour aller avec le Suédois; quand ils furent sur le radeau, ils nous invitèrent de la manière la plus touchante à prier pour eux, et à bien observer ce qu'ils deviendraient; c'est ce que je fis. Au couché du soleil, je jugeai qu'ils étaient à moitié route du continent, et je supposai qu'ils y arriveraient vers deux heures du matin. Je pense qu'ils tombèrent au milieu des brisans, ou que la violence de la mer renversa leur radeau, car le vent devint très-fort pendant la nuit; et, deux jours après, le radeau fut trouvé sur le rivage vis-à-vis de nous, et, un mille plus loin, un homme mort, avec une pagaie attachée à son poignet; mais jamais nous n'entendîmes parler du pauvre Suédois!

Cependant nos espérances d'être sauvés, qui ne nous quittaient pas, devinrent plus vives, en observant, deux jours après, de la fumée sortant des bois, et qui était le signal convenu avec nos gens, dans le cas où ils arriveraient à terre; cette fumée continua tous les jours; et, comme nous étions disposés à croire qu'on le faisait pour nous, quoique nous ne vissions rien qui nous annonçât que l'on s'occupait de venir à notre

secours, nous supposâmes que le délai était occasioné par l'impossibilité de se procurer une embarcation. Cette espérance nous servit, avec l'aide de Dieu, à soutenir notre courage.

Le manque de vivres était ce qui nous tourmentait le plus. La grande marée ne nous avait, grâce à Dieu, causé aucun accident fâcheux; mais nous avions toutes les peines du monde à nous procurer les herbes marines et les moules qui faisaient le fond de notre subsistance. Lorsqu'il fut impossible à tous les autres de sortir, j'ai souvent, de marée basse, parcouru le rivage, où je ne trouvais que deux à trois moules pour chaque homme. Mon estomac se refusait à cette nourriture : je lui préférais des herbes marines. Je courus plus d'une fois le risque de perdre les bras et les mains, à force de les plonger si souvent dans l'eau.

A notre arrivée sur le rocher, nous y vîmes plusieurs phoques. Supposant qu'ils s'y réfugiaient pendant la nuit, je fis le tour du rocher à minuit; mais je ne pus en attraper aucun. Nous avions aussi aperçu beaucoup d'oiseaux de mer, qui ne revinrent

plus quand ils nous virent établis, ce qui nous priva d'une grande ressource, et accrut notre misère. Elle pesait d'une manière plus cruelle encore sur mon frère et sur un autre jeune homme, qui n'avaient jamais été en mer, ni enduré aucunes peines; ils étaient réduits à la dernière extrémité, ne recevant de secours que ceux que je leur donnais.

Nous ne manquions pas d'eau; la pluie et la neige, en se fondant, en remplissaient le creux des rochers. Pendant la gelée, nous préférions la glace, dont je portais des morceaux à côté de la tente. Nous nous servions, pour boire, d'une poire à poudre, et on employait le même moyen pour les malades qui restaient dans la tente.

La mer ayant jeté sur le rocher une portion de cuir vert, clouée à une partie de la grande vergue, l'équipage m'importuna pour que je l'apportasse à la tente. Elle fut ensuite coupée en petits morceaux, et dévorée avec voracité.

Vers cette époque, j'employai mon monde à défaire un vieux câble; et, quand le temps le permettait, je garnissais, autant que mes forces pouvaient me le permettre, la tente

avec l'étoupe, afin qu'elle nous mît mieux à l'abri de la rigueur du climat. Cela produisit le bon effet de mettre la tente en état de résister à une pluie de trois heures, et de nous préserver des vents froids et perçans, dont nous souffrions beaucoup; enfin, cette étoupe servait à faire des bandes, dont je m'enveloppais le soir en quittant mes habits.

Dans les derniers jours de décembre, notre charpentier, homme âgé d'environ quarante-sept ans, corpulent, d'un naturel pesant et flegmatique, se plaignit d'une douleur excessive dans le dos, et de roideur dans le cou. Depuis que nous étions sur le rocher, il avait toujours été très-mal, et avait même perdu l'usage de ses pieds. Dans ce moment les glaires l'étouffaient; il n'avait pas la force de les rendre : nous regardions sa fin comme prochaine. Nous priâmes pour lui, et nous fîmes tous nos efforts pour lui rendre service dans ses derniers momens. Quoiqu'il ne pût plus articuler, il nous fit comprendre qu'il était sensible à nos soins : il mourut dans la nuit.

Nous gardâmes le corps jusqu'au jour, que

je priai ceux qui étaient les plus forts de l'enlever. Puis je me traînai hors de la tente pour voir si la Providence ne nous avait rien envoyé pour apaiser notre faim. Je revins avant midi, et je vis que le cadavre était encore à la même place. Je demandai pourquoi on ne l'avait pas emporté; on me répondit qu'on n'en avait pas eu la force. J'attachai une corde au cadavre; j'aidai du mieux que je pus, et, avec quelque difficulté, il fut traîné hors de la tente. Mais la fatigue et le sentiment de notre détresse m'accablèrent tellement, que, près de me trouver mal, je rentrai dans la tente. J'y étais à peine, que, pour mettre le comble à mes maux, mes gens m'importunèrent pour que je leur donnasse à manger le cadavre de leur camarade, afin de soutenir leur misérable existence.

J'avoue que rien de ce que j'avais éprouvé jusqu'à ce moment ne m'avait paru aussi cruel et aussi affreux que de voir que nous, qui, trois semaines auparavant, avions des vivres en abondance, étions réduits à une situation si déplorable, que deux étaient absolument morts de faim; que nous ne savions ce qu'étaient devenus les deux autres, et que

ceux qui survivaient se trouvaient dans l'horrible nécessité de manger un corps mort pour soutenir leur vie.

Après avoir mûrement délibéré et réfléchi, d'un côté, sur la légitimité ou le péché de l'action, et de l'autre, sur la nécessité absolue, la raison, la conscience et toutes les considérations furent obligées de céder aux argumens d'une faim dévorante : nous résolûmes donc de la satisfaire. On décida que la peau, la tête, les mains, les pieds et les entrailles seraient jetés à la mer, et que le corps serait coupé en quartiers, afin de pouvoir être séché et transporté plus facilement. Quand il fallut mettre toutes ces mesures à exécution, personne ne se trouva la force nécessaire, et chacun me supplia de m'en charger. Quelle tâche épouvantable ! Les prières continuelles et instantes de mes infortunés compagnons furent seules capables de vaincre ma répugnance. Le soir, j'eus terminé mon ouvrage.

Je découpai une partie de la chair en tranches minces, que je trempai dans l'eau de la mer, et je les apportai à la tente. J'obligeai mes gens de les manger avec des

herbes marines, pour tenir lieu de pain. Mon estomac se souleva à la première bouchée que j'en avalai, quoique le cruel besoin de la faim m'eût fait plus d'une fois regarder avec un œil d'envie le bout de mes doigts tout couverts de plaies.

Le second et deux autres hommes refusèrent de manger de ce mets; mais le lendemain ils demandèrent à en avoir leur part comme les autres.

Comme je vis que tous mangeaient avec avidité, je portai les quartiers de chair sur un point du rocher assez éloigné de la tente, pour qu'aucun de nos compagnons n'y pût atteindre, et ne se fît mal en mangeant trop à la fois, ou que notre provision ne fût trop tôt consommée.

Je fixai aussi pour chaque homme une portion égale, afin d'éviter tout sujet de dispute et d'envie; j'eus des motifs d'autant plus urgens de suivre cette méthode, qu'en peu de jours j'observai un changement total dans le caractère de mes gens. Ce n'étaient plus des hommes paisibles et pleins d'affection les uns pour les autres. Leur regard était farouche et fixe, leur rire féroce et barbare;

au lieu d'obéir avec empressement à mes ordres, comme ils s'y montraient toujours disposés auparavant, je vis que tout ce que je pouvais dire, et même mes prières et mes instances étaient vaines et inutiles. L'on n'entendait plus que des querelles brutales, au lieu de ces paroles de douceur et de ces prières pleines de résignation auxquelles mes oreilles étaient habituées. Pour surcroît de maux, l'usage de la chair humaine augmenta le caractère de malignité des ulcères de mes compagnons, et moi-même je souffris de cet inconvénient. Je pris la graisse des reins du défunt, et j'en fis un emplâtre que j'appliquai sur les parties malades.

Le cœur navré de ces maux affreux, je ne songeais qu'avec effroi au moment où, après avoir achevé notre provision, nous en viendrions à manger les vivans : heureusement la bonté de Dieu commença à se manifester à notre égard. Il inspira aux braves gens qui habitaient près du rivage où notre radeau avait été jeté, l'idée de venir à notre recherche dans la matinée du 2 de janvier.

Je venais de sortir de la tente, lorsque j'aperçus, à moitié chemin du continent, un

sloop faisant route directement vers nous. On s'imaginerait difficilement l'excès de notre joie, quand nous eûmes si soudainement la certitude d'une délivrance prompte.

Le sloop mouilla à environ trois cents pieds de distance au sud-ouest du rocher. Les brisans l'empêchèrent d'approcher davantage; mais comme l'ancre ne mordit pas, il resta au large jusque vers midi, en attendant que le flux rendît l'eau plus tranquille. Cependant nous étions agités de mille mouvemens différens; l'espoir d'être délivrés, et la crainte de le voir déçu, affectèrent vivement nos esprits affaiblis et comme bouleversés.

J'instruisis les étrangers de tous nos malheurs, excepté de notre manque de vivres, de crainte que l'idée de pouvoir être forcés par le mauvais temps à rester avec nous ne les empêchât d'aborder. Je les suppliai instamment d'essayer sans délai de nous sauver, ou du moins de nous donner de quoi faire du feu. Ils nous envoyèrent aussitôt un canot avec un homme, qui, après des peines infinies, parvint à aborder sur le rocher.

Je l'aidai à se mettre en sûreté avec son

canot; mais n'y apercevant rien à manger, je lui demandai s'il pouvait nous donner du feu; il me répondit affirmativement. Il était si étonné de me voir si maigre et si défait, que d'abord il n'eut pas la force de parler. Après qu'il se fut remis, et que nous nous fûmes respectivement adressés plusieurs questions, il m'accompagna à la tente, où il fut extrêmement surpris de voir tant de personnes dans un état si déplorable. Notre maigreur, nos yeux hagards nous donnaient une figure effroyable. L'étranger, en venant avec moi, jeta les yeux sur le sommet du rocher où était exposé le reste du corps de notre compagnon. Il témoigna sa satisfaction de ce que nous n'étions pas totalement au dépourvu; je lui répondis qu'il avait raison; mais je me gardai bien de lui dire la vérité.

Nous eûmes de la peine à faire du feu. Ayant résolu de m'embarquer avec l'étranger, et ensuite d'envoyer chercher les autres un ou deux à la fois, j'entrai avec lui dans son canot; mais la mer nous repoussa avec une telle violence contre le rocher, que nous fûmes renversés dans l'eau. Mon état de fai-

blesse fut cause que je restai très-long-temps avant de revenir à moi.

L'étranger se rembarqua sans moi, mais ce fut avec beaucoup de peine : il me dit que si le temps le permettait, il reviendrait le lendemain avec plus de choses pour nous secourir.

Cependant quel moment pénible que celui où je vis le sloop retourner au continent sans nous! Dieu, qui dispose de tout, avait sans doute en vue notre conservation, en nous refusant le moyen de salut qui venait de s'offrir. En effet, le vent, dans la soirée, sauta au sud-est, et souffla avec une violence extrême; le temps fut très-sombre : les étrangers perdirent leur sloop, et ne sauvèrent leur vie qu'avec les plus grandes difficultés. Il est très-probable que si nous eussions été avec eux, nous eussions péri, n'ayant pas la force suffisante pour nous aider à sortir du danger.

Aussitôt que les étrangers, que j'appellerai avec raison nos amis, furent à terre, ils dépêchèrent un exprès à Potsmouth, sur la rivière de Piscataka. Les habitans de ce lieu décidèrent de venir à notre secours aus-

sitôt que le temps le permettrait ; mais, à notre douleur extrême, et pour éprouver davantage notre patience, la tempête continua le lendemain. Aussi, quoique bien assurés que les habitans du continent, connaissant notre position, viendraient à notre aide dès qu'ils le pourraient, comme notre viande était presque entièrement consommée, que nous n'avions pas d'eau fraîche, et que nous ne savions pas combien le mauvais temps durerait, notre état ne cessait pas d'être extrêmement misérable. Cependant le feu nous fit grand bien ; car nous pûmes nous chauffer et griller notre nourriture. Nous avions placé ce feu au milieu de la tente, et nous l'avions entouré de pierres. Nous l'alimentions avec des cordages coupés par morceaux. D'abord la fumée nous incommoda beaucoup, et quelques-uns de nous s'évanouirent : on lui donna une issue, en pratiquant une ouverture au haut de la tente.

Mes compagnons me pressèrent beaucoup, le lendemain, de leur apporter de la viande : je leur en donnai un peu plus que de coutume, mais pas autant qu'ils l'eussent voulu,

car ils eussent tout mangé à la fois. Je les en empêchai, leur proposant de leur distribuer le reste le jour suivant, si le mauvais temps continuait. Durant la nuit, j'entendis, en sommeillant, les deux hommes qui étaient de garde se parler tout bas d'un air très-sérieux, et bientôt après j'en observai un qui se glissait hors de la tente. Il ne tarda pas à revenir avec un morceau de viande qui pourtant était à une distance considérable; et, pour y arriver, il avait été obligé de se traîner sur les mains et sur les genoux. Tandis que ces deux hommes faisaient griller cette viande, je me levai tout à coup, je la saisis, et j'instruisis le reste de la troupe de ce qui s'était passé. J'eus d'abord l'intention d'infliger à ces deux hommes un châtiment exemplaire; mais, en considération des circonstances actuelles, je me contentai de leur adresser une réprimande sévère. Il restait si peu de viande, que tout fut destiné pour le prochain repas.

Dieu permit que, dans la nuit, le vent s'apaisât. Le matin, pendant que nous faisions nos prières, nous entendîmes un coup de fusil; et, mettant la tête dehors, nous aper-

çûmes un sloop qui venait à nous. Il y avait à bord trois capitaines de mon intime connaissance, et trois matelots. Ils avaient amené avec eux une grande pirogue. Deux heures après, ils nous eurent tous transportés à bord, à leur grande satisfaction, et à notre extrême contentement. Ils avaient été obligés de porter la plupart d'entre nous sur leur dos, depuis la tente jusqu'à la pirogue, et de nous emmener deux ou trois à la fois.

Quand nous arrivâmes à bord du sloop, nous mangeâmes chacun un morceau de pain, et nous bûmes un coup de rhum. Nous fûmes presque tous très-incommodés du mal de mer. Après avoir vidé nos estomacs, et goûté des mets chauds et nourrissans, nous eûmes une faim si pressante et si dévorante, que, si nos dignes amis ne nous eussent pas retenus, et n'eussent pas limité ce que nous devions prendre, nous nous fussions étouffés en mangeant avec excès.

Deux autres bâtimens vinrent aussi à notre aide, tant les habitans de la Nouvelle-Angleterre sont humains et généreux! Mais ces secours furent superflus; et quand les nou-

veaux venus nous virent en sûreté à bord du sloop, ils retournèrent chez eux.

Nous arrivâmes au continent à huit heures du soir. Nous y fûmes traités avec les plus grandes attentions; les uns furent à la charge du gouvernement, qui ne les laissa manquer de rien; un autre et moi, qui avions assez de crédit pour fournir à notre dépense, nous allâmes dans une maison particulière. Des personnes humaines et bienfaisantes fournirent à nos compagnons pauvres tout ce qui leur était nécessaire, leur procurèrent un chirurgien pour les soigner, et des femmes pour les garder jusqu'à leur guérison. Ensuite ils leur donnèrent de quoi se vêtir, montrant, par leur conduite vraimènt charitable et exemplaire en tout point, que faire le bien était pour eux la plus douce des jouissances. Puisse cette manière d'agir, si digne d'admiration, trouver beaucoup d'imitateurs!

Deux jours après notre arrivée à terre, mon novice perdit une grande partie d'un pied. Tous les autres sauvèrent leurs membres, mais n'en recouvrèrent pas l'usage parfait; cependant leur santé n'en souffrit pas. Quant à moi, je dois rendre à Dieu de parti-

culières actions de grâces pour sa bonté signalée à mon égard, puisque je n'éprouvai aucune suite fâcheuse de cette horrible catastrophe.

Mon équipage se dispersa : le second et deux autres matelots sont en Angleterre au moment où je publie cette relation.

Le capitaine Jean Dean, auteur de cette Relation, fut ensuite nommé consul anglais dans les ports de Flandre. Il résidait à Ostende, où il mourut en 1761.

NAUFRAGE

De la comtesse de Bourk, sur les cotes de Gigery, dans le royaume d'Alger, et aventures de mademoiselle de Bourk, sa fille, en 1719.

Le comte de Bourk, officier irlandais au service d'Espagne, ayant été nommé ambassadeur extraordinaire de cette cour à celle de Suède, son épouse, qui résidait en France avec sa famille, se détermina à le rejoindre à Madrid. Elle demanda à cet effet, et obtint un passeport pour s'y rendre avec toute sa famille, à la réserve d'un de ses fils, âgé de trois à quatre ans, qu'elle laissa à la marquise de Varenne, sa mère. A Montpellier, on la dissuada de faire son voyage par terre, au travers des armées de France et d'Espagne, quoique le maréchal de Berwick lui eût offert tout

ce qui dépendait de lui pour qu'elle pût passer sûrement jusqu'aux frontières d'Espagne, et que le marquis de Berwick, son fils, lui eût promis telle escorte qu'elle souhaiterait depuis les frontières jusqu'à Gironne, où il commandait les troupes de S. M. C. La crainte des armées, jointe à la commodité du transport, lui fit écouter ce qu'on lui représentait, que, sans s'exposer à tant de périls et de frais, le plus court était de s'embarquer à Cette, d'où elle pouvait, en vingt-quatre heures, se rendre à Barcelonne. Elle prit ce parti d'autant plus aisément qu'elle avait déjà fait plusieurs voyages sur mer. Son passeport ayant été changé, elle se rendit à Cette : elle y trouva plusieurs barques françaises; mais, comme elles avaient leurs cargaisons pour d'autres endroits que l'Espagne, elle fut contrainte de noliser une tartane génoise qu'elle trouva prête à mettre à la voile pour Barcelonne.

Madame de Bourk s'embarqua avec son fils, âgé de huit ans; sa fille, âgée de neuf ans et dix mois; l'abbé de Bourk, une gouvernante pour ses enfans, trois femmes de chambre, un maître-d'hôtel et d'autres domestiques, formant en tout une suite de onze personnes. Elle em-

barqua aussi une partie de ses meubles et plusieurs effets précieux : il y avait, entre autres, une riche argenterie; un portrait du roi d'Espagne enchâssé dans une main d'or massif, enrichie de diamans, et une magnifique chapelle, etc. Tout était renfermé dans dix-sept ballots ou caisses plombées.

La tartane mit à la voile le 22 octobre 1719. Le 25 du même mois, à la pointe du jour, un corsaire d'Alger, de quatorze canons, parut à deux lieues environ au large de la tartane, qui était à la vue des côtes de Palamos. Le capitaine, pour s'en rendre maître, détacha sa chaloupe avec vingt Turcs armés. Ceux-ci, en abordant, tirèrent sept à huit coups de fusil sans blesser personne, parce que tout l'équipage s'était mis ventre à bas, ou s'était caché. Les Turcs montèrent sur la tartane le sabre à la main; l'un d'eux en donna deux ou trois coups à un des domestiques de madame de Bourk : ils allèrent ensuite à la chambre de poupe, où était cette dame, et y posèrent quatre sentinelles; puis il conduisirent la tartane au vaisseau corsaire. Dans la traversée, les Turcs pillaient à droite et à gauche : ils trouvèrent des jambons, qu'ils jetèrent à la

mer; mais il ne firent pas de même aux pâtés, qu'ils dévorèrent jusqu'à l'excès, et jetèrent dans la mer le peu qui en resta; ils burent aussi, sans mesure, du vin et de l'eau-de-vie.

Étant arrivés au vaisseau corsaire, ils y firent passer tout l'équipage génois, qui fut aussitôt mis à la chaîne. Le capitaine passa ensuite sur la tartane, et se présenta à la chambre de madame de Bourk; il lui demanda qui elle était, de quelle nation, d'où elle venait et où elle allait? Elle répondit qu'elle était Française, et venait de France pour passer en Espagne. Il voulut voir son passeport, qu'elle lui présenta en le tenant dans ses mains, dans la crainte que ces barbares ne le déchirassent; mais, sur l'assurance que le corsaire lui donna qu'il le lui rendrait lorsqu'il l'aurait examiné, elle le lui abandonna : après l'avoir lu avec son interprète, il le lui remit, en disant qu'il était bon et qu'elle n'avait rien à craindre pour elle, sa suite et ses effets. Madame de Bourk lui représenta alors, qu'étant libre par son passeport et par sa naissance, elle désirait qu'il la fît conduire dans sa chaloupe sur les côtes d'Espagne, dont elle était si proche; qu'il devait cette considération au passeport de France;

qu'en usant de la sorte, il lui épargnerait beaucoup de fatigue, et à son époux des inquiétudes mortelles; que, s'il lui rendait ce service, elle sauroit le reconnaître dans l'occasion. Le corsaire répliqua qu'étant renégat, il ne pouvait en user de la sorte; qu'il y allait de sa tête; que le dey d'Alger se persuaderait aisément que, sous prétexte de passeport de France, il aurait rançonné une famille ennemie de son état, et l'aurait remise en terre chrétienne; qu'il fallait absolument qu'elle le suivît jusqu'à Alger; que son passe-port, aussi-bien que sa personne, fussent représentés au dey, et que, cela fait, on la remettrait entre les mains du consul de France, qui la ferait transporter en Espagne par telle voie qu'elle et lui jugerait à propos : qu'il lui donnait le choix, ou de passer sur son bord, ou de demeurer sur la tartane, sur laquelle elle serait plus libre et plus tranquille que sur son vaisseau; qu'il lui conseillait de prendre plutôt ce dernier parti, ne lui convenant pas de se commettre, ni toutes les filles qui l'accompagnaient, avec près de deux cents Turcs ou Maures qui montaient son navire. Madame de Bourk accepta de demeurer sur la tartane;

le capitaine y mit seulement sept Turcs ou Maures pour faire la manœuvre, l'amarra à son vaisseau pour la remorquer, après en avoir enlevé la chaloupe, trois ancres et toutes les provisions, à la réserve de celles de madame de Bourk. Après ces dispostions, le corsaire prit la route d'Alger. Madame de Bourk lui fit présent de sa montre; elle en donna aussi une au commandant turc de la tartane, avec quatre louis d'or.

Les 28, 29 et 30, il s'éleva une furieuse tempête, pendant laquelle le câble de remorque fut cassé, et la tartane séparée du vaisseau. Le commandant et les autres Turcs, fort ignorans sur la manœuvre (car le corsaire n'y avait pas mis ses meilleurs marins), et d'ailleurs manquait de boussole, celle de la tartane ayant été brisée dans l'abordage, s'abandonnèrent au gré des vents et de la mer; la tartane fut néanmoins poussée heureusement sur la côte de Barbarie le 1er novembre, dans un golfe appelé Colo, au levant de Gigery. On y jeta l'ancre, et le commandant de la tartane, qui ne connaissait pas la terre, envoya deux Maures à la nage pour s'informer en quel lieu ils étaient.

Les Maures des environs, qui avaient aperçu cette tartane, s'étaient rendus, armés et en grand nombre, sur le rivage, pour s'opposer à la descente, se persuadant que c'était un vaisseau chrétien qui venait pour les enlever, ou leurs bestiaux; mais ils furent détrompés par les Maures du corsaire, qui leur dirent que c'était une prise faite sur les chrétiens, et qu'il y avait dedans une grande princesse de France que l'on conduisait à Alger. L'un des deux Maures étant demeuré à terre, l'autre revint à la nage rendre raison de sa commission, apprenant au patron de la tartane quelle était cette côte où il avait mouillé, et sa distance d'Alger; ajoutant qu'ils devaient avoir passé cette ville, puisqu'ils avaient suivi l'impulsion du vent qui avait régné depuis quelques jours. Sur cet avis, le commandant, impatient de s'y rendre, et de rejoindre son corsaire, ne se donna pas la peine de lever l'ancre; il coupa le câble, et mit à la voile sans ancre, sans chaloupe et sans boussole.

Il n'était pas à une demi-lieue du golfe qu'il paya cher son imprudence : un vent contraire s'éleva, dont il ne put se rendre maître et qui le repoussa sur la côte; il voulut se ser-

vir de ses rames, mais la faiblesse de l'équipage les rendait inutiles; et, malgré ses efforts, la tartane donna contre un rocher, et se brisa. Toute la poupe fut aussitôt submergée, et madame de Bourk, qui était en prières dans la chambre, avec son fils et ses filles de chambre, fut noyée avec eux. Ceux qui se trouvèrent du côté de la proue, entre lesquelles étaient l'abbé de Bourk, le sieur Arthur, Irlandais, le maître-d'hôtel, une des filles de chambre, et le laquais, s'accrochèrent aux débris qui étaient sur le rocher.

Arthur ayant aperçu quelque chose dans l'eau, qui se débattait contre les flots, descendit; il trouva que c'était mademoiselle de Bourk, qu'il retira, et la mit entre les mains du maître-d'hôtel, lui recommandant d'en avoir soin, ajoutant que, pour lui, il allait se jeter à la mer, parce qui'l était le seul qui sût nager. Heureux s'il ne s'était pas fié sur son adresse! car depuis ce moment il ne parut plus. L'abbé descendit le premier du débris de la tartane sur le rocher où elle s'était brisée. Avec son couteau, qu'il avait enfoncé avec force dans la fente du rocher, il s'y soutint quelque temps contre la violence des vagues; elles le

couvrirent et le poussèrent même du côté d'une roche sèche, d'où, pour gagner le rivage, il y avait encore un petit bras de mer à passer : pour y parvenir, il voulut se saisir d'une planche du débris qu'il trouva sous ses mains ; mais elle lui échappa ; enfin il se servit d'une rame, avec laquelle il gagna un rocher adhérent à la terre ferme.

Les Maures, qui étaient sur le rivage, le saisirent, le dépouillèrent, lui coupèrent ses habits jusqu'à sa chemise, et le maltraitèrent encore. Les autres Maures, en grand nombre, se jetèrent à l'envi dans la mer, s'attendant à trouver un riche butin. Le maître-d'hôtel, qui tenait entre ses bras mademoiselle de Bourk, fit signe à deux de ces barbares, qui vinrent à lui ; et, quand ils furent à quatre pas, il la leur jeta de toute sa force : ils la reçurent ; et la prenant l'un par la main, et l'autre par un pied, ils la conduisirent au rivage, où ils lui ôtèrent seulement un soulier et un bas pour gage de la servitude. Ce maître-d'hôtel, qui a confirmé toutes les circonstances de ce tragique événement, a assuré que, pendant qu'il la tenait encore entre ses bras, voyant venir ces barbares, elle lui dit

d'un air au-dessus de son âge : « Je ne crains
» pas que ces gens-là me tuent, mais j'ap-
» préhende qu'ils me fassent changer de re-
» ligion : cependant je souffrirai plutôt la
» mort que de manquer à ce que j'ai promis
» à Dieu. » Il la confirma dans ce généreux
sentiment, l'assurant qu'il était dans la même
résolution, à quoi elle l'exhorta d'une ma-
nière fort pressante.

La fille de chambre et le domestique,
chacun de leur côté, se jetèrent à la mer,
où les Maures les prirent et leur firent pas-
ser le bras de mer, puis les conduisirent jus-
qu'au rivage, où ils furent entièrement dé-
pouillés. Le maître-d'hôtel, s'étant jeté le
dernier au gré des flots, et se servant d'une
corde pour gagner de rocher en rocher, fut
joint par un Maure, qui le dépouilla aussi
avant de le mettre sur le rivage.

Ce fut en ce pitoyable et honteux état
qu'ils furent conduits d'abord jusqu'aux ca-
banes de la première montagne. On les pres-
sait de marcher, à force de coups, par des
chemins raboteux qui mirent leurs pieds tout
en sang. La fille de chambre surtout était à
plaindre : cette fille était presque couverte

de son sang, s'étant fait plusieurs plaies en s'accrochant ou passant sur les roches; ils étaient de plus chargés chacun d'un paquet de hardes mouillées, et portaient tour à tour la jeune fille. Arrivés à demi-morts à la montagne, ils furent reçus parmi les huées des Maures et les cris des enfans. Ces barbares avaient avec eux beaucoup de chiens, qui sont fort communs en ce pays-là; ces animaux, excités par le tumulte, y joignirent leurs aboiemens; l'un d'eux, d'un coup de gueule, fit plusieurs plaies à la jambe du laquais, et un autre emporta un morceau de la cuisse de la fille de chambre.

Ces infortunés furent partagés : la fille de chambre et le laquais furent livrés à un Maure de l'adouard ou village, et la Providence permit que mademoiselle de Bourk demeurât avec l'abbé et le maître-d'hôtel, sous un autre et même maître. Il leur donna d'abord à chacun une mauvaise capote remplie de vermine; pour toute nourriture, après tant de fatigues, ils eurent un petit morceau de pain de sarrasin pétri sans levain et cuit sous la cendre, avec un peu d'eau, et pour lit la terre nue. Le maître-d'hôtel, voyant la jeune

fille toute morfondue par ses habits pénétrés d'eau, obtint avec peine qu'on allumât un peu de feu, devant lequel il pressa toutes ses hardes l'une après l'autre, et la revêtit de ses habits à demi-secs, ne pouvant pas demeurer nue plus long-temps. Ce fut en cet état qu'elle passa la première nuit avec beaucoup d'incommodités et de frayeur.

Il y avait dans ce lieu environ cinquante habitans, tous logés dans cinq ou six cabanes faites de branches d'arbres et de roseaux, dans lesquelles ils demeurent pêle-mêle, hommes, femmes, enfans et bestiaux de toute espèce. Ces barbares s'assemblèrent dans celle où étaient les trois captifs, et tinrent conseil sur leur sort : les uns, par un principe de leur fausse religion, concluaient à la mort, afin de s'assurer le paradis de Mahomet par le sacrifice de ces chrétiens; les autres, par un principe d'intérêt et par l'espérance d'une grosse rançon, furent d'un avis contraire : ainsi toute l'assemblée se sépara sans rien conclure.

Le jour suivant, ayant appelé les habitans des adouards voisins, ils revinrent en plus grand nombre. Cette journée fut extrême-



Arthur remit Melle de Bourk entre les mains du maître d'Hotel, lui recommandant d'en avoir soin.

ment orageuse pour les nouveaux esclaves. Plusieurs de ces barbares leur faisaient les plus grandes menaces, en leur montrant du feu, et leur faisant entendre qu'ils les allaient brûler tout vifs; d'autres, tirant leurs sabres, faisaient mine de leur trancher la tête. Un d'entre eux prit mademoiselle de Bourk par les cheveux, et lui appliqua le tranchant de son sabre sur le cou; d'autres chargeaient leurs fusils à balle en leur présence, et les couchaient en joue. Le maître-d'hôtel leur fit comprendre par signes qu'ils tenaient à grand bonheur de mourir pour la religion chrétienne, et que toute la perte retomberait sur eux-mêmes, qui se priveraient, par cet acte d'inhumanité, de la rançon qu'ils pouvaient espérer de leur prise. Les plus ardens se radoucirent un peu; mais les enfans et les femmes redoublaient leurs insultes à chaque moment.

On les gardait avec tant d'exactitude, qu'un Maure, la hallébarde en main, les accompagnait même quand ils allaient satisfaire à leurs besoins naturels, de peur qu'ils ne se sauvassent, ou que leur proie ne leur fût enlevée de force. Ils en furent en effet

menacés quelques jours après par le bey de Constantine, qui leur manda de les lui envoyer, s'ils ne voulaient pas qu'il allât lui-même, avec son camp, les leur arracher; à quoi les Maures répondirent qu'ils ne le craignaient ni lui, ni son camp, quand il serait joint à celui d'Alger. Ces Maures ne reconnaissent pas la puissance d'Alger, quoique enclavés dans le royaume, et naturellement du nombre de ses sujets. Ils vivent dans l'indépendance, sous le nom de Cabaïls, qui veut dire *Révoltés*. Les montagnes de Couco leur servent de remparts inaccessibles à toutes les forces d'Alger.

Tel était l'état de ces victimes du sort, accablées de fatigue, sans aucun repos, pressées de la faim, et abondonnées, sans secours humain, entre les mains des barbares. Ces hommes farouches paraissaient même si animés contre eux, que, quand ils leur parlaient, le feu leur sortait des yeux, et qu'on n'y distinguait plus de blanc, si sensible chez les noirs et les Maures. La fille de chambre et le domestique, qui, dans le même adouard, n'essuyaient pas de moindre épreuves, étaient encore privés de la consolation de

revoir leur maîtresse, ou d'en apprendre des nouvelles.

Tous ces maux, accumulés les uns sur les autres, sans aucune consolation que celle qu'ils tiraient de la religion, ne furent encore rien auprès de l'affreux spectacle qui se présenta à leurs yeux. Les Maures, non contens d'avoir en leur possession les cinq échappés du naufrage, voulurent encore profiter des effets que la mer avait engloutis, et qu'ils croyaient considérables. Comme ils sont aussi habiles plongeurs qu'ils sont bons coureurs sur les montagnes, ils eurent bientôt tiré du fond de la mer les ballots et caisses, ainsi que les corps morts. Ils avaient amené avec eux le maître-d'hôtel et le domestique, pour les aider à transporter dans la montagne ce qu'ils pourraient repêcher. Après avoir tiré les corps sur le rivage, ils les mirent à nu pour profiter des habits; ils coupèrent même avec des cailloux les doigts de madame de Bourk, pour avoir ses bagues, craignant de profaner leurs couteaux, s'ils les appliquaient sur le corps des chrétiens.

Quel spectacle pour ces malheureux captifs que de voir les corps de personnes si

respectables, ainsi exposés à l'injure du temps, à la pâture des bêtes, et, ce qui leur était mille fois plus sensible, aux insultes des Maures, qui leur jetaient des pierres à l'envi, prenant plaisir à faire résonner, à chaque coup, ces corps enflés par l'eau! Le maître-d'hôtel voulut leur représenter, comme il put, dans sa consternation, qu'ils violaient toute humanité, qu'ils devaient du moins souffrir qu'on les enterrât; mais ils répondirent qu'ils n'enterraient pas les chiens. Un Maure, qui avait chargé le laquais d'un ballot, voulut le faire passer auprès de ces corps, parce que c'était son plus court chemin; mais il ne put jamais l'y contraindre, et ce vertueux domestique, pénétré d'horreur, aima mieux grimper sur un rocher escarpé, que de voir de près de si tristes objets. Le maître-d'hôtel, tout consterné, de retour à la montagne, n'osa faire part de son chagrin à mademoiselle de Bourk; il lui cacha l'affreux spectacle dont il avait été témoin.

Cependant les Maures partagèrent le butin : les plus riches étoffes furent coupées par morceaux, et distribuées aux enfans pour en orner leur tête; l'argenterie fut vendue à

l'enchère. A l'égard des livres qu'ils trouvèrent, les regardant comme des meubles inutiles, ils en abandonnèrent aisément quelques-uns au maître-d'hôtel et au laquais, qu'ils avaient forcés de les aider à transporter leurs ballots. Le maître-d'hôtel retira aussi son écritoire, qui lui servit fort à propos, comme on le verra dans la suite.

Dans les trois semaines qu'ils demeurèret en ce lieu, mademoiselle de Bourk, profitant de l'écritoire et d'un peu de papier blanc qui se trouvait au commencement et à la fin des livres que le maître-d'hôtel avait apportés, écrivit trois lettres au consul de France à Alger; mais elles ne furent point rendues. Trois semaines après leur naufrage ils furent transférés au milieu des hautes montagnes de Couco, où apparemment le cheik, commandant de ces barbares, faisait sa résidence. Douze d'entre eux, armés de sabres, de fusils et de hallebardes, les conduisaient. Ils obligèrent l'abbé et le maître-d'hôtel à porter tour à tour la jeune fille à travers les montagnes escarpées. Ces Maures, accoutumés à franchir ces lieux avec vitesse, les pressaient, malgré leur fatigue, à force

de bourrades, de marcher plus vite qu'ils ne le pouvaient. Ils firent ainsi une grande journée. Sur le soir, on leur donna à chacun un morceau de pain, avec le soulagement, pour la première fois, de coucher sur des planches.

Le cheik et les principaux de ces Maures tinrent un grand conseil au sujet des captifs; mais n'ayant pu s'accorder sur le partage qu'ils voulaient en faire, la résolution fut de les renvoyer d'où ils venaient. Avant de partir, le maître-d'hôtel ayant retiré un peu de paille de quelques bestiaux qui étaient près de là, pour la mettre sous la jeune fille, le patron de la cabane en fut si indigné, qu'il prit une hache, lui fit mettre la tête sur un billot, et allait la lui couper, si un Maure, qui survint à propos, ne l'en eût empêché. Trois ou quatre fois par jour, suivant leur humeur barbare, ils venaient les prendre à la gorge, après avoir fermé la porte de leur cabane, de peur d'en être empêchés, et, le sabre à la main, ils se mettaient en état de les tuer; une main invisible arrêtait leurs bras, et réprimait leur fureur.

Comme on les retenait toujours, malgré

la résolution qu'on avait prise de les renvoyer à leur premier maître, celui-ci, accompagné d'un Turc de Bugie, vint pour les enlever; mais seize Maures des montagnes les contraignirent, les armes à la main, de les abandonner. Ce barbare ne pouvant emmener sa proie, se saisit de la jeune fille, et tira son sabre pour lui couper la tête. Le Turc parvint à l'en empêcher par ses remontrances: enfin ils se mirent en route. Ceux qui les reconduisaient, emportés par le faux zèle de leur religion, ou par leur humeur sanguinaire, se mettaient à chaque instant en devoir de les immoler. Ils tirèrent, une fois entre autres, l'abbé et le maître-d'hôtel derrière un gros buisson, pour y faire ce sacrifice à leur prophète : ces infortunées victimes échappèrent encore à ce péril.

Ils arrivèrent le soir à l'adouard, lieu de leur triste esclavage. On leur donna des feuilles de navets crues à manger, sans pain, ce qui leur est plusieurs fois arrivé. Cependant l'amitié que les enfans conçurent peu à peu pour la petite fille, lui procurait la douceur d'un peu de lait qu'on lui donnait avec son pain. Telle est la manie des Maures,

d'accorder, en considération de leur fils, ce qu'on leur demande en son nom, ou ce qu'il leur demande lui-même. Ainsi le compliment ordinaire, quand on veut obtenir d'eux quelque grâce, est de dire : *Accorde-moi ceci par la face de ton fils.*

Enfin, une quatrième lettre que mademoiselle de Bourk écrivit à M. le consul, la seule qui fût rendue, arriva le 24 novembre à Alger : le dey l'envoya au consul de France, qui en fit part à M. Dusault, envoyé extraordinaire du roi. Cette infortunée y décrivait simplement, mais d'un style touchant, qu'après le naufrage de sa mère, elle était réduite, elle et sa suite, à une captivité des plus affreuses; qu'ils y mouraient de faim; qu'ils y enduraient tous les mauvais traitemens qu'on peut attendre des ennemis de la religion et de toute humanité; enfin, qu'ils étaient rongés de vermine. Elle priait instamment le consul d'avoir compassion de leur misère, et de leur envoyer quelques secours, en attendant qu'il pût leur procurer la liberté, dont les menaces continuelles des barbares leur faisaient perdre l'espérance. Cette lettre toucha sensiblement tous ceux

qui en firent lecture. Chacun offrit de l'argent et ses services à M. Dusault, qui n'avait pas besoin d'être pressé sur ce sujet, connaissant parfaitement la famille de mademoiselle de Bourk. Il donna aussitôt ses ordres pour apprêter une tartane française, qui était dans le port, fit acheter des habits avec des provisions, et obtint du dey une lettre de recommandation pour le grand marabout ou grand-prêtre de Bugie, qui a le plus d'autorité sur ces peuples. Il écrivit aussi à mademoiselle de Bourk, et lui adressa quelques présens. Dès le soir du même jour, la tartane mit à la voile, et en peu de temps elle arriva à Bugie.

Là, Ibrahim-Aga, truchement de la nation, envoyé par M. Dusault dans la tartane, présenta les lettres du dey d'Alger et de M. Dusault au grand marabout. Celui-ci, quoique malade, se leva aussitôt, monta à cheval avec le marabout de Gigery, le truchement et six ou sept autres Maures, et prit la route des montagnes, qui étaient à cinq ou six journées de Bugie. A leur arrivée, les Maures, maîtres des captifs, ayant aperçu la troupe de loin, s'enfermèrent dans leur ca-

bane, au nombre de dix ou douze, le sabre à la main. Les marabouts frappèrent rudement à la porte, et demandèrent où étaient les chrétiens; on leur répondit qu'ils étaient à l'extrémité de l'adouard; mais un Maure qui était dehors leur fit signe qu'ils étaient dans la cabane. Aussitôt la troupe mit pied à terre et se fit ouvrir la porte. Les Maures prirent la fuite et les marabouts entrèrent.

A leur aspect, les esclaves crurent que l'heure de leur sacrifice était arrivée; mais leurs inquiétudes furent calmées par le grand marabout, qui s'approcha de mademoiselle de Bourk, lui remit les lettres du consul, et lui donna du pain et des noix de sa provision, car, dans les voyages en Afrique, il faut porter de quoi vivre. Il passa la nuit dans la cabane avec toute sa suite, et, dès le matin, il envoya chercher les Maures par leurs enfans. Etant venus, selon ses ordres, ils lui baisèrent tous la main, selon leur coutume. Les Maures ayant un profond respect pour leur marabout, ils le craignent plus que toute autre puissance : sa malédiction leur est plus redoutable que toutes les menaces d'Alger. C'est au nom du marabout,

et non pas au nom de Dieu, que les pauvres demandent l'aumône.

Le grand marabout fit aussi appeler le commandant des montagnes et les chefs des cabanes de l'adouard. Lorsqu'ils se furent rendus à celle où il était, il leur déclara que le sujet de sa venue était pour réclamer cinq Français échappés du naufrage; que la France étant en paix avec tout le royaume d'Alger, ils ne devaient pas, contre la foi des traités, retenir ces Français, déjà assez malheureux d'avoir perdu leur famille et leurs biens, sans les priver encore de leur liberté et de la vie; que, quoique les Maures montagnards ne fussent pas soumis à l'autorité d'Alger, ils ne laissaient pas de jouir des avantages de la paix avec la France; qu'enfin ils commettraient une grande injustice s'ils ne les relâchaient pas, ayant assez profité de leurs riches dépouilles. Les Maures se défendaient du mieux qu'ils pouvaient par de mauvaises raisons.

Les tristes naufragés, pendant ces contestations, perdaient peu à peu la joie qu'ils avaient conçue d'être bientôt délivrés de leur dur esclavage; l'inquiétude succéda au rayon d'espérance qu'ils avaient entrevu.

Mais leur consternation fut entière, quand l'interprète leur dit que les Maures, pressés par l'autorité et les raisons du marabout, consentaient à la liberté des esclaves, à condition que le cheik ou commandant retiendrait la jeune fille, disant qu'il la destinait pour épouse à son fils, âgé de quatorze ans; qu'il n'était pas indigne d'elle, et que quand elle serait fille du roi de France, son fils la valait bien, étant né roi des montagnes. Ils trouvèrent ce nouvel incident plus fâcheux que tous les autres, et leur captivité leur parut moins dure que la nécessité qui les contraignait de laisser leur maîtresse, si jeune et sans aucun appui, entre les mains des barbares.

Telle était leur triste situation et les vives alarmes de mademoiselle de Bourk, tant que le cheik se montra inflexible; mais enfin le marabout, après l'avoir tiré à quartier, lui mit quelques sultanins d'or dans la main, avec assurance d'une plus grande quantité: l'or le rendit en un instant plus traitable. On convint du rachat de tous pour neuf cents piastres du poids de deux pistoles et demie chacune, payables incessamment. Les mon-

tagnards déclarèrent aux députés, en terminant l'accord, que leur condescendance venait plutôt de la vénération qu'ils portaient à leur marabout, que d'aucune crainte qu'ils eussent du dey d'Alger. Le marabout ayant laissé en otage un Turc et plusieurs joyaux de ses femmes, enleva les cinq esclaves.

Ils prirent le chemin de Bugie. Dans la route, ils passaient la nuit avec leur suite dans les cabanes des Maures, quand ils en pouvaient trouver; ils logèrent, entre autres, chez une vieille Mauresque. Cette méchante femme était indignée de ce que les barbares n'avaient pas tué ces chrétiens, disant qu'ils étaient des fous de n'avoir pas fait ce sacrifice à Mahomet, pouvant à ce prix obtenir son paradis; elle ajouta, toujours en fureur, que, si une pareille aventure était arrivée dans son adouard, et que ces chrétiens eussent été en sa disposition, ils n'auraient pas échappé, et que, quand son mari n'aurait pas voulu les tuer, elle les aurait égorgés de ses propres mains. En tenant ces propos emportés, la vielle préparait le repas des marabouts, mais d'une manière si malpropre, qu'il suffisait de la regarder pour faire pré-

venir la faim la plus pressante et dégoûter les moins délicats.

A leur arrivée à Bugie, le 9 décembre, on leur donna des chemises sous leurs capotes, parce que les habits qu'on leur avait achetés et envoyés avaient servi à faire des présens pour faciliter leur liberté. On les embarqua, le 10 au soir, sur la tartane, qui arriva à Alger le 13, à la pointe du jour. Dans le moment qu'elle fut aperçue, le capitaine du vaisseau de M. Dusault fit tirer un coup de canon; la tartane y répondit par quatre coups de pierrier : ce signal annonça leur arrivée, qu'on attendait avec impatience et inquiétude. On envoya aussitôt la chaloupe du vaisseau pour les mettre à terre. M. le consul et les principaux de la nation allèrent au devant d'eux, pour les accompagner depuis le port jusqu'à l'hôtel de l'ambassadeur, qui se trouva rempli de chrétiens, de Turcs et même de Juifs. M. l'ambassadeur reçut mademoiselle de Bourk à l'entrée de la cour, et la prenant par la main, il la conduisit d'abord à sa chapelle, où elle entendit la messe. Le *Te Deum* fut ensuite chanté en action de grâces de cet heureux affranchissement.

Chacun avait peine à retenir ses larmes. Les Turcs mêmes et les Juifs paraissaient touchés. En effet, cette jeune fille, qui n'avait pas encore dix ans, après avoir passé par toutes les alarmes, le dénûment et les fatigues de son esclavage, avait encore un certain air de noblesse; ses manières et ses discours annonçaient une heureuse éducation, et montrait une âme au-dessus des épreuves cruelles qu'elle venait d'essuyer. Les personnes de sa suite assuraient qu'elle était la première à les encourager; qu'elle les exhortait souvent à recevoir plutôt la mort que de manquer de fidélité à Dieu; que semblable au jeune Tobie, dans sa captivité, elle leur donnait des leçons de salut, et abhorrait, comme lui, non-seulement les abominations des infidèles, mais jusqu'aux moindres choses qui sentaient la superstition. On tenta plusieurs fois de lui oindre la tête avec de l'huile, selon la coutume des Maures, qui le font souvent à leurs enfans; mais quelque violence qu'on lui fît, elle ne voulut jamais le souffrir, dans la crainte qu'elle avait que ce ne fût quelque pratique de la loi de Mahomet.

Après quelques jours accordés pour le délassement de ces infortunés, et des Maures qui les avaient conduits, on délivra aux députés du grand marabout les neuf cents piastres dont on était convenu pour la rançon de mademoiselle de Bourk et des personnes de sa suite. M. Dusault y joignit des présens pour ce marabout et les autres officiers qui l'avaient aidé dans sa négociation.

Le 5 janvier 1712, mademoiselle de Bourk, accompagnée de son oncle et de sa femme de chambre, s'embarqua sur le vaisseau de M. Dusault; elle arriva à Marseille le 20 mars de la même année. Le marquis de Varenne, son oncle, vint la recevoir des mains de M. Dusault.

Mademoiselle de Bourk resta encore quelques années dans le sein de sa famille, jusqu'à son mariage avec M. le marquis de T..... Elle passa des jours heureux avec lui, et ne mourut que vers 1780. Ses enfans tiennent un rang distingué en Provence.

AVENTURES

De Philippe Aston, qui, après s'être échappé des mains des pirates, vécut seize mois dans une île déserte, en 1723.

Le 15 de juin 1722, après avoir été quelque temps en mer dans une goëlette, avec quatre matelots et un mousse, je me trouvais à la hauteur du cap Sable; je fis route pour le cap Rossarvay, comptant y rester toute la journée du 17; y étant arrivés vers quatre heures de l'après-midi, nous aperçûmes, entre autres bâtimens, un brigantin, que nous supposâmes parti des Indes-Occidentales pour la Nouvelle-Angleterre. Nous étions à l'ancre depuis quatre heures; un canot du brigantin vint le long de notre goëlette. Il avait à bord quatre hommes qui sautèrent sur notre pont, et, tirant leurs pistolets et leurs épées, demandèrent que nous leur rendissions nos personnes et notre bâtiment. Toutes les remou-

trances furent vaines. Quand même nous eussions connu ces gens avant qu'ils vinssent à l'abordage, il nous eût été impossible de résister avec avantage; car nous n'étions que cinq hommes et un mousse: nous fûmes donc dans la nécessité de nous rendre à discrétion. Notre malheur fut partagé par treize à quatorze navires, qui, dans la soirée, furent surpris de la même manière.

Quand je fus à bord du brigantin, je me trouvai entre les mains de New-Low, infâme pirate, dont le bâtiment portait deux gros canons, quatre pierriers et plus de quarante-deux hommes. On me pressa vivement de signer les conditions d'un engagement avec ces forbans, et de me joindre à eux; mais je refusai obstinément, et je fus, en conséquence, fort maltraité. Conduit avec cinq autres prisonniers sur le gaillard d'arrière, Low vint à nous, ses pistolets à la main, et demanda à haute voix : « Y a-t-il » parmi vous des hommes mariés? » Cette question inattendue, ajoutée à la vue des pistolets, nous rendit muets : nous tremblions qu'il n'y eût des intentions sinistres cachées sous ces paroles, et que ce scélérat ne se por-

tât à quelque extrémité; c'est pourquoi personne ne lui répondit. Enflammé de colère, il arma un pistolet, et le posant contre ma tête, il s'écria: « Eh bien! chien, pourquoi ne » réponds-tu pas? Je vais te faire sauter la » cervelle. » Ses menaces et sa colère me remplirent de terreur; mais, plutôt que de perdre la vie dans une affaire aussi peu sérieuse, je me hasardai à répondre, aussi bien que je le pus, que je n'étais pas marié: ces paroles semblèrent le calmer un peu, et il me quitta.

Il parut que Low était décidé à ne pas prendre à son bord d'homme marié, ce que je trouvai surprenant avant d'avoir été longtemps avec lui. Sa femme était morte peu de temps avant qu'il devînt pirate. Il avait à Boston un fils encore dans l'enfance, pour lequel sa tendresse était si grande, dans les intervalles lucides que lui laissaient l'ivrognerie et la débauche, que, lorsqu'on lui en parlait, je l'ai vu s'asseoir et pleurer à chaudes larmes. Je conclus donc que son motif, pour ne prendre que des hommes non mariés, était probablement afin qu'ils n'eussent pas de liens qui les éloignassent de son service,

et leur inspirassent le désir de retourner chez eux.

Les pirates voyant que la force était vaine pour nous contraindre à nous joindre à leur troupe, employèrent la persuasion : ils essayèrent de me tenter, en faisant briller à mon imagination la part que j'aurais dans le butin, et les richesses dont je deviendrais possesseur; en même temps ils m'accablaient d'importunités pour me faire boire avec eux. Comme je persistais à résister à leurs propositions, Low, transporté de fureur, me menaça de me brûler la cervelle. J'eus beau le supplier de me relâcher, mon nom et celui de mes compagnons furent inscrits sur leur registre.

Le 9 de juin, les pirates changèrent de corsaire, nom qu'ils donnent à leurs vaisseaux, et montèrent une goëlette toute neuve, construite à Marblehead, et dont ils s'étaient emparés; puis ils mirent à bord du brigantin tous les prisonniers qu'ils avaient le dessein de renvoyer chez eux, et firent partir ce bâtiment pour Boston. Cela m'engagea à tenter un nouvel effort pour être mis en liberté; mais j'eus beau me jeter aux genoux de Low,

il fut sourd à mes prières, et j'eus le chagrin de voir partir le brigantin avec tous les prisonniers, à l'exception de sept et de moi.

Peu de temps avant son départ, j'avais été sur le point de m'échapper. On avait, par hasard, laissé à terre un chien qui appartenait à Low. Il ordonna à quelques hommes de se mettre dans un canot pour l'aller chercher : aussitôt deux jeunes gens de Marblehead, prisonniers comme moi, sautèrent dans le canot. Réfléchissant que si une fois j'arrivais à terre, je trouverais assez de moyens de me sauver, je fis mine de les suivre; mais le quartier-maître me prit par l'épaule et me tira en arrière. Comme les jeunes gens ne revinrent pas, il supposa que je connaissais leur projet, et, proférant les imprécations les plus injurieuses, il me tira un coup de pistolet, quand il vit que je niais positivement d'en avoir été instruit. Enragé de ce que son pistolet avait fait long feu, il me le tira encore trois fois, et toujours le même contre-temps lui arriva : alors il jeta à la mer le pistolet, qui partit. Sa fureur ne connaissant plus de bornes, il tira son sabre et courut sur moi : je sautai à fond de cale.

A la hauteur de Saint-Michel, les pirates prirent une grande flûte portugaise, chargée de blé, qui sortait de cette rade. Comme ce bâtiment était bon voilier et portait quatorze canons, ils y transportèrent leur équipage. Il eut ensuite besoin d'être caréné, et ils gagnèrent à cet effet trois îlots appelés les Triangles, situés à quarante lieues à l'est de Surinam.

Low fit monter tant de monde sur les haubans et sur les vergues de la flûte, afin de la faire pencher pour caréner, que les sabords s'enfoncèrent sous l'eau; et, la mer entrant par ces ouvertures, le bâtiment fut submergé. Low et le chirurgien étaient alors dans la chambre; dès qu'il s'aperçut que l'eau y pénétrait, il sortit par une fenêtre. Le chirurgien essaya de le suivre, mais la violence de la mer le repoussa en dedans : Low lui passa son bras par la fenêtre, et le tira en dehors. Cependant le navire avait chaviré, sa quille était hors de la mer; et, à mesure qu'il se remplit d'eau, il coula à fond par six brasses de profondeur.

Les vergues, en donnant contre le fond, poussèrent un peu les mâts hors de l'eau.

Quand les gens de l'équipage virent que le bâtiment chavirait, ils quittèrent les haubans et les vergues pour se réfugier sur le corps du navire; et quand il coula à fond, ils retournèrent sur les haubans qui s'élevaient un peu au-dessus de l'eau.

Comme je nageais assez mal, je courus de grands risques. J'avais, avec d'autres jeunes gens alertes, été envoyés sur la vergue du grand perroquet. Un bateau qui était occupé à ramasser le monde, refusa de me prendre, ce qui m'obligea à tâcher de gagner la bouée. J'y réussis; et, comme elle était grande, je m'y fixai jusqu'au moment où le bateau s'approcha encore de moi. Je demandai de nouveau à ceux qui y étaient de me prendre avec eux; ils s'y refusèrent parce qu'il était plein; cela l'empêchait d'aller vite. Alors un de mes compagnons, qui avait été pris avec moi, me cria de quitter la bouée, et de nager vers le bateau; je suivis ce conseil, et l'on me prit à bord. Il y eut deux hommes de noyés.

Quoique la goëlette, qui continuait à naviguer de conserve avec nous, ne fût pas éloignée, son équipage étant occupé sous une

tente à raccommoder des voiles; il ne connut notre accident que quand il vit passer le long du bord notre canot rempli de monde.

Les pirates ayant ainsi perdu leur principal bâtiment et la plus grande partie de leurs provisions, furent réduits à la plus grande extrémité, surtout par le manque d'eau. Il n'y avait pas moyen de s'en procurer aux Triangles, et les calmes et les courans les empêchaient de gagner l'île de Tabago. Il fallut faire route pour la Grenade, où l'on arriva après avoir été pendant seize jours à une très-petite ration.

La Grenade était un établissement français. Low, en arrivant, ne garda sur le pont que le nombre d'hommes suffisant pour la manœuvre, et envoya le reste à fond de cale. Il dit qu'il était de la Barbade, et qu'il venait renouveler la provision d'eau.

On ne le soupçonna nullement d'être un pirate; mais, comme on supposa ensuite qu'il était un contrebandier, on pensa que ce serait une bonne occasion de s'emparer de son bâtiment. En conséquence, on envoya le lendemain un sloop de soixante-dix tonneaux, armé de quatre canons et de trente hommes;

qui vint se mettre le long de la goëlette. Low ne conçut des soupçons que lorsqu'il vit le nombre d'hommes à bord du sloop et leurs manœuvres. Alors il fit monter quatre-vingt-dix hommes sur le pont, et, ayant huit canons montés, il n'eut pas de peine à s'emparer du bâtiment.

Avec ces deux vaisseaux, les pirates croisèrent le long des Antilles, firent sept à huit prises, et arrivèrent enfin à l'île de Sainte-Croix, où ils prirent encore deux navires. Pendant que nous étions mouillés devant cette île, Low eut besoin d'un coffre de médicamens, et envoya quatre Français dans un des bâtimens qu'il avait pris, pour en aller chercher un à Saint-Thomas, leur donna de l'argent pour l'acheter, leur promettant, pour ce service, de leur rendre leur liberté et tous leurs navires. Il leur déclara en même temps que s'ils le trompaient, il tuerait le reste de leurs compagnons, et brûlerait les bâtimens. Les Français revinrent avec le coffre en moins de vingt-quatre heures, et Low tint fidèlement sa parole.

Ensuite, les pirates firent voile pour les possessions espagnoles, et aperçurent à moitié

chemin, entre Carthagène et Porto-Bello, deux gros navires auxquels ils donnèrent la chasse. Mais quelle fut leur surprise, en approchant, de reconnaître, aux canons rangés en batterie, *la Syrène*, vaisseau de ligne anglais, qui escortait un bâtiment venant de la côte de Guinée! Les pirates virèrent de bord, et se mirent à fuir le plus vite qu'ils purent. Ce fut alors le vaisseau de ligne qui commença la chasse; il les gagna sensiblement. J'avoue que mes craintes furent plus grandes que toutes celles que j'avais éprouvées. Je pensai que nous serions infailliblement pris, et que je serais pendu pour m'être trouvé en si mauvaise compagnie.

Quand les deux corsaires se virent poursuivis de près, ils se séparèrent. Farrington Spriggs, qui commandait la goëlette sur laquelle je me trouvais, fit voile pour le continent. *La Syrène*, observant que le sloop commandé par Low, était le plus grand des deux bâtimens, fit force de voiles, et finit par gagner tellement sur lui, que les boulets le dépassaient. Heureusement pour Low qu'un de ses matelots lui indiqua un bas-fond, sur lequel il pouvait passer. Le vaisseau y toucha, ce qui

sauva pour cette fois les pirates du supplice de la corde.

Spriggs et un de ses affidés, craignant avec raison le sort qui les attendait s'ils étaient pris, saisirent leurs pistolets et se jurèrent mutuellement, en scellant leur serment par une rasade de rhum, que, s'il ne voyait pas de possibilité de se sauver, ils se brûleraient la cervelle l'un à l'autre. Heureusement pour eux que, rasant la côte de près, ils échappèrent au danger.

Nous abordâmes à une petite île appelée Utilla, et située environ à sept lieues sous le vent de l'île de Rostan, dans la baie de Honduras. On y nettoya le fond de la goëlette. Nous étions vingt-deux hommes à bord, et huit d'entre nous tramèrent un complot pour s'emparer de la personne de nos maîtres et nous échapper. Spriggs avait formé le projet d'aller à la Nouvelle-Angleterre pour y prendre des vivres et y recruter son équipage; une fois arrivés proche des côtes, nous devions, lorsque les autres, après avoir bu avec excès, seraient livrés au sommeil, les enfermer sous l'écoutille, et nous remettre entre les mains du gouvernement.

Quoique notre projet fût conduit avec tout le secret possible, Spriggs en eut connaissance. Il rencontra Low dans la traversée, et lui fit une violente dénonciation contre nous. Celui-ci ne s'en embarrassa guère, car, autrement, elle nous eût été fatale. Spriggs, la rage dans le cœur, revint à bord de la goëlette, s'écriant que quatre d'entre nous allaient être fusillés; et s'adressant à moi: « Chien d'Ashton, me dit-il, tu mérites » d'être pendu à la grande vergue pour ton » projet de te défaire de nous. » Je lui répondis que je n'avais l'intention de faire du mal à qui que ce fût à bord, mais que je serais bien content s'il voulait me laisser aller tranquillement. Heureusement qu'il finit par se calmer, et que j'en fus quitte pour des invectives.

Le port de Roatan, de même que tout ce qui avoisine la baie de Honduras, est rempli de petites îles que l'on connaît sous le nom général des Cayes. Low, avec quelques-uns des principaux de son équipage, aborda à une petite île qu'il appelait la Caye de Port-Royal. Ils y élevèrent des huttes, et y passèrent le temps à boire et à se divertir, tandis que l'on

radoubait les bâtimens dont ils s'étaient emparés.

Le 9 mars 1723, le tonnelier et six hommes se mirent dans la chaloupe pour aller à terre faire de l'eau. Quand il fut le long de la goëlette, je lui demandai d'être de la partie. Le voyant hésiter, je lui dis que je n'étais jamais allé à terre, et qu'il était bien dur d'être confiné, tandis que tous les autres avaient, suivant les occasions, la liberté de quitter le bord.

Low m'avait dit auparavant, un jour que je lui demandais à être mis à bord du navire qu'il renvoyait, que je retournerais à la Nouvelle-Angleterre quand il irait, et jura qu'en attendant je ne mettrais jamais le pied sur aucune terre. Dans le moment actuel je réfléchis que si je pouvais une fois gagner la terre ferme, quand même ce serait dans le plus triste état, ce serait réellement une délivrance heureuse, et je résolus de ne plus me rembarquer.

Le tonnelier finit par me prendre dans la chaloupe. Low et ses principaux officiers étaient alors sur une île différente de celle de Roatan où se trouvait l'aiguade. J'avais pour tout vêtement une veste, des culottes longues

et un bonnet; je n'avais ni chemise, ni bas, ni souliers.

Quand nous abordâmes, je mis beaucoup d'empressement à aider à tirer les barriques hors de la chaloupe, et à les rouler jusqu'à l'aiguade; puis, buvant un grand coup d'eau, je me promenai le long de la plage, où je ramassai des cailloux et des coquilles. Quand je fus à la distance d'une portée de fusil du détachement, je me rapprochai de la lisière des bois. Le tonnelier m'ayant demandé où j'allais, je lui répondis que j'allais prendre les fruits de plusieurs cocotiers qui étaient devant moi; et, dès que je me trouvai hors de la vue de mes compagnons, je me mis à courir aussi vite que le permirent l'épaisseur des broussailles et l'état de nudité de mes pieds. Quoique j'eusse pénétré assez avant dans les bois, j'étais encore si près des pirates que j'entendais leurs voix s'ils parlaient haut; je me tins donc bien tranquille dans un hallier, où je savais bien qu'ils ne me découvriraient pas.

Après qu'ils eurent rempli leurs barriques, le tonnelier m'appela. Je me gardai bien de répondre. Impatienté de crier en vain, il dit à un de ses compagnons: « Le chien s'est

» égaré dans les bois, et ne peut plus retrou-
» ver son chemin. » Ils m'appelèrent de nouveau, puis ils se dirent : « Il s'est enfui ; il ne » reviendra pas avec nous. » Sur quoi le tonnelier observa que s'il eût connu mon intention, il se fût bien gardé de m'emmener dans l'île. Bien persuadé qu'il ne me trouverait pas au milieu des arbres et des broussailles, il finit par s'écrier, pour marquer qu'il s'intéressait à moi : « Si vous ne venez pas à l'ins- » tant, je vais partir et vous laisser. » Rien ne put m'engager à sortir de ma retraite ; les pirates voyant qu'il serait inutile de m'attendre plus long-temps, partirent sans moi.

J'étais sur une île déserte, privé de tout secours, et éloigné de la route ordinaire des navigateurs ; néanmoins, comparant ma position avec celle où je me trouvais naguère au milieu d'une troupe de forbans, le désert me paraissait hospitalier, et la solitude délicieuse.

Quand je supposai qu'ils étaient tous partis, je sortis de mon hallier, j'allai à un petit ruisseau éloigné d'environ un mille de l'aiguade, et je m'assis pour observer les mouvemens des pirates. A ma grande joie, leurs navires partirent en cinq jours, et je vis la

goëlette prendre une route différente de la leur.

Je réfléchis alors à ma position. L'île où j'étais ne m'offrait aucun moyen de subsistance; aucun être humain n'habitait, à ma connaissance, à plusieurs milles de distance; mes vêtemens étaient insuffisans; il m'était impossible d'y suppléer; j'ignorais comment je soutiendrais mon existence. Cette perspective mélancolique me fit verser un torrent de larmes; mais il avait plu à Dieu de m'accorder l'accomplissement de mes vœux; en me délivrant de ceux qui étaient uniquement occupés à nuire à leur prochain; je me dis que toute peine devait me paraître légère. Cependant Low ne permettait à aucun de ses gens de travailler le dimanche: ce jour était consacré au jeu, et j'avais même vu plusieurs de ces misérables lire des livres édifians.

Pour connaître comment je pourrais vivre à l'avenir, je me mis à parcourir l'île. Elle a dix à onze milles de long, et est située vers les 16° 30′ de latitude septentrionale. Je vis bientôt que mes seuls compagnons seraient les bêtes de la terre et les oiseaux du ciel: car il n'y avait dans toute l'île aucun indice

d'habitation ; je trouvai pourtant quelquefois des débris de pots de terre, épars dans une allée d'arbres, que l'on dit être les restes des travaux des Indiens qui vivaient dans cette île.

Elle est bien arrosée, et remplie de hautes collines et de vallées profondes. On trouve dans ces dernières beaucoup d'arbres fruitiers, tels que des figuiers, des cocotiers et des vignes; j'y rencontrai une espèce de fruit, plus grand qu'une orange, de forme ovale, brun en dehors, et rougeâtre en dedans; quoiqu'il y en eût un grand nombre à terre, au-dessous de l'arbre qui les portait, je ne me hasardai à les ramasser que quand j'eus vu les cochons sauvages en manger sans inconvénient; et je trouvai que c'était un fruit délicieux.

Il y avait dans cette île abondance de toutes sortes de choses, mais je ne pouvais faire usage que des fruits, parce que je n'avais ni couteau, ni instrument de fer pour découper une tortue ou pour la retourner, ni armes pour tuer des animaux; enfin, je n'avais pas de feu pour faire cuire ce que je pouvais réussir à prendre.

Quelquefois j'avais l'idée de creuser des fosses et de les couvrir de branches, pour y prendre des cochons ou des chevreuils; mais je n'avais ni pelle, ni outils, et je ne tardai pas à me convaincre que mes mains ne suffisaient pas pour creuser un trou assez profond pour retenir ce qui viendrait à y tomber. Je fus donc obligé de me contenter de fruits; ce qui, pour quelqu'un dans ma position, devait être regardé comme un aliment excellent.

Quelque temps après, creusant avec un bâton dans le sable pour y chercher des œufs de tortue, que ces animaux, à ce que j'avais entendu dire, y déposaient, je retirai une portion d'un de ces œufs. Aussitôt, j'écartai le sable, et j'en découvris près de cent cinquante qui étaient encore en très-bon état : j'en mangeai quelques-uns; puis, je mis les autres sur des feuilles de latanier : ils restèrent exposés au soleil, ce qui les fit épaissir, et, en quelque sorte, durcir, et les rendit un peu plus savoureux : ce n'était pas un mets bien délicieux, mais il satisfaisait pleinement l'homme qui n'avait pour se nourrir que ce qui tombait des arbres. Les tortues pondent leurs œufs dans le sable, où elles font des trous profonds

d'un pied à un pied et demi ; puis elles en aplanissent si bien la surface, qu'il n'y a pas moyen de les reconnaître. D'après ce que j'ai pu observer, les petits éclosent en dix-huit à vingt jours, et courent aussitôt à la mer.

Roatan et les îles voisines abondent en serpens : une espèce a douze à quatorze pieds de longueur, et la grosseur du corps d'un homme ; mais elle n'est pas venimeuse. Quand ce serpent est étendu à terre, il ressemble à un vieux tronc d'arbre, couvert d'une mousse courte : néanmoins, le plus souvent il se roule sur lui-même. La première fois que j'en vis un, je m'en étais approché de très-près avant de découvrir que c'était une créature vivante ; il ouvrit une gueule assez grande pour avaler un chapeau, et souffla sur moi. Quelque chose de plus terrible est une petite mouche noire ; elle est si incommode, qu'elle rendrait l'existence à charge à l'homme qui jouirait d'ailleurs de toutes les aisances de la vie, s'il n'avait pas la possibilité de se retirer dans quelque petite caye dénuée de bois et de broussailles, où le vent en disperse des quantités innombrables.

Je restai confiné neuf mois dans cette île, sans voir aucune créature humaine. Les jours

se passaient je ne sais pas trop comment ; car je n'avais ni occupation, ni distraction, excepté de chercher ma nourriture, de courir de colline en colline et d'île en île, et de regarder l'eau et le ciel. Quoique je fusse dévoré de regrets, je réfléchissais néanmoins que, lorsque j'avais été pris, j'étais occupé à une chose licite, et que je n'avais eu aucune part au malheur qui m'avait accablé. Je me consolais aussi en pensant que j'avais eu le consentement et l'approbation de mes parens quand je m'embarquai, et j'espérais que Dieu me ferait retourner, sans prévoir comment, à la maison paternelle. Je résolus donc de me résigner à mon malheur.

Mon habitude journalière était de courir d'une partie de l'île à l'autre ; mais je résidais plus spécialement près du rivage. J'y construisis une hutte, pour me mettre à couvert de la chaleur du soleil dans le jour, et des rosées abondantes pendant la nuit. Je pris, parmi les branches tombées naturellement des arbres, les meilleures que je pus trouver ; et je les fixai par des fibres de feuilles de latanier à une branche qui pendait naturellement, et je couvris le tout avec de très-gran-

des feuilles. J'avais construit plusieurs de ces huttes généralement près du rivage; l'ouverture faisant face à la mer, afin de mieux voir ce qui s'y passait, et de jouir de l'avantage de la brise du large, nécessaire contre la chaleur et la vermine.

Mais les insectes devinrent si incommodes, que je pensai à gagner une des cayes voisines pour y jouir du repos. J'étais un pauvre nageur, et je n'avais ni pirogue ni moyens d'en construire une : à la fin, pourtant, je pris un morceau de bambou, qui est creux comme un roseau, et léger comme du liége, et, après de fréquens essais, je me hasardai, en le tenant sous mes bras, à travers de ma poitrine, d'aller à une petite caye éloignée d'une portée de canon : j'y arrivai heureusement.

Mon nouvel asile n'avait que trois à quatre cents pieds de circuit, était plat, dénué de bois et de broussailles, exposé aux vents de tous les côtés : mais il était exempt de vermine. Je me trouvai comme dans un monde nouveau, où je vivais bien plus à mon aise. Je m'y retirais donc toutes les fois que la chaleur du jour rendait les insectes le plus à charge; mais il fallait que j'allasse souvent à Roatan, pour

m'y procurer de la nourriture et de l'eau, et pendant la nuit, à cause de ma hutte.

Quand je nageais d'une île à l'autre, je mettais mon habit et mes culottes autour de ma tête, et, si j'eusse pu emporter également du bois et des feuilles pour construire une hutte, j'eusse passé une plus grande partie de mon temps sur la petite île.

Ces excursions n'étaient pas sans danger: je me souviens qu'une fois, en venant de Roatan, mon bambou s'échappa de dessous moi avant que je m'en aperçusse, et la marée ou le courant me poussa avec tant de force, que j'eus beaucoup de peine à atteindre le rivage. Une autre fois, un requin de l'espèce de ceux que l'on appelle marteau, et qui, de même que les alligators, sont très-communs dans ces mers, me heurta à la cuisse, précisément à l'instant où mon pied touchait au fond. Je suppose qu'il échoua à cause du peu de profondeur de l'eau, de sorte qu'il ne put pas se retourner pour me saisir: je ressentis le choc plusieurs heures après avoir abordé. Une pratique réitérée m'ayant fait devenir un nageur assez adroit, je m'amusais à passer d'une île à une autre.

Je souffris beaucoup d'être pieds nus ; ils furent si souvent déchirés profondément, quand je traversais le bois où le sol était couvert de cailloux et d'éclats de bois, et quand, le long du rivage, je marchais sur des coquilles aiguës ou brisées, que j'avais à peine la force de les mouvoir. J'avais beau n'avancer qu'avec précaution, souvent ce nouvel accident rouvrait une plaie ancienne, et je tombai à la renverse comme si j'eusse reçu un coup de fusil. Je restais ainsi quelquefois des heures entières, versant un torrent de larmes que m'arrachaient des douleurs aiguës : je ne pouvais marcher qu'autant que l'exigeait la nécessité de chercher ma subsistance. Quelquefois je suis resté une journée entière, le dos appuyé contre un arbre et le visage tourné vers la mer, pour apercevoir un bâtiment.

Un jour que, souffrant de tous ces maux, j'étais comme évanoui, un cochon sauvage courut à moi : je me trouvais fort embarrassé, car je n'étais pas en état de lui résister ; le voyant approcher, je saisis une branche d'arbre, et je m'y suspendis à moitié : le cochon enleva, avec ses défenses, une partie de ma culotte longue, déjà déchirée, et me laissa. Ce

fut, je crois, la seule fois qu'une bête sauvage m'attaqua. Je pensai que j'avais échappé à un très-grand danger.

Ma faiblesse augmentant, je tombais souvent à terre sans connaissance, et, de même que lorsque je m'y étendais pour dormir, je m'imaginais que je ne me relèverais ni ne m'éveillerais plus. Ce fut au milieu de ces accidens que je perdis le compte des jours de la semaine; je ne pus pas distinguer le dimanche, et ma maladie s'étant aggravée, j'ignorais aussi le mois.

Pendant tout ce temps, je n'avais ni baume pour mes pieds, ni boisson cordiale pour ranimer mes esprits abattus; je ne parvenais qu'avec les plus grands efforts à me procurer, de temps en temps, des figues et des raisins. Mes tentatives pour faire du feu, en frottant deux bâtons l'un contre l'autre, jusqu'à me fatiguer, ne réussirent pas. La saison des pluies, accompagnées de vents froids, me fit extrêmement souffrir.

Durant les neuf mois que je passai dans cette position solitaire, mélancolique et pénible, mes pensées me portaient souvent vers mes parens; je faisais réflexion que, malgré la con-

solation que j'éprouverais s'ils savaient où je me trouvais, ce serait pour eux un sujet d'affliction. Plus je voyais s'avancer de près la mort, que j'attendais bien souvent, plus mes sentimens de pénitence devenaient vifs.

Vers le mois de novembre 1723, je vis s'approcher une petite pirogue, où il y avait un homme. Cette vue n'excita pas chez moi une grande émotion ; je restai assis sur la plage, pensant que je ne pouvais pas attendre un ami, sachant bien que je n'avais pas d'ennemis à craindre, et que j'étais incapable de faire aucune résistance. A mesure que cet homme approcha, il manifesta des signes de surprise ; il m'appela ; je lui répondis qu'il pouvait en toute sûreté descendre à terre, car j'étais seul, et presque mourant. Quand il fut tout près de moi, il ne sut que penser sur mon compte ; mon accoutrement et mon air lui parurent si singuliers, qu'il me regarda avec des yeux hagards ; de surprise il fit quelques pas en arrière, et me considéra avec plus d'attention ; il exprima le plaisir qu'il avait à me voir.

Cet étranger était natif de la Nouvelle-Angleterre ; il était assez avancé en âge, avait

un air grave et vénérable, et un caractère réservé. Je n'ai jamais su son nom, et je ne m'en informai pas durant le période de notre connaissance. Il m'apprit seulement qu'il avait demeuré vingt-deux ans avec les Espagnols, qui actuellement le menaçaient de le brûler, je ne sais pas pour quel crime; c'est ce qui lui avait fait prendre le parti de fuir à Ruatan, comme dans un asile. Il avait amené son chien, son fusil et de la munition, ainsi que du lard. Il avait le projet de passer le reste de ses jours dans cette île, où il pourrait se nourrir de la chasse.

J'éprouvai toutes sortes de bons traitemens de la part de cet étranger; il était toujours prêt à m'aider et à m'obliger dans tout ce qu'il pouvait, quoiqu'il parlât peu. Il partagea son lard avec moi.

Le troisième jour après son arrivée, il me dit qu'il allait faire, avec sa pirogue, une excursion dans les îles voisines, pour y tuer des cochons sauvages et des daims, et m'engagea à l'accompagner. Quoique sa société et le feu, dont je ressentais les effets salutaires, eussent un peu relevé mon courage, ma faiblesse et le mauvais état de mes pieds m'empêchèrent

d'écouter sa proposition; ainsi, il partit seul, en me disant qu'il reviendrait dans quelques heures. L'air était serein, et il n'y avait aucune apparence de danger, durant une excursion si courte, surtout, puisqu'il avait fait près de douze lieues, sans accident, avec sa pirogue. Mais à peu près une heure après son départ, il s'éleva une violente raffale accompagnée de pluie : il périt probablement dans cet orage, car je n'entendis plus parler de lui.

Après avoir eu le plaisir de jouir pendant trois jours de la société d'un compagnon, je fus réduit à mon état de solitude précédente, aussi inopinément que j'en avais été délivré. Mais la bonté de Dieu m'avait sauvé, en ne me donnant pas la force de suivre cet inconnu. D'ailleurs, je n'étais plus si à plaindre qu'auparavant; j'avais environ cinq livres de lard, un couteau, une bouteille de poudre à tirer, du tabac, des tenailles, et une pierre à fusil; objets qui pouvaient contribuer à rendre mon existence plus agréable. J'avais le moyen de faire du feu, chose si nécessaire dans la saison des pluies où nous étions alors. Je pouvais dépecer une tortue, et préparer un mets délicat. Aussi, avec l'aide du feu et d'alimens cuits, je

recommençai, grâce à la bénédiction de Dieu, à recouvrer des forces, quoique mes pieds restassent malades. J'avais en outre l'avantage de pouvoir me procurer, de temps en temps, un plat d'écrevisses qui, rôties, étaient un bon manger. Voici comme je m'y prenait pour prendre ces crustacés : je faisais un paquet de petites baguettes, j'en allumais un bout, et, le tenant à la main, je marchais dans l'eau jusqu'à la ceinture. Les écrevisses, attirées par la lumière, venaient à mes pieds; et, au moyen d'un bâton fourchu, je les poussais à terre.

Deux ou trois mois après avoir perdu mon compagnon, je trouvai une petite pirogue en me promenant le long du rivage. La vue de cette embarcation renouvela mes regrets, car son échouement en ce lieu était une preuve certaine que cet infortuné avait péri dans la tempête. Cependant, en examinant la pirogue avec plus d'attention, je me convainquis que c'en était une que je n'avais jamais vue auparavant.

Maître de ce petit vaisseau, je m'imaginai être amiral des mers voisines, ainsi que seul propriétaire et commandant en chef de leurs

îles. Je pouvais le faire servir à me transporter à des lieux de retraite d'une manière plus commode qu'en nageant.

Je projetai ensuite une excursion à quelques-unes des îles plus grandes et plus éloignées, soit pour connaître leurs productions et leurs habitans, soit pour mon amusement. Je mis donc dans mon bateau une petite provision de figues, de raisins et de tortues, ainsi que mes outils pour faire du feu, et je me dirigeai sur l'île de Bonaco, qui est longue de quatre à cinq lieues, et distante de cinq à six de Rostan.

Ayant, dans le cours de ce voyage, aperçu un sloop à l'extrémité orientale de l'île, je me hâtai de gagner la pointe occidentale; je voulais traverser l'île par terre, d'abord parce qu'une pointe de rocher que je n'osais pas doubler avec ma pirogue, ce qui pourtant était nécessaire pour approcher du sloop, s'avançait beaucoup au large; et ensuite, parce que je désirais connaître quels gens montaient le sloop. Dans la position la plus fâcheuse où je m'étais trouvé, je n'avais jamais pu supporter l'idée de retourner à bord d'un navire de pirates; j'aurais préféré mille

fois de vivre et de mourir dans ma position actuelle. Je halai la pirogue à terre, et, après l'avoir attachée aussi solidement qu'il me fut possible, je commençai mon voyage. Mes pieds étaient en si mauvais état, que je mis deux jours et la plus grande partie de deux nuits à faire le trajet. Le bois et les broussailles étaient quelquefois si touffus, que j'étais obligé de me traîner pendant un demi-mille sur les pieds et les mains, ce qui ralentit beaucoup ma marche.

Quand je fus environ à deux milles de l'endroit où je supposais que le sloop était mouillé, je me dirigeai vers le bord de la mer, et je m'approchai pas à pas, afin de ne pas me montrer trop vite. Cependant, arrivé sur le rivage, je ne vis pas de sloop, ce qui me fit juger qu'il avait mis à la voile pendant que je faisais ma route.

Extrêmement fatigué de mon voyage, je m'assis contre le tronc d'un arbre, le visage tourné vers la mer, et je m'endormis profondément. Mais il n'y avait pas long-temps que je sommeillais, lorsque je fus réveillé soudainement par le bruit d'un coup de fusil. La frayeur me fit lever en sursaut, et j'a-

perçus neuf grandes pirogues, remplies d'hommes qui tiraient sur moi. Je me mis aussitôt à fuir au milieu des broussailles, aussi vite que le permettaient les plaies de mes pieds, et j'entendis ces hommes crier après moi en espagnol : « Anglais ! Anglais ! nous ne te ferons pas de mal ! » L'extrême surprise et le trouble que m'avait causés mon réveil subit, ne me laissèrent pas le maître d'écouter leur proposition de quartier, ce que j'eusse peut-être fait dans un autre moment, si j'eusse été de sang-froid. Je m'enfonçai donc dans les bois, et les Espagnols continuèrent à faire feu sur moi. Ils tirèrent au moins cent cinquante coups de fusil, et plusieurs balles coupèrent de petites branches d'arbrisseaux à mes côtés. Ayant gagné un endroit très-touffu où j'étais hors de la portée des coups de fusil, je m'y tins caché pendant plusieurs heures. Enfin, le bruit du mouvement des avirons me fit juger que les Espagnols partaient, et je sortis de ma cachette. Je vis le sloop voguant sous pavillon anglais, et traînant les pirogues à la remorque, ce qui me fit supposer que c'était un bâtiment anglais, dont les Espagnols

s'étaient emparés dans la baie de Honduras.

Je retournai le lendemain à l'arbre au pied duquel il s'en était fallu de si peu que j'eusse été surpris; que l'on juge de mon étonnement, quand j'aperçus six à sept balles enfoncées dans le tronc, à moins d'un pied au-dessus de l'endroit où était appuyée ma tête! La bonté miraculeuse de Dieu m'avait seule préservé de ces balles que l'on tirait sur moi, comme sur un point de mire.

Je regagnai ensuite l'extrémité occidentale de l'île, où j'arrivai en trois jours, souffrant beaucoup des blessures de mes pieds et de la modicité de mes provisions. Cette île n'en est pas aussi bien pourvue que celle de Roatan, de sorte que, pendant les six jours que j'y restai, j'eus bien de la difficulté à me procurer ma subsistance; les insectes y étaient aussi bien plus nombreux et plus incommodes qu'à mon ancienne habitation. Tout cela me fit renoncer au projet d'examiner l'île plus en détail. J'arrivai, épuisé de fatigue et de besoin, à ma pirogue, et je partis pour Roatan, qui était pour moi un séjour magnifique en comparaison de Bonacco; j'y arrivai heureusement dans la nuit.

J'y arrivai seul, si cela peut s'appeler vivre, environ sept mois après avoir perdu mon compagnon de la Nouvelle-Angleterre; j'y passai mon temps, comme par le passé, à chercher ma nourriture, et à voyager d'une île à une autre.

Vers le mois de juin 1724, tandis que j'étais sur l'îlot où j'allais fréquemment pour être à couvert des insectes, je vis deux pirogues qui se dirigeaient vers le port de Roatan. En approchant de plus près, les hommes qui montaient ces pirogues aperçurent la fumée d'un feu que j'avais allumé. Ne sachant pas ce que cela signifiait, ils hésitèrent à avancer davantage : de mon côté, mon aventure à Bonaco ne m'était pas sortie de la mémoire, et peu curieux de courir le risque d'une autre fusillade, je retournai à mon canot, mouillé derrière l'îlot, à peu près à trois cents pieds de distance, et je regagnai Roatan, où j'avais des asiles qui me mettaient à couvert de mes ennemis, et assez de provisions pour régaler un petit nombre d'amis.

Les hommes des pirogues me virent traverser le canal qui n'a qu'une portée de canon de largeur. Comme ils semblaient avoir

autant de frayeur des pirates que j'en avais des Espagnols, ils s'approchèrent du rivage avec beaucoup de précautions. Je vins alors sur la plage, et je me fis voir à eux, parce que leur conduite me donna lieu de penser qu'ils ne pouvaient pas être des pirates: pourtant je résolus de savoir qui ils étaient, avant de m'exposer au danger d'être fusillé. Si c'étaient des gens qui ne me convenaient pas, je pouvais aisément me retirer. Mais avant que je parlasse, leurs craintes égales aux miennes leur firent cesser le mouvement de leurs avirons, et ils me demandèrent, en anglais, qui j'étais, et d'où je venais. Je leur répondis que j'étais un Anglais qui s'était échappé d'un bâtiment de pirates. Ils voulurent savoir ensuite combien j'avais de compagnons dans l'île, et furent bien surpris d'apprendre que j'y étais seul. Leur ayant ensuite, conformément à mon premier projet, adressé les mêmes questions, ils répondirent qu'ils venaient de la baie de Honduras. Ces paroles m'encouragèrent à les inviter à s'approcher de terre, ce qu'ils firent, mais à quelque distance du lieu où j'étais. Un homme mit pied à terre, j'allai à sa rencontre.

Il recula de surprise, en voyant si près de lui un pauvre malheureux, couvert de haillons. Cependant il se remit bientôt; il me prit par la main, et nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre, lui par l'effet de la surprise et de l'étonnement, moi par une sorte d'extase de joie. Il me prit ensuite sous le bras, et me mena à ses camarades, que ma vue frappa de surprise. Mais ils me reçurent avec joie, et me traitèrent avec une tendresse de frères.

Je racontai succinctement à ces étrangers comment je m'étais échappé des mains de Low; comment j'avais vécu seul durant seize mois, à l'exception de trois jours; les peines que j'avais endurées, et les dangers que j'avais courus. Mon récit leur causa le plus grand étonnement. Ils ne concevaient pas que je fusse encore en vie, et témoignèrent une grande satisfaction de ce qu'ils pouvaient me secourir. Remarquant que j'étais extrêmement faible et abattu, ils me donnèrent une cuillerée de rhum pour ranimer mes esprits défaillans; mais déshabitué depuis si long-temps de l'usage des liqueurs spiritueuses, cette petite quantité que j'en avalai me jeta dans une agitation violente, et me

causa une espèce de stupeur qui finit par me priver de l'usage de mes sens. Quelques-uns de mes compagnons, me voyant dans cet état, s'avancèrent pour me donner encore du rhum; d'autres, au contraire, mieux au fait de la cause de mon évanouissement, les en empêchèrent. Heureusement je ne tardai pas à reprendre l'usage de mes sens.

Mes nouveaux compagnons, au nombre de dix-huit, avaient pour chefs Jean Ford, et Jean Hope, qu'ils appelaient le père Hope. Ils habitaient la côte de Honduras. Ils étaient venus à Roatan, parce qu'ils avaient eu avis que les Espagnols devaient venir les attaquer par mer, et les Indiens, en effectuant une descente par terre, leur couper la retraite; ils avaient donc deux établissemens. Ils apportaient, dans leurs pirogues, deux barils de farine et d'autres provisions, des armes à feu, des chiens pour chasser, et des filets pour prendre des tortues; enfin, une femme indienne pour préparer leurs alimens. Leur principale résidence était un îlot d'à peu près un quart de mille de tour, situé près de Barbarat, et auquel ils donnaient le nom de *Château de Bien-Être*, notamment parce

que, étant plat et dénué d'arbres et de broussailles, la libre circulation de l'air en chassait les moustiques et les autres insectes nuisibles. Quand nous y arrivâmes, ils allèrent chercher dans les îles voisines, le bois, l'eau, et ce qui leur était nécessaire pour construire deux cabanes. . . . .

J'avais la perspective de mener dorénavant une vie plus agréable que pendant les seize mois qui venaient de s'écouler; j'avais de la société, et en outre mes nouveaux compagnons avaient à leur manière beaucoup de politesse pour moi : ils me vêtirent, me donnèrent un long habillement pour me mettre à couvert de la rosée des nuits, en attendant que les cabanes fussent élevées; enfin il y avait abondance de vivres. Mais après tout, leur conduite était peu exemplaire, et leur conversation ordinaire ne différait guère de celle des pirates. Rien ne dénotait pourtant qu'ils eussent des projets assez coupables pour qu'il y eût du crime à se joindre à eux ou à être trouvé dans leur compagnie.

Avec le temps et l'aide de mes compatriotes, je pris assez de force pour pouvoir quelquefois les suivre à la chasse; les cochons

sauvages, les bêtes fauves et les tortues abondaient dans les îles qui nous avoisinaient : nous y allions à la recherche du gibier, que nous apportions dans notre retraite ; nous en boucanions une partie, afin de nous en servir au besoin.

Je me regardai alors comme hors de danger de la part de tout ennemi ; car supposant même que le hasard en amenât quelqu'un sur cet îlot, j'étais entouré d'hommes constamment armés. Cependant à l'instant où je me croyais le plus en sûreté, j'étais sur le point de retomber dans les mains des pirates.

Six à sept mois après m'être réuni à mes nouveaux compagnons, je me mis avec trois d'entre eux dans une pirogue à quatre avirons, pour aller chasser et prendre des tortues à Bonaco. Pendant notre absence, les autres se préparèrent à passer à la baie de Honduras, pour s'y instruire de l'état des choses, et dans le cas où il y aurait du danger à y retourner, en emporter les effets qu'ils y avaient laissés. Ils n'étaient pas encore partis, et nous revenions avec notre pirogue chargée de lard et de tortues, lorsque, arrivés à l'entrée du port, le soir par un beau

clair de lune, nous aperçûmes un grand feu, et nous entendîmes un bruit beaucoup plus fort que celui d'un coup de fusil, partir d'une grande pirogue que nous vîmes près du *Château de Bien-Être*. Cet incident nous causa une consternation extrême, quand une minute après, nous entendîmes une décharge d'une vingtaine de mousquets qui tiraient de terre, et d'autres qui de la mer répondaient à leur feu ; nous jugeâmes alors que les ennemis, soit Espagnols, soit pirates, attaquaient nos gens ; et comme les pirogues nous coupaient le chemin, nous pensâmes que, ne pouvant rejoindre notre monde, le plus court était d'essayer de nous échapper. Nous abattîmes donc notre petit mât et notre voile, afin que ces objets ne pussent nous trahir, et nous sortîmes du port aussi vite qu'il nous fut possible, à l'aide de nos avirons, en faisant route vers une petite île éloignée d'un mille et demi. Mais nous nous flattions en vain de n'être pas découverts ; car, soit que l'ennemi nous eût aperçus avant que nous eussions abaissé notre voile, ou qu'il entendît le bruit de nos avirons, il nous poursuivit avec la plus grande vitesse, dans

une pirogue à dix avirons. Dès que nous le vîmes s'avancer et gagner sur nous, nous nous mîmes à ramer de toutes nos forces pour gagner l'île voisine; alors on nous tira un coup de pierrier qui passa par-dessus notre pirogue. Nous essayâmes néanmoins d'atteindre le rivage avant d'être à portée de la mousqueterie, dont ceux qui nous poursuivaient firent une décharge pendant que nous mettions le pied à terre.

Ils s'écrièrent alors qu'ils étaient des pirates, et non des Espagnols, et que nous ne devions pas avoir peur d'eux, parce qu'ils ne nous feraient pas de mal, supposant que par ce discours nous serions plus disposés à nous rendre. Rien pourtant ne pouvait contribuer plus puissamment à m'ôter l'envie de tomber dans leurs mains; un pirate me causait une frayeur extrême, et ma première aversion pour eux était augmentée par la crainte d'être sacrifié au ressentiment qu'ils avaient conçu de ma fuite. Ainsi, bien résolu de m'éloigner d'eux autant que je le pourrais, et mes compagnons n'ayant guère d'envie d'en faire autrement, nous gagnâmes le bois au plus vite. Les pirates emmenèrent notre pi-

rogue avec tout ce qu'elle contenait, décidés, puisque nous ne voulions pas aller avec eux, à nous priver de tous les moyens de subsistance dans l'îlot où nous étions. J'avais connu le besoin et la solitude; je ne conçus donc pas beaucoup d'inquiétude, puisque j'avais des compagnons, que nous possédions des armes pour nous procurer des provisions, et du feu pour les préparer...

Nos assaillans étaient des hommes de la troupe de Spriggs, mon ancien commandant, qui s'était soustrait à l'obéissance de Low, et s'était mis à la tête d'un parti de pirates. Il avait un bon bâtiment de vingt canons et un sloop de douze, tous deux mouillés alors dans le port de Roatan. Il était descendu pour faire de l'eau et pour se radouber, à l'endroit où je m'étais d'abord échappé; ayant ensuite découvert mes compagnons sur l'îlot qui leur servait de retraite, il envoya une pirogue avec du monde pour les prendre. Tous furent emmenés à Roatan, avec un enfant et la femme indienne. A peine débarqués, les pirates tuèrent un de nos gens, jetèrent son corps dans une pirogue où il y avait du goudron, y mirent le feu, et tout fut

consumé; ils menèrent ensuite nos gens à bord de leurs bâtimens, où ils les traitèrent de la manière la plus barbare. Un homme prit parti avec les pirates, et leur dit que Jean Hope avait beaucoup d'effets cachés dans les bois; alors ils se mirent à battre sans pitié ce vieillard, pour lui faire découvrir son trésor, et ils l'emportèrent.

Les pirates, après avoir gardé tous ces hommes avec eux pendant cinq à six jours, leur donnèrent une barque de cinq à six tonneaux pour les transporter à la baie de Honduras; mais ils ne mirent dans le bâtiment aucune espèce de provisions pour le voyage; et, avant de relâcher ces malheureux, ils les contraignirent de jurer de ne pas s'approcher de l'île où je m'étais réfugié avec ma petite troupe.

Tant que les bâtimens furent mouillés dans le port, nous eûmes sans cesse l'œil au guet pour n'être pas surpris; nous n'osions pas allumer de feu pour préparer nos alimens, de crainte que la fumée ne nous trahît; ce qui nous fut un peu incommode, car il fallut vivre de viande crue pendant cinq jours.

Aussitôt que ces gens eurent mis à la voile,

Hope ne se croyant pas lié par le serment qu'on lui avait extorqué, vint nous avertir de ce qui s'était passé. Je ne puis suffisamment reconnaître les bontés signalées de la Providence envers moi, pour m'avoir fait échapper aux poursuites des pirates, qui certainement m'auraient fait souffrir une mort cruelle. . . . .

Hope et tout son monde, à l'exception d'un nommé Jean Symonds, se décidèrent à retourner à la baie de Honduras. Symonds, qui avait avec lui un nègre, désirait de rester encore quelque temps dans l'île, afin de trafiquer avec les navires de la Jamaïque. Je pensai qu'étant à la baie de Honduras, j'aurais plus de chances de retourner à la Nouvelle-Angleterre, et je priai Hope de me prendre avec lui. Ce brave homme aurait bien voulu se rendre à ma demande; mais il me fit beaucoup d'objections, me disant que sa barque n'était pas assez grande pour transporter tant d'hommes à soixante-dix lieues; qu'il n'avait pas suffisamment de vivres pour la traversée, qui pouvait être longue; que sa barque n'était pas très-propre à la mer, et qu'enfin l'on ignorait comment les affaires tourneraient

à la baie ; il pensait donc que je ferais mieux de ne pas aller avec lui ; il ajouta cependant que, plutôt que de me laisser dans la solitude, il m'emmènerait.

Symonds, d'un autre côté, me pressait de rester pour lui tenir compagnie. Il chercha à me prouver qu'il y avait plus d'apparence de trouver, par les navires de la Jamaïque, une occasion de retourner à la Nouvelle-Angleterre, que par la baie de Honduras. Comme les espérances qu'il me fit entrevoir, à cet égard, me parurent fondées, et que c'était l'objet de mes désirs, j'acquiesçai à sa demande. Je remerciai donc Hope et ses compagnons de leurs bontés pour moi, je pris congé d'eux, et ils partirent.

Symonds avait un canot, des armes à feu, et deux chiens, ce qui, avec son nègre, lui faisait penser qu'il pourrait se procurer tout ce qui était nécessaire pour notre subsistance. Nous passâmes trois mois de la manière accoutumée, allant d'une île à l'autre ; mais la continuité des pluies de l'hiver nous empêcha de prendre plus de gibier qu'il ne nous en fallait.

Lorsque la saison de l'arrivée des bâti-

mens de la Jamaïque approcha, Symonds proposa d'aller à d'autres îles pour s'y procurer de l'écaille de tortue, qu'il échangerait contre des vêtemens et des souliers. Cette tentative nous réussit; nous gardâmes ensuite Bonaco, qui est situé plus près du continent, et offre plus de chances favorables de faire e trajet.

Nous étions depuis peu de jours à Bonaco, lorsqu'il s'éleva une furieuse tempête qui continua pendant trois jours; nous aperçûmes alors plusieurs bâtimens qui se dirigeaient vers le port; le plus grand mouilla à une distance considérable, mais un brigantin passa par-dessus les bancs situés vis-à-vis de l'aiguade, et envoya son canot à terre avec des barriques. L'habillement et la tournure des hommes qui débarquèrent me les ayant fait connaître pour des Anglais, je conclus que c'étaient des amis, et je me fis voir à eux sur la plage; ils cessèrent de ramer quand ils m'aperçurent; et, après avoir répondu à leurs questions sur ce qui me concernait, je leur en adressai de semblables, en ajoutant qu'ils pouvaient en toute sûreté venir à terre : ils ne tardèrent pas à arriver,

NAUFRAGE

Du vaisseau russe *le Saint-Pierre*, sur les côtes de l'île Béring, dans la mer du Kamtschatka, en 1741.

En 1720, un voyage fut entrepris par des navigateurs russes, pour aller à la découverte de terres nouvelles, à l'est de l'Asie, à celle des îles Kouriles; l'empereur lui-même avait dressé les instructions. Peu de temps après, il s'occupa des recherches à faire au sujet de la contiguité de l'ancien et du nouveau monde; mais cette entreprise glorieuse ne fut point exécutée sous son règne; la mort le surprit le 8 février 1725. On regardait dès lors ce projet comme avorté, lorsque l'impératrice Catherine, jalouse d'entrer dans les vues de son mari, en ordonna l'exécution l'année même de son décès.

Le fameux Béring, Danois de nation, mais attaché à la marine russe depuis 1707, fut

ersa des larmes à
ai à bord du bri-

le Diamant, qui était
ue. Nous étions alors
5; nous naviguâmes
u 1er avril; grâce à la
traversâmes sans acci-
a Floride, et nous arri-
., dans le port de Salem,
ois et quinze jours depuis
; dans les mains des pirates,
presque deux mois depuis
sauvé à l'île de Roatan. Le
ez mon père, où l'on me prit
uscité.

découvrait, de dessus les côtes les plus élevées du pays, une terre à l'orient.

Le capitaine Béring et ses lieutenans Spangenberg et Tschirikof, fortement préoccupés des indices qu'ils avaient eus de la nouvelle terre dans leur premier voyage, proposèrent la seconde expédition du Kamtschatka. Ces navigateurs intrépides s'offrirent en même temps pour tenter toutes les nouvelles découvertes, qui restaient à faire entre l'Asie et le nord de l'Amérique. La Russie jouissait alors d'une paix profonde. Les offres de Béring furent agréées; il fut désigné chef de la nouvelle entreprise, et élevé au grade de capitaine-commandant; ses deux lieutenans furent aussi nommés capitaines pour servir sous lui. Spangenberg fut chargé d'une expédition particulière pour le Japon, qu'il termina en 1742.

Béring fit construire à Okhostk des vaisseaux d'un port plus considérable que ceux qui avaient servi à Spangenberg, et plus forts de bois, pour être en état de résister aux tempêtes, et même aux glaces. L'un fut nommé *le Saint-Pierre*, et l'autre *le Saint-Paul*.

Au printemps de l'année 1740, MM. De-

lisle de la Croyère, astronome, et Steller, naturaliste, se rendirent à Okhostk.

Tous les équipages se trouvèrent complets au milieu de l'été de 1740. On résolut aussitôt de profiter du restant de cette saison pour faire le trajet au Kamtschaka. Cependant le départ ne put avoir lieu que le 4 septembre suivant. Béring, commandant en chef, montait le paquebot *le Saint-Pierre*, et le capitaine Tschirikof *le Saint-Paul*; deux autres vaisseaux portaient les provisions. Les deux académiciens avaient aussi un bâtiment à part pour eux et leur bagage.

Le 17 septembre, la flottille, après avoir passé le détroit qui sépare la pointe méridionale du Kamtschatka de la première des îles Kouriles, où *le Saint-Pierre* manqua plus d'une fois de périr, entra heureusement dans le golfe et port d'Awatscha : les Russes y passèrent l'hiver. Ce port est un des meilleurs que l'on connaisse dans ces parages; vingt vaisseaux, même les plus grands, y peuvent être à l'aise et à l'abri de tous vents : l'eau douce y est saine et limpide. Le capitaine-commandant, très-satisfait des avantages de sa situation, l'appela du nom de ses paque-

bots, le port de *Saint-Pierre* et *Saint-Paul*.

Quelques jours avant le départ, Béring assembla le conseil pour convenir de la route que l'on tiendrait. La Croyère y fut invité. La terre vue par Jean de Gama, tracée sur la carte de Delisle, détermina les chefs de l'expédition à la chercher. Le résultat fut rédigé en ces termes : « Qu'on porterait d'a» bord le cap au sud-sud-est, vers la terre » vue par Jean de Gama, et, aux cas qu'on » ne la trouvât point, jusqu'à la hauteur de » 46°, qu'on riverait de bord, en courant est » et nord-est, au moins jusqu'au 66° de lati» tude. » On arrêta aussi que les académiciens se partageraient sur les deux principaux bâtimens. Steller monta sur le paquebot *le Saint-Pierre*, et La Croyère sur *le Saint-Paul*.

Les vivres embarqués, et tous les préparatifs finis, les deux capitaines mirent à la voile le 4 juin 1741. Le 12 du même mois, l'on se trouva à 46° de latitude, sans avoir rencontré ni terre, ni île. Les deux équipages furent alors pleinement convaincus que la terre de Gama n'existait point dans ces parages. On revira de bord, et l'on courut au nord jus-

qu'au 50° de latitude, toujours sans aucune découverte. Alors il fut résolu de gouverner à l'est pour parvenir au continent de l'Amérique. Le 20, Béring et Tschirikof furent séparés par une violente tempête, qui fut suivie de brouillards.

Il ne se passa rien d'extraordinaire jusqu'au 18 juillet, que Béring, qui, en attendant *le Saint-Paul*, avait toujours fait gouverner plus au nord, aperçut le continent de l'Amérique, à 58° 28' de latitude, et à 50° de longitude d'Awatscha, selon son estime. Trois jours plutôt, Tschirikof avait atteint la même côte, à 56° de latitude, et à 30° de longitude d'Awatscha, selon son estime. Il envoya successivement le grand canot et la chaloupe, avec dix-sept hommes à terre, pour prendre une connaissance plus particulière du pays, qui présentait une côte escarpée et bordée d'écueils. Ni l'un ni l'autre ne reparurent. Après les avoir long-temps attendus, Tschirikof délibéra avec ses officiers sur le parti à prendre: le résultat unanime fut que l'on reprendrait le chemin du Kamtschatka; ce qui fut exécuté le 24 juillet.

Dans le même temps, Béring cherchait à

prendre connaissance de la côte qu'il avait aperçue, et à y faire de l'eau. L'aspect du pays était effrayant par ses hautes montagnes couvertes de neige. Les Russes manœuvrèrent pour s'en approcher davantage; mais le vent, faible et variable, ne permit de l'atteindre que le 20 juillet; le vaisseau mouilla près d'une assez grande île, à peu de distance du continent. Une pointe de terre qui avance dans la mer fut appelée le cap Saint-Élie; un autre cap, qui se fit voir ensuite vis-à-vis du précédent, à l'ouest, reçut le nom de Saint-Hermogène. Entre eux deux était un golfe, où l'on se promettait de se mettre en sûreté, au cas que *le Saint-Pierre* fût forcé, par les circonstances, à chercher un port.

L'ancre jetée, le capitaine commandant envoya le maître Chitrof avec quelques hommes armés pour visiter le golfe, tandis qu'une autre chaloupe fut dépêchée pour chercher de l'eau. Steller s'embarqua aussi dans cette dernière. Chitrof trouva dans le golfe, entre des îles, un lieu commode pour y être à l'abri de tous les vents; mais on ne fut pas dans le cas de s'en servir. Steller rencontra aussi dans une île quelques cabanes désertes, d'où l'on con-

jectura que les habitans du continent y débarquaient quelquefois pour pêcher. Ces cabanes étaient de bois, revêtues de planches bien unies, et même échancrées en quelques endroits. On y trouva un coffre de bois de peuplier, une boule de terre creuse, dans laquelle était renfermé un petit caillou, comme pour servir de jouet aux enfans, et une pierre à aiguiser, sur laquelle se voyaient encore les marques de couteaux de cuivre qu'on y avait affilés.

Il trouva encore une cave dans laquelle il y avait provision de saumon fumé, et une herbe douce, préparée pour être mangée de la même manière qu'on les prépare au Kamtschatka. Il y avait aussi des cordes, et toutes sortes de meules et d'ustensiles. S'étant approché d'un endroit où les Américains venaient de dîner, ils s'enfuirent aussitôt qu'ils l'aperçurent. Il y trouva une flèche et un outil à faire du feu; il avait la même forme que ceux dont on se sert au Kamtschatka. C'est une planche percée à plusieurs trous; on fait entrer un bâton par un bout dans un de ces trous, tandis qu'on fait tourner et retourner l'autre bout entre

les mains, jusqu'à ce que par la rapidité du mouvement le feu prenne au trou. On reçoit alors les étincelles sur quelque matière facile à enflammer.

Assez loin de là était une colline couverte de bois, sur laquelle on voyait du feu, ce qui fit conjecturer que ces sauvages s'y étaient retirés. Steller n'osa se hasarder jusque-là. Il se contenta de cueillir des herbes dans les environs, et en apporta une si grande quantité au vaisseau, qu'il lui fallut beaucoup de temps pour les décrire l'une après l'autre, Steller regretta toujours de n'avoir pas eu assez de temps pour visiter ces côtes d'Afrique. Le séjour qu'il y fit ne fut que de six heures. Dès que l'eau fut faite, il revint malgré lui à bord.

Les matelots qui avaient été à l'aiguade, rapportèrent qu'ils avaient passé dans deux endroits où il paraissait que peu auparavant on avait fait du feu; qu'ils avaient remarqué du bois coupé et des traces d'hommes sur l'herbe; ils avaient vu aussi cinq renards rouges, qui ne s'effarouchèrent point à leur rencontre. De tout ce qui s'était trouvé dans les huttes, ils n'apportèrent au vaisseau que

quelques poissons fumés, semblables aux carpes, et d'un très-bon goût.

Cependant, pour faire voir aux Américains qu'ils n'avaient rien à craindre des étrangers qui venaient d'aborder sur leurs côtes, on envoya pour eux quelques présens à terre; savoir, une pièce de toile lustrée verte, deux chaudières de fer, deux couteaux, vingt grosses perles de verre, et une livre de tabac de Tscherkassie, en feuilles; on présuma que ces objets seraient du goût de ces sauvages.

Le 21 juillet, Béring résolut de remettre à la voile, et, selon qu'on en était convenu à Awatscha, de courir au nord de la côte jusqu'à 60° de latitude, si sa direction le permettait. Mais on ne put pas avancer davantage vers le nord, et il fallut même porter le cap toujours plus au sud, parce que la direction de la côte était sud-ouest. Cet obstacle n'était pas le seul; on se trouvait continuellement arrêté par les îles qui environnent presque de tous côtés le continent. Dans des momens où l'on croyait naviguer avec plus de sûreté, on voyait terre à l'avant des deux bords. On était alors obligé de retourner en arrière pour chercher un passage libre. Quelquefois il arrivait

aux Russes, pendant la nuit, le vent et le temps continuant d'être les mêmes, de voguer tantôt dans une mer agitée, tantôt dans une eau calme; et, lorsque ce calme avait duré quelques heures, ils se retrouvaient subitement dans une mer si impétueuse, que le pilote avait peine à rester maître du vaisseau. La différence de ces situations ne peut s'expliquer, que parce que, pendant ces calmes, le vaisseau se trouvait dans des passages couverts par des îles que l'on n'avait point aperçues dans l'obscurité.

On navigua entre les îles jusqu'au 2 septembre; le 5, on vit des habitans, qui, par leurs discours et leurs gestes, invitaient les Russes à aller à terre. Ceux-ci, à leur tour, cherchèrent, par des signes et par des présens qu'ils leur jetèrent, à les faire venir au vaisseau. Enfin Béring et ses officiers résolurent de hasarder une descente à terre. Pour cet effet, on mit en mer la chaloupe. Le lieutenant Waxel, accompagné de Steller et de neuf hommes bien armés, la monta et se rendit à l'île. Ils trouvèrent le rivage bordé d'écueils. La crainte de s'y briser par le gros temps qu'il faisait, détermina les Russes à ne s'en

approchât qu'à trois brasses de distance. Les Américains, au nombre de neuf, se tenaient sur le rivage, où ils invitaient par signes à venir à la chaloupe. Mais, comme ils ne se laissaient tenter ni par les gestes qu'on leur fit, ni par les présens qu'on leur offrit, et qu'ils persistaient toujours à faire signe aux Russes de descendre, Waxel fit mettre à terre trois hommes, parmi lesquels était un interprète Tschutskis ou Koriaque; ils amenèrent la chaloupe à un des écueils, ainsi qu'on leur avait ordonné.

Les débarqués furent bien reçus des sauvages; mais ils ne purent s'entendre ni les uns ni les autres: on fut contraint de s'entretenir par signes. Les Américains voulurent régaler les Russes, en leur présentant de la chair de baleine, qui était la seule provision qu'ils avaient avec eux. Il paraît qu'ils ne s'étaient arrêtés en cet endroit que pour la pêche des baleines, car on voyait sur le rivage autant de canots que d'hommes, mais aucune cabane, et pas une femme. Vraisemblablement ils n'avaient de demeures permanentes que sur le continent.

Ces Américains n'avaient ni flèches ni parures

armes qui eussent pu donner de l'ombrage aux Russes ; aussi, ces derniers s'arrêtèrent-ils assez long-temps dans l'île, allant çà et là avec les sauvages, sans cependant perdre de vue la chaloupe, comme on le leur avait recommandé.

Pendant ces courses, un des Américains eut le courage d'aller trouver Waxel dans la chaloupe ; il paraissait être le plus âgé et le principal de la troupe. Waxel lui présenta une tasse d'eau-de-vie, mais cette boisson lui parut aussi désagréable qu'étrange ; il cracha ce qu'il en avait dans la bouche, et se mit à crier, comme s'il se plaignait aux siens qu'on en agissait mal avec lui. Il n'y eut pas moyen de l'apaiser ; on lui offrit des aiguilles, des verres à collier, un chaudron de fer, des pipes : il refusa tout ; il lui tardait de retourner dans l'île. Waxel ne jugea pas à propos de le retenir plus long-temps. Il fit rappeler en même temps les débarqués.

Cette démarche ne plut pas aux Américains. Ils voulurent d'abord les retenir tous les trois. Cependant, ils laissèrent aller les deux Russes, mais ils gardèrent l'interprète ; quelques-uns vinrent même prendre le câble

qui amarrait la chaloupe, et la tirèrent de toute leur force. Ils voulaient apparemment la conduire à terre, la croyant aussi facile à manier que leurs petits canots, ou bien ils espéraient qu'elle se briserait contre les pierres qui bordaient le rivage. Pour prévenir ce dessein, Waxel fit couper le câble. L'interprète criait de son côté pour qu'on ne l'abandonnât pas. Quelques signes qu'on fît aux Américains de le lâcher, ils n'en voulurent rien faire. Enfin Waxel, pour les effrayer seulement, fit tirer deux coups de mousqueton. Le succès répondit à son attente; le fracas du coup, redoublé par une montagne voisine, fit tomber de frayeur les Américains par terre, et aussitôt l'interprète s'échappa de leurs mains. Ces sauvages revinrent assez promptement de l'étonnement qui les avait saisis; ils témoignèrent même, par leurs cris et par leurs gestes, qu'ils se trouvaient fort offensés, et firent signe que personne ne se hasardât de venir à terre. Waxel même ne jugea pas devoir s'arrêter plus long-temps en cet endroit. La nuit tombait, la mer grossissait toujours, et le vaisseau était éloigné de deux verstes.

Un seul de ces Américains avait un couteau

pendu à la ceinture, qui parut fort singulier aux Russes par sa forme. Il était long de huit pouces, fort épais, et large à l'extrémité où devait être la pointe. On ne peut savoir quel était l'usage de cet outil. Leur habillement était fait de boyaux de baleine pour le haut du corps, et de peaux de chien marin pour le bas; leurs bonnets étaient de peau de lion marin, et ornés de diverses plumes d'oiseaux, principalement de faucon. Ils se bouchaient le nez avec de l'herbe, qu'ils ôtaient de temps en temps, et alors il en sortait beaucoup d'humidité. Leurs visages étaient peints en rouge; plusieurs les avaient bigarrés, et les traits de leurs physionomies étaient variés comme ceux des Européens; quelques-uns avaient le nez plat comme les Calmouks; tous étaient assez hauts de taille. Il est probable qu'ils se nourrissent principalement des animaux marins qui se trouvent dans ces mers, tels que les baleines, les vaches marines, les lions marins, les ours de mer, les castors, ou plutôt, loutres de mer, et les chiens marins. On leur vit aussi chercher des racines; ils les mangeaient aussitôt, après en avoir secoué la terre.

Waxël, le lendemain de son retour au

vaisseau, était occupé à appareiller, lorsque sept Américains du nombre de ceux de la veille, s'approchèrent du vaisseau dans autant de canots. Deux d'entre eux se levèrent, et se tenant à l'échelle, donnèrent en présent aux Russes deux de leurs bonnets, et une figure humaine, d'os, taillée au couteau, que l'on prit pour une idole. A cette occasion ils présentèrent encore le calumet en signe de paix. C'était un bâton long de cinq pieds, au bout duquel étaient liées sans ordre des plumes de faucon. Waxel répondit à ces démonstrations d'amitié par d'autres présens. Ces sauvages s'arrêtèrent quelque temps à les considérer, et il y a apparence qu'ils seraient montés dans le vaisseau, si le vent, qui s'était renforcé, ne les eût obligés de retourner au plus vite à terre. Après y être arrivés, ils se mirent tous ensemble à pousser des cris qui durèrent près d'un quart-d'heure. Bientôt après, *le Saint-Pierre* passant à pleines voiles dans l'île, les Américains recommencèrent à crier plus haut. On ne savait si c'était pour souhaiter un bon voyage aux étrangers, ou s'ils voulaient témoigner par là leur joie d'être débarrassés d'eux.

L'équipage lutta contre les vents contraires

et les tempêtes, jusqu'au 24 septembre, que l'on revit terre. Elle est remarquable par de hautes montagnes et par un grand nombre d'îles qui la précèdent dans un assez grand éloignement. On l'estime à 51° 27' de latitude et 21° à l'est d'Awatscha. Comme c'était le jour de saint Jean-Baptiste, on donna le nom de ce saint à l'une des plus hautes montagnes de la côte.

Un vent fort, du sud, rendait le voisinage de la côte dangereux ; ainsi l'on prit le parti de tenir au vent, qui, tournant bientôt à l'ouest, se changea en une tempête violente, et repoussa le vaisseau fort loin au sud-est. La tempête dura dix-sept jours sans discontinuer; elle fut si violente, que le pilote André Hesselberg avoua que, pendant cinquante ans qu'il avait servi sur mer dans différentes parties du monde, il n'en avait jamais vu une pareille. On serra tant qu'on put de voiles, afin de n'être pas emporté trop loin. Malgré cette précaution on perdit beaucoup de chemin, puisque le 12 octobre, lorsque la tempête s'apaisa, on se trouva à 48° 18' de latitude, ce qui cependant ne doit être entendu que de l'estime; car il n'y eut pas moyen de

prendre hauteur, le temps étant toujours très-couvert.

Les maladies qui régnaient déjà parmi l'équipage ne firent qu'augmenter, et le scorbut le désola de plus en plus. Il ne se passa presque plus de jours sans que quelqu'un en mourût, et à peine resta-t-il assez d'hommes en santé pour la manœuvre du vaisseau.

Dans ces tristes conjonctures on demandait si l'on devait s'efforcer de retourner au Kamtschatka, ou si l'on chercherait quelque port sur la côte d'Amérique pour y hiverner. Le besoin commun, la saison avancée, le manque d'eau fraîche, et l'éloignement où l'on était encore du port de Pétropawlowska, paraissaient rendre indispensable le dernier parti. Cependant le premier fut résolu dans un conseil tenu à bord. Dès que le vent fut favorable, on remit le cap au nord, et, après le 15 octobre, on le porta à l'ouest. On passa devant une île, qu'on eût dû voir déjà en allant, à juger du cours du vaisseau tel qu'il est marqué sur la carte. Il y a apparence que des brouillards l'avaient dérobée aux yeux du pilote. Elle reçut le nom de Saint-Macaire, comme les autres qui suivent à l'ouest furent

appelées de ceux de Saint-Étienne, de Saint-Théodore, et de Saint-Abraham.

Deux autres îles qu'on aperçut successivement, le 29 et le 30 octobre, restèrent sans nom, parce qu'à leur situation, leur grandeur et leur figure, on les prit pour les deux premières des îles des Kouriles. Ce préjugé fit qu'on porta le cap au nord. En continuant encore deux jours seulement à courir ouest, on serait arrivé au port d'Awatscha. On les appela, à cause de cette erreur, les îles de la Séduction.

Cette manœuvre eut les suites les plus funestes. En vain on reprit le cours à l'ouest, la côte du Kamtschatka fut toujours invisible, et il ne resta aucune espérance d'atteindre un port dans une saison déjà si avancée. Cependant l'équipage russe, exposé au froid le plus piquant et à une pluie continuelle, travaillait sans relâche. Le scorbut avait déjà fait de si grands progrès, que le matelot dont on avait besoin auprès du gouvernail, y était conduit sous les bras par deux autres malades à qui il restait encore assez de force pour se soutenir sur leurs jambes. Lorsque celui-ci ne pouvait plus ni se tenir assis, ni gouverner,

on le remplaçait par un autre qui n'était guère plus en état de remplir cette fonction que le premier. On n'osait forcer de voiles, parce qu'en cas de besoin on n'aurait eu personne pour amener celles qui auraient été de trop. Ces voiles mêmes étaient déjà si usées, que le premier vent un peu plus fort les aurait mises en pièces; et il n'y avait point assez de matelots pour pouvoir leur substituer celles qu'on avait de rechange.

A la pluie continuelle qu'il avait fait jusque-là, succédèrent la grêle et la neige. Les nuits devenaient toujours plus longues et plus obscures, et par là même le danger plus imminent, parce qu'à tout moment on avait le naufrage à craindre. En même temps l'eau douce allait manquer tout-à-fait. Le travail excessif devint insupportable au peu d'hommes qui restaient encore sur pied; ils croyaient à l'impossible, lorsqu'on les sommait de faire leur devoir. La mort, qui leur paraissait inévitable, tardait trop à leur gré de venir les délivrer de leurs maux.

Pendant quelques jours, le vaisseau demeura sur l'eau sans être gouverné, et comme immobile, ou s'il avait quelque mouvement,

il ne le recevait que des vents et des flots dont il était le jouet. En vain eût-on employé la rigueur avec un équipage réduit au désespoir.

Dans cette extrémité, Waxel prit un parti plus sage, en parlant avec bonté aux matelots, et en les exhortant à ne pas désespérer tout-à-fait du secours de Dieu, et à faire plutôt un dernier effort, pour aller au-devant de leur délivrance commune, qui peut-être était plus prochaine qu'ils ne s'y attendaient. Avec ces paroles modérées, il en persuada quelques-uns à se tenir sur le pont pour y faire la manœuvre aussi long-temps encore qu'il leur serait possible.

L'équipage était dans cette situation affreuse, lorsque le 4 novembre au matin, on recommença à faire voile à l'ouest, sans savoir à quelle latitude on était, ni à quelle distance du Kamtschatka. Cependant cette route à l'ouest était la seule par laquelle on pouvait encore espérer de parvenir enfin à cette presqu'île. Quelle fut la joie de tous les Russes, lorsque bientôt après ils virent terre! Il pouvait être huit heures du matin.

Le peu de forces qui restait aux matelots fut bientôt ranimé à la vue de cette terre dé-

sirée. On tâcha de s'en approcher, mais elle était encore éloignée; car on n'apercevait que des sommets de montagnes couverts de neige; et lorsqu'on en fut près, la nuit tomba. Les officiers jugèrent qu'il était de la prudence de tenir la mer, afin de ne pas exposer le vaisseau. On manœuvra à cet effet pendant l'obscurité; mais le lendemain on trouva que la plupart des cordages du côté droit du vaisseau étaient rompus. Il n'en fallut pas davantage pour rendre l'infortune complète.

Waxel, sur le rapport qu'il fit de ce nouveau désastre au capitaine-commandant, reçut ordre d'assembler tous les officiers, et de consulter avec eux sur ce qu'il y avait à faire. En conséquence on tint conseil. On y considéra le danger où ils se trouvaient tous, dans un vaisseau désagréé, et hors d'état par conséquent de naviguer. On savait que les cordages qui restaient entiers n'étaient pas moins usés que ceux qui étaient rompus, puisqu'à tout moment, et même pendant qu'on délibérait, on apprenait qu'il s'en cassait. L'eau diminuait tous les jours; et les maladies augmentaient; on avait été incommodé auparavant de l'humidité, mais on l'était bien plus alors

du froid qui, loin de se ralentir, devenait insupportable à mesure que la saison avançait. Cet exposé ne se trouvant que trop vrai, on se décida d'aborder à la terre qu'on avait vue; le motif de cette résolution fut qu'on aurait du moins la vie sauve; peut-être aussi qu'il y aurait moyen d'y mettre le vaisseau en sûreté.

Aussitôt la décision du conseil, les Russes portèrent le cap sur la terre, mais à petites voiles seulement, à cause de la faiblesse de la mâture. Le vent était nord; la sonde indiqua trente-sept brasses et fond de sable. Deux heures après, savoir, à cinq heures du soir, on trouva douze brasses et toujours même fond. Alors on jeta une ancre et l'on fila les trois quarts du câble. A six heures, le câble se rompit. Les vagues, qui étaient monstrueuses, poussèrent le vaisseau sur un rocher, où il toucha deux fois; cependant la sonde indiquait encore cinq brasses de profondeur. En même temps les vagues donnèrent avec tant de furie sur le vaisseau, qu'elles le firent trembler jusqu'à la quille. On jeta une seconde ancre, mais le câble se rompit avant même qu'il parût que l'ancre eût mordu. Heureusement

celle qui restait n'était point préparée; dans l'extrême danger où l'on se trouvait, on l'aurait jetée, et par conséquent perdu toutes les ancres. Dans le même temps qu'on était occupé à mettre cette troisième ancre sur les bossoires pour la jeter, une forte vague souleva le vaisseau, et le jeta par-dessus le rocher.

Tout à coup les Russes se trouvèrent dans une eau calme, et l'on mouilla par quatre brasses et demie fond de sable, à environ trois cents brasses de terre. Le lendemain ils virent quel séjour leur était tombé en partage. La divine Providence les avait conduits comme par miracle à un endroit qui, tout périlleux qu'il paraissait, était cependant le seul où ils pouvaient trouver leur salut. Partout ailleurs, de grands rochers, qui s'étendaient fort avant dans la mer, rendaient le rivage inaccessible. Environ vingt brasses plus au nord, ou plus au sud, le vaisseau était en pièces; et tout périssait dans l'obscurité. . . . . .

Cependant l'hiver s'avançait à grands pas. Le premier soin des naufragés fut de visiter le pays dans les environs du débarquement, et de choisir l'endroit le plus commode pour s'y établir. L'équipage, exténué de maladie et

de fatigue, après s'être reposé jusqu'à midi, descendit la chaloupe, mais avec beaucoup de peine. Le 6 novembre, à une heure après-midi, Waxel et Steller allèrent à terre. Ils trouvèrent le pays stérile et couvert de neige. Un torrent qui venait des montagnes et se jetait dans la mer près de là, n'était pas encore gelé; il roulait une eau claire et très-bonne. On n'apercevait point d'arbres, ni même de petit bois à brûler; cependant la mer en avait jeté sur le rivage, mais il était difficile à trouver sous la neige qui le couvrait. Cette reconnaissance du lieu du débarquement et de ses environs fit naître dans le premier moment les plus accablantes réflexions. Où prendre les matériaux nécessaires à la construction des maisons et des casernes? Où mettre en sûreté les malades? Comment se garantir du froid?... Mais il ne faut jamais désespérer de son salut: plus on est dans le malheur, plus la nécessité est ingénieuse. Entre les collines de sable qui bordaient le torrent, il y avait des fosses assez profondes; on se proposa de les nettoyer par le bas, et de les couvrir de voiles pour s'y mettre à couvert, en attendant qu'on eût amassé assez de bois flotté pour en construire de mau-

vaises cabanes. Vers le soir, Waxel et Steller revinrent au vaisseau faire leur rapport au capitaine-commandant.

Le conseil s'assembla aussitôt leur retour; il fut résolu que dès le lendemain on enverrait à terre tous ceux de l'équipage qui étaient encore sur pied, afin de préparer d'abord quelques-unes de ces fosses pour les malades. L'ordre fut exécuté, et le 8 novembre on s'occupa de descendre à terre les plus faibles. Quelques-uns expirèrent dès qu'ils eurent été exposé au grand air, dans le temps même qu'on les sortait d'entre les ponts; quelques-uns pendant qu'ils étaient sur le tillac, d'autres dans la chaloupe, plusieurs enfin après avoir été mis à terre.

Le pays fourmillait de cette espèce de renards nommés *pestzi* en langue russe. Ils se jetèrent sur les corps morts avec une avidité surprenante. Selon toute apparence, c'était pour la première fois que des hommes avaient abordé à cette terre, car ces animaux ne s'effarouchèrent point à leur vue; au contraire, ils s'en laissaient approcher sans fuir. Ce ne fut pas sans peine qu'on éloigna ces animaux des cadavres; quelques-uns de ceux-ci eurent

les pieds et les mains rongés avant qu'on pût les enterrer. Cette voracité donna lieu de conjecturer que l'on était dans une île, ce qui se changea dans la suite en certitude.

Le 9 novembre, quatre hommes portèrent le capitaine à terre, bien couvert contre l'air extérieur, sur un brancard fait de deux perches entrelacées de cordes; on lui avait préparé une fosse à part. Tous les jours on continua le transport des malades; mais aussi tous les jours il en mourut quelques-uns, qu'il fallut enterrer. Aucun de ceux qui avaient gardé le lit sur le vaisseau n'en réchappa; c'étaient principalement ceux qui, par indifférence pour la vie, ou plutôt par pusillanimité, avaient laissé prendre le dessus à la maladie.

Ce mal commence par une extrême lassitude qui s'empare de tout le corps, rend l'homme paresseux, le dégoûte de tout, abat entièrement l'esprit, et forme peu à peu une sorte d'asthme qui se fait sentir au moindre mouvement : il arrive ordinairement que le malade aime mieux rester couché que de se promener, mais c'est là précisément ce qui le perd. Bientôt tous les membres sont affectés de douleurs aiguës, les pieds s'enflent, le

teint devient jaune, le corps se couvre de taches livides, la bouche et les gencives saignent, et les dents s'ébranlent. Alors le malade ne veut plus se remuer, et il lui est indifférent de vivre ou de mourir. On observa successivement dans le vaisseau ces divers degrés de la maladie, et leurs effets. On remarqua encore que quelques malades étaient saisis d'une terreur panique, qui leur faisait prendre l'alarme au moindre bruit et à chaque cri qu'on faisait dans le vaisseau. D'autres mangeaient avec beaucoup d'appétit, et ne s'imaginaient pas être en danger. Ceux-ci n'entendirent pas plutôt l'ordre donné pour le transport des malades, qu'ils quittèrent leurs cadres et s'habillèrent, ne doutant point de leur prompt rétablissement. Mais en sortant du fond de cale, rempli de moiteur et d'un air corrompu, ils trouvèrent la mort au grand air qu'ils respirèrent sur le pont.

Ceux-là seuls furent sauvés, qui ne succombèrent point à la maladie jusqu'à garder toujours le lit, qui se tinrent tant qu'ils purent sur pied et en mouvement; ils furent redevables à leur vivacité et à leur gaîté naturelle de ne s'être point laissés abattre comme les au-

tres. Un homme de cette humeur servait en même temps d'exemple à ses semblables, et les encourageait par ses discours. Ces bons effets furent remarqués surtout parmi les officiers qui étaient continuellement occupés à distribuer les ordres, et obligés la plupart du temps à se tenir sur le pont pour avoir l'œil sur tout. Ils étaient toujours en action, et ils ne pouvaient perdre courage, car ils avaient Steller avec eux. Steller était un médecin pour l'âme ainsi que pour le corps; il portait la joie avec lui, et la communiquait à tout ce qui était autour de lui.

Il n'y eut que le capitaine commandant qui céda au mal; son âge et sa constitution lui donnaient plus de penchant au repos qu'à l'activité. A la fin il devint si méfiant, et regarda tellement chacun pour ennemi, que Steller, qu'il avait tant aimé jusque-là, n'osa plus paraître à ses yeux.

Waxel et Chitrof se portèrent assez bien pendant qu'ils furent en mer; ils demeurèrent le plus long-temps de tous sur le vaisseau, parce qu'ils avaient résolu que tout l'équipage serait mis à terre avant de s'y rendre eux-mêmes : ils se trouvaient aussi mieux logés à

bord. Mais cette situation pensa leur devenir funeste, soit parce qu'ils ne se donnaient plus tant de mouvement, soit parce qu'ils étaient exposés aux vapeurs malignes qui sortaient du fond de cale. En peu de jours ils se trouvèrent si mal, que, le 21 novembre, on fut obligé de les transporter du vaisseau à terre. On avait appris par expérience comment il fallait faire passer les malades du vaisseau au grand air; ainsi, Waxel et Chitrof furent enveloppés soigneusement, et on ne leur laissa respirer l'air que peu à peu, et par degrés, jusqu'à ce qu'ils y fussent accoutumés. Dans la suite ils revinrent en parfaite santé, mais Chitrof plus lentement que Waxel.

Béring mourut le 8 décembre 1741. On lui fit l'honneur d'appeler l'île de son nom. Dès sa plus tendre jeunesse il s'était montré passionné pour les voyages de long cours; il revenait même des Indes Orientales et Occidentales lorsqu'il se présenta au czar Pierre, qui créait alors une marine. En 1707 il fut nommé lieutenant, et en 1710, capitaine-lieutenant dans la flotte de ce prince. Béring, ayant ainsi servi dans la marine russe dès son

berceau, et assisté, depuis, à toutes les expéditions maritimes pendant la guerre de Suède, avait acquis, outre l'habileté nécessaire à un officier de mer, une longue expérience; aussi parut-il digne du choix qu'on fit de lui pour conduire les deux expéditions si importantes du Kamtschatka. Cependant, quelle destinée pour un homme si célèbre! On peut dire qu'il fut presque enterré vif. Béring avait été transporté à terre avec les plus grandes précautions, le lendemain du jour du débarquement; la fosse où il avait été placé était la plus grande et la moins incommode; on l'avait aussi couverte soigneusement en forme de tente. Dès les premiers jours, il se détachait continuellement du sable des parois de la fosse où il était couché, et ses pieds en étaient à tout instant couverts: ceux qui avaient soin de lui les dégageaient aussitôt; mais il ne voulut plus permettre, à la fin, qu'on l'ôtât; il croyait en ressentir encore quelque chaleur, tandis qu'elle l'abandonnait dans toutes les autres parties du corps. Peu à peu, ce sable s'accumula jusqu'au bas-ventre; et, lorsqu'il eut rendu le dernier soupir, on fut obligé de

le déterrer pour l'inhumer convenablement.

Quelques jours avant la mort du capitaine, les Russes eurent encore le malheur de perdre leur vaisseau : c'était l'unique ressource qui pouvait les tirer de cette terre d'exil. Il était à l'ancre, comme on l'a vu plus haut, et exposé à toute l'impétuosité de la mer, lorsque, la nuit du 28 au 29, une violente tempête s'étant élevée de l'est-sud-est, le câble se rompit, et le vaisseau échoua près de l'endroit où les Russes étaient couchés dans leurs fosses. On le trouva, le matin, ensablé de huit à dix pieds. Par la visite qu'on en fit, on reconnut qu'il était presque entièrement fracassé à la quille et aux côtés. L'eau, qui y entrait et sortait par le bas, avait fait couler à la mer ou gâté la plus grande partie des provisions qui y restaient, et qui consistaient en farine, en gruau et en sel.

Cette perte était accablante dans les circonstances où se trouvaient les malheureux débarqués; mais elle diminua bientôt à leurs yeux, lorsqu'ils eurent réfléchi que le vaisseau, quoique brisé, ayant été jeté à leurs pieds sur le sable, au lieu d'être emporté en pleine mer, il leur restait au moins l'espé-

rance, s'il ne pouvait être remis à flot, d'en construire, avec les débris, un qui fût suffisant pour regagner le Kamtschatka.

Ce qui s'était passé depuis le naufrage avait distrait les Russes sur deux objets importans dans leur situation : le premier, de reconnaître le terrain où ils avaient abordé, et le second, de pourvoir à leur subsistance. Ce soin ne pouvait être plus pressant ; ils s'en occupèrent aussitôt après la dernière tempête. Ils ignoraient encore s'ils étaient débarqués dans une île ou sur un continent, si la contrée était habitée, mais surtout quelles étaient ses productions animales et végétales. Après avoir délibéré sur ces objets, le résultat fut de commencer par la reconnaissance du pays, en envoyant de la côte orientale, où ils avaient débarqué et s'étaient établis, quelques-uns des hommes les plus vigoureux de l'équipage, vers le nord et le sud. Ceux-ci allèrent aussi loin que les rochers qui avançaient dans la mer le leur permirent; les uns revinrent le troisième jour de leur départ, et les autres le quatrième.

Ils rapportèrent unanimement qu'ils n'avaient pas trouvé la moindre trace d'hom-

mes; mais qu'ils avaient vu sur le rivage beaucoup de loutres, appelées au Kamtschatka castors marins : ils avaient aussi remarqué, vers l'intérieur du pays, une grande quantité de renards bleus et blancs, qui ne s'étaient point enfuis à leur approche. On conclut avec raison, d'après cet exposé, que le pays n'était point fréquenté ni habité par des hommes. Cependant, comme les envoyés n'avaient point assez parcouru l'intérieur, et qu'on n'avait point encore pénétré jusqu'à la côte opposée à celle du débarquement, on résolut d'en faire partir de nouveaux. Ceux-ci montèrent sur une montagne très-élevée, à trois ou quatre lieues du rivage : de son sommet, ils découvrirent la mer à l'ouest et à l'est, et dès lors ils ne doutèrent plus qu'ils n'eussent abordé dans une île. On n'y trouva aucune forêt, mais seulement quelques buissons de saules sur le bord des ruisseaux.

Après la reconnaissance de l'île, on procéda à l'examen des provisions échappées au naufrage et à la tempête. D'abord on mit en réserve environ huit cents livres de farine, pour la provision, lors du trajet qu'on espérait faire de l'île au Kamtschatka; ensuite on régla

les portions journalières. Quoique modiques, et qu'il mourût environ trente Russes jusqu'au moment du départ des naufragés, elles n'auraient point été suffisantes si les animaux marins n'y avaient suppléés fort à propos.

Les premiers qui servirent à leur nourriture furent les loutres. La chair en était dure et coriace ; mais il fallut bien s'en contenter, jusqu'à ce qu'on pût la remplacer par une autre moins désagréable. Cependant les Russes en tuèrent encore beaucoup, à cause de leurs belles fourrures, lors même que ces animaux ne leur servirent plus d'aliment. Ces peaux sont si estimées, que les Chinois les achètent des Russes, à Kiachta, jusqu'à quatre-vingts et cent roubles chacune. Les naufragés en rassemblèrent neuf cents pendant leur séjour dans l'île ; elles furent distribuées également entre tous. Stellen fut cependant le mieux pourvu ; en qualité de médecin, il reçut plusieurs de ces peaux en présent, et d'autres lui furent vendues ou échangées par ceux qui ne prisaient que médiocrement ces fourrures, dans l'incertitude qu'ils avaient de revoir leur patrie. On assure qu'il en avait trois cents, lorsqu'il repassa en Sibérie.

Au mois de mars, les loutres disparurent; elles furent d'abord remplacées par un autre animal appelé, au Kamtschatka, chat marin (*kotimonskie*), à cause de ses longues moustaches, et ensuite par les chiens de mer. Les animaux de ces deux espèces se trouvaient en grand nombre sur les côtes de l'île, et principalement les chats marins sur la côte occidentale : les plus gros pesaient jusqu'à huit cents livres. Leur chair, désagréable au goût, répugnait aux Russes : heureusement que de temps en temps ils surprenaient de jeunes lions marins, connus par les Kamtschadales sous le nom de *siwoutticha*; lorsqu'ils ont atteint leur grosseur, ils pèsent jusqu'à seize cents livres. Le lion marin est redoutable aux autres animaux, et même à l'homme : son inclination belliqueuse se fait remarquer dans son aspect terrible et dans ses yeux pleins de feu. Les Russes ne se hasardaient à les attaquer que pendant leur sommeil. Leur chair est excellente.

Le morse fut aussi très-utile aux Russes. On en prit qui pesaient huit cents livres : un seul de cette grosseur suffisait pour la nourriture de quinze jours. Leur chair est com-

parable à celle du bœuf, et celle des jeunes n'est pas inférieure à celle du veau. La graisse qui couvre de trois à quatre pouces la chair de ces animaux, est assez semblable au lard du porc. Les naufragés en fondirent, et en firent usage au lieu de beurre. Ils remplirent aussi quelques tonneaux de sa chair, qu'ils avaient salée, et on les réunit à la provision mise à part pour le retour au Kamtschatka.

Dans la triste situation où les Russes se trouvaient dans l'île de Béring, une baleine morte échoua, dès le commencement de l'hiver, assez près de leur habitation : elle avait huit brasses de long. C'était la ressource des naufragés, quand les animaux marins leur manquaient; aussi l'appelaient-ils le magasin des vivres. On en coupait la graisse en morceaux carrés, que l'on faisait bouillir à grand feu pour en séparer l'huile; ce qui restait, quoique coriace, se mangeait comme de la viande. Dans les premiers jours du printemps suivant, une autre baleine morte fut encore jetée sur cette côte par la mer. Celle-ci, plus fraîche, fit abandonner la première.

A la fonte des neiges, vers la fin du mois

de mars 1742, les Russes s'occupèrent sérieusement de leur retour. Tous étant assemblés, au nombre de quarante-cinq, on mit en délibération les moyens de gagner le Kamtschatka. L'état d'égalité où ils vivaient produisit une diversité d'opinions, qui étaient appuyées avec chaleur. Waxel se conduisit avec beaucoup de prudence et d'art dans cette circonstance. Sans heurter de front les auteurs de ces avis différens, il les opposait l'un à l'autre, et les détruisait par un troisième, qu'il faisait rejeter ensuite par des objections qui paraissaient sans réplique. Enfin, lui et Chitrof, qui s'étaient concertés ensemble, proposèrent leur sentiment, qui fut de dépiécer le vaisseau et d'en construire un qui fût moins considérable, mais assez spacieux pour renfermer tout l'équipage et les provisions. En le discutant, ils firent beaucoup valoir que tous ceux qui avaient souffert ensemble ne seraient point séparés; qu'il n'en resterait point en arrière; que, s'il arrivait un nouveau malheur, ils seraient les uns avec les autres, et que personne n'en serait exempt. Cet avis ayant passé unanimément, on en dressa un acte qui fut signé par

tout l'équipage. Le temps favorable qu'il fit dans les premiers jours du mois d'avril permit de le mettre à exécution. Tout le mois fut employé à déplacer les agrès et à démonter la carcasse du bâtiment. Les officiers, les premiers à l'ouvrage, donnaient l'exemple aux autres par leur assiduité au travail.

Il s'était trouvé dans l'équipage russe trois charpentiers, qui moururent successivement dans l'île. Heureusement un cosaque, natif de Krasnoiarsk, en Sibérie, nommé Sawa Starodoubzof, qui avait servi comme ouvrier dans le chantier d'Okhotsk, s'offrit pour diriger la construction du nouveau bâtiment, si on voulait lui en donner les proportions. Ses offres furent acceptées, et il tint exactement parole. Un service de cette importance rendu aux compagnons de son infortune ne resta pas sans récompense : aussitôt après l'arrivée de l'équipage à Jeniseisk, il fut élevé par la cour de Russie au rang de sinbojarskoy; c'est le dernier degré de noblesse en Sibérie.

Le 6 mai, on commença la construction du bâtiment; on lui donna quarante pieds de longueur sur treize de largeur. A la fin

du même mois, l'étrave, l'étambord, les varangues et les forçats étaient posés. Dès les premiers jours de juin, on le revêtit en planches, tant en dedans qu'en dehors. Il n'avait qu'un mât et un pont, mais il portait une chambre de poupe et une cuisine sur le devant, et de chaque côté quatre avirons. Dans le dénûment de beaucoup de choses où étaient les Russes, ils parvinrent néanmoins à le calfater. Enfin on construisit aussi en même temps un canot pour neuf à dix personnes.

Tout le corps du bâtiment étant achevé, on le lança à l'eau le 10 août suivant : il fut nommé *le Saint-Pierre*, comme le navire des débris duquel il avait été construit. Les boulets et ce qui restait de la ferraille du premier vaisseau servirent à le lester. Un calme constant qu'il fit pendant six jours fut employé à placer le mât, le gouvernail, les voiles, et à le charger de provisions ; il tirait cinq pieds d'eau.

Chacun s'étant rendu à bord, on mit à la mer le 16 ; les rochers et les bas-fonds furent évités à l'aide des avirons, jusqu'à la distance de deux milles d'Allemagne. Ensuite on déploya les voiles pour profiter d'un petit

vent frais du nord. Le vaisseau était aussi bon voilier, et manœuvrait aussi facilement que s'il avait été l'ouvrage d'un habile constructeur. Le 18 août, les Russes essuyèrent un gros vent contraire du sud-ouest. La crainte d'une tempête leur fit prendre la résolution d'alléger le vaisseau en jetant à la mer une partie de ce qui le lestait. Le 25 août, ils aperçurent le Kamtschatka. Le lendemain, ils entrèrent heureusement dans le golfe d'Awatcha, et le 27, ils jetèrent l'ancre au port de Petropawlowska.

On ne pourrait exprimer que très-difficilement la satisfaction qu'éprouvèrent les Russes après avoir pris terre. Ils eurent bientôt oublié leurs malheurs et la disette où ils s'étaient trouvés, à la vue d'un magasin abondamment pourvu de vivres, que le capitaine Tschirikof y avait laissé. Des casernes spacieuses et commodes les attendaient : ils y passèrent l'hiver. Au mois de mai ils se rembarquèrent et arrivèrent à Okhostk. Waxel se rendit à Iakoutsk, et y resta tout l'hiver. Au mois d'octobre 1744, il parvint à Ieniseisk, et y trouva le capitaine Tschirikof, qui avait reçu l'ordre du sénat d'y rester jus-

qu'à ce que la cour de Russie eût pris une résolution définitive sur les expéditions du Kamtschatka. Waxel crut devoir aussi attendre les ordres du sénat dans cette ville.

Enfin, Tschirikof ayant été mandé en 1745, à Pétersbourg, Waxel lui succéda dans le commandement des deux équipages réunis; il se rendit avec eux dans cette même ville, au mois de janvier 1749.

RELATION

Du délaissement de quatre matelots russes, dans une île déserte, à l'est du Spitzberg, en 1743.

En 1743, Jérémie Okladnikoff, marchand de Mésen, ville de la province de Yougorie, gouvernement d'Archangel, équipa un bâtiment monté de quatorze hommes, pour aller au Spitzberg, à la pêche de la baleine.

Les huit premiers jours, leur navigation fut très-heureuse; mais le neuvième, le vent changea, en sorte qu'au lieu d'être portés à la côte ouest du Spitzberg, ils furent poussés à la côte est, et au bout de quelques jours, ils se trouvèrent près d'une île appelée, en russe, *Maloybroun*. Le vaisseau s'approcha de cette île à environ trois verstes de distance, et fut subitement entouré de glaces de toutes

parts. Dans cette affreuse situation, l'équipage tint conseil. Le contre-maître, Alexis Himkof, se ressouvint d'avoir entendu dire que quelques habitans de Mésen avaient bâti, peu d'années auparavant, une cabane à peu de distance de la mer, et qu'ils y avaient passé l'hiver. Cette ouverture ranima le courage abattu : on se décida à se réfugier dans cette cabane jusqu'à ce que la mer fût libre. On nomma quatre personnes pour aller à la découverte de cet asile, ou pour chercher quelque moyen de sauver l'équipage, dont la perte était assurée, si, comme il n'y avait que trop d'apparence, les glaces continuaient à arrêter la navigation, et qu'il fallût rester dans le vaisseau. En conséquence, le contre-maître et son filleul, Étienne Scharapof et Théodore Weragin partirent. Ils se munirent de tout ce qui pouvait leur être nécessaire pendant leurs recherches dans une île déserte. Ils avaient près de trois verstes à traverser sur un pont de glaçons flottans, qui, soulevés par les flots et agités par le vent, rendaient le trajet aussi difficile que dangereux. Ils se gardèrent bien de se charger de fardeaux trop pesans; ils ne prirent qu'un

fusil, douze charges de poudre, douze balles, une hache, un petit coquemar, environ douze livres de farine, un couteau, une boîte à fusil, une vessie pleine de tabac, et chacun une pipe.

Ils arrivèrent heureusement à terre, parcoururent l'île, et découvrirent la cabane à environ un mille et demi du rivage. Elle avait trente-six pieds de long, dix-huit de haut et à peu près autant de large : il y avait en avant une espèce d'anti-chambre de douze pieds de large. Cette cabane avait beaucoup souffert des injures du temps. Il fallut néanmoins y passer la nuit. Le lendemain, dès le point du jour, le détachement courut à la mer, pour annoncer au reste de l'équipage cette heureuse découverte, et pour les aider à débarquer les provisions et les ustensiles qui pouvaient leur être nécessaires pendant leur séjour dans l'île. Ils arrivèrent à l'endroit où ils avaient pris terre. Quelles furent leur surprise et leur douleur! La mer était balayée de tous les glaçons, et leur vaisseau avait disparu. Un ouragan violent s'était élevé pendant la nuit, avait dispersé les glaces, brisé et submergé vraisemblable-

ment le vaisseau, puisqu'on n'en a plus entendu parler, non plus que du reste de l'équipage.

La seule ressource qui restât à ces malheureux, désormais sans nulle espérance de revoir leur patrie, était de retourner à leur cabane, et d'y lutter contre les dangers et les misères qui allaient les assaillir de toutes parts. Les ais de leur retraite s'étaient écartés par la rigueur du froid; ils réparèrent le dommage, et les ouvertures qu'il ne leur fut pas possible de rejoindre furent bouchées avec de la mousse qui abondait autour d'eux. Ces réparations furent d'autant moins difficiles, qu'en Russie, chaque paysan sait manier la hache, et bâtit sa propre maison. Ils travaillèrent ensuite à se procurer des vivres. Les douze coups de fusils qu'ils avaient à tirer tuèrent douze rennes qui leur assurèrent leur nourriture pour quelque temps. Le froid excessif qui, dans ces climats, ne laisse vivre que quelques espèces d'animaux, s'oppose encore à la végétation : on n'y voit ni arbre ni buisson. Comment résister sans feu à un froid extrême? Par quelle matière inflammable remplacer le bois? Plongés dans ces cruelles ré-

flexions, nos insulaires se promènent le long du rivage, ils y aperçoivent des débris de vaisseaux et des arbres déracinés qui leur fournissent un ample chauffage.

Parmi les bienfaits de la mer, il se trouva différentes planches où il y avait un grand crochet de fer, quelques clous de cinq à six pouces de long, et d'autres ferrailles, choses bien précieuses pour eux. Leur poudre était consommée, leurs vivres tendaient à leur fin, ces infortunés voyaient venir la mort à grands pas. Ils firent une autre découverte non moins utile; ils déterrèrent avec ces ferremens une racine longue, forte, et presque pliée en arc par la nature. Ils s'occupent à perfectionner cette arme avec leur couteau; mais où trouver la corde et les flèches? Dans l'impossibilité d'achever cet ouvrage, ils se bornent à faire des espèces de lances pour se défendre des ours blancs, dont ils avaient tout à redouter. Une autre difficulté les arrête : comment façonner, sans marteau, les pointes de ces lances?

Après plusieurs efforts infructueux, ils imaginent de tourner en fer de lance le crochet dont ils étaient en possession; ils le

font rougir au feu; ils agrandissent peu à peu un trou qui était au milieu, avec un de leurs plus grands clous; ils emmanchent ce fer pointu; un gros caillou leur sert d'enclume; une paire de cornes de renne, de tenailles. Ils parviennent ainsi à forger, à aiguiser deux fers de lances; ils les attachent avec des courroies faites de peau de renne, à des bâtons ou branches des arbres rejetés par la mer. Armés de la sorte, ils attaquent un ours blanc; et, après le combat le plus opiniâtre et le plus dangereux, ils tuent cet animal qui leur fournit de nouvelles provisions. La chair leur en parut très-agréable: ils lui trouvaient un goût de bœuf; ils découvrirent alors, que les tendons de cet animal se divisaient facilement en filamens très-déliés, et que, entre autres avantages, ils pouvaient en faire des cordes pour leurs arcs.

Aussitôt ils forgent des pointes et les attachent aux flèches avec ces cordes; des fils plus fins leur servent à lier à l'autre bout des flèches, des plumes d'oiseaux de mer qu'ils avaient trouvées. Ce fut ainsi qu'ils se procurèrent des armes offensives avec lesquelles ils tuèrent deux cent cinquante rennes, un

grand nombre de renards bleus et blancs. La chair de ces animaux leur servit de nourriture, leurs peaux de vêtemens, etc.

Leurs expéditions contre les ours blancs ne furent pas si heureuses; ils n'en tuèrent que dix, et même en courant chaque fois le plus grand danger pour leur vie. Eux-mêmes avaient attaqué le premier; mais ils n'avaient tiré les neuf autres qu'à leur corps défendant: quelques-uns étaient venus fondre sur eux jusque dans leur cabane. Ils n'avaient pas tous la même ardeur au carnage, soit que quelques-uns fussent moins affamés, soit qu'ils fussent naturellement moins féroces; dès qu'ils étaient entrés dans la cabane, ils ne cherchaient qu'à s'enfuir sans oser se défendre. Cependant, ces combats réitérés fatiguaient excessivement ces malheureux; ils craignaient à chaque instant d'être dévorés.

Ils se trouvèrent pendant quelque temps réduits à la nécessité de manger leurs alimens presque crus, et sans pain ni sel; car ils étaient absolument dépourvus de l'un et de l'autre. L'extrême rigueur du froid, jointe au manque de vases et des autres commodités nécessaires, les avaient empêchés jus-

qu'alors de faire cuire leur viande d'une manière convenable. Ils n'avaient qu'un poële dans leur cabane, bâti conformément au goût russe, ce qui le rendait assez semblable à un four, et par conséquent peu propre à y faire bouillir aucune substance. Le bois était pour eux une ressource trop précieuse pour l'employer à entretenir deux foyers, et le feu, d'ailleurs, qu'ils auraient allumé hors de leur habitation pour préparer leurs viandes n'aurait pu servir à les échauffer. Deux autres raisons encore les détournaient de cuire leurs alimens en plein air; l'une était la crainte continuelle d'être assaillis par les ours blancs; l'autre la rigueur du froid pendant la plus grande partie de l'année.

Pour remédier donc, en quelque façon, à la difficulté de manger leurs viandes presque crues, ils imaginèrent de faire sécher une partie de leurs provisions à l'air libre, pendant l'été, et de les suspendre ensuite dans la partie supérieure de leur cabane, qui était remplie de fumée depuis le plancher jusqu'aux fenêtres: elles achevèrent, à l'aide de cette fumée, de se dessécher totalement. Ils se servirent de ces substances, ainsi prépa-

rées, en guise de pain, et ils trouvèrent leurs autres viandes, qu'ils faisaient cuire à moitié, autant qu'il leur était possible, beaucoup meilleures. Remarquant que cet expédient répondait à tous égards à leurs désirs, ils le mirent en pratique tout le temps qu'ils restèrent confinés dans cette île, et conservèrent toujours, par ce moyen, un magasin suffisant de provisions. L'eau, qui leur arrivait en été des petits ruisseaux qui tombaient des rochers, et, en hiver, de la neige et de la glace fondues, était, comme on peut l'imaginer, leur seul breuvage, et leur petit chaudron était l'unique vaisseau dont ils pussent faire usage pour cet objet et pour plusieurs autres.

Nos matelots furent attaqués du scorbut, et cette cruelle maladie ne tarda pas à faire de grands progrès. Iwan Himkof, qui avait hiverné plusieurs fois sur la côte du Spitzberg occidental, conseilla à ces infortunés compagnons de manger leur viande crue et gelée, rompue en petits morceaux, et de boire le sang des rennes chaud, tel qu'il découlait de leurs veines, immédiatement après qu'ils les avaient tués; de faire le plus d'exercice

qu'il leur serait possible; et enfin, de faire usage du cochléaria, qui croît dans cette île, quoique en petite quantité.

Ces moyens furent efficaces; trois de ces matelots furent guéris du scorbut; le quatrième, au contraire, nommé Féodor Weregin, d'un naturel indolent, qui avait de la répugnance pour boire du sang de renne, et ne sortait pas de la cabane autant qu'il l'aurait pu, fut, bientôt après son arrivée dans l'île, saisi du scorbut; il finit par éprouver presque constamment de grandes souffrances. Sur la fin de sa vie il était si faible, qu'il ne pouvait plus rester assis, ni même porter ses mains à sa bouche, de façon que ses compagnons, par humanité, furent obligés de le servir et de le faire manger comme un enfant au maillot, jusqu'au moment de sa mort.

Au centre de l'île, ils trouvèrent une espèce de terre glaise avec laquelle ils firent des lampes. L'obscurité qui règne constamment durant l'hiver, dans l'île, ne pouvait que leur en rendre le séjour plus horrible. Ils s'empressèrent donc de faire une lampe, la remplirent de graisse de renne, et de charpie

au lieu de mèche; mais le vase ne tint pas la graisse : dès que la chaleur l'eut fait fondre, elle filtra à travers la terre. Ils firent une autre lampe, la mirent sécher à l'air, puis rougir au feu, et la plongèrent toute rouge dans le coquemar où ils avaient fait bouillir de l'eau et de la farine à la consistance de l'empois. Cet expédient eut l'effet désiré : la graisse ne filtra plus; mais, pour plus grande sûreté, ils pétrirent dans leur empois des filamens de linge, et en enduisirent de nouveau le dehors, comme d'une espèce de vernis. Non-seulement ils en fabriquèrent une seconde, de crainte que la première ne vînt à se casser, mais ils réservèrent le reste de leur farine pour faire autant de ces lampes qu'ils pourraient en avoir besoin par la suite. Ils avaient eu cependant grand soin de transporter dans leur cabane tout ce que la mer avait rejeté d'étoupes goudronnées, qu'ils employèrent en guise de mèches. Ces matières consumées, ils prirent leurs chemises et leurs caleçons, en sorte que leur lampe ne cessa plus de brûler.

D'autres besoins les menacèrent ou se firent bientôt sentir; ils n'avaient plus ni chemises

ni caleçons; leurs souliers, plusieurs pièces de leurs vêtemens s'usaient, l'hiver approchait et les avertissait de se garantir contre l'extrême rigueur du froid. Ils avaient des peaux de rennes et de renards en abondance; il s'agissait de trouver le moyen de les préparer, et ce n'était pas là le moins embarrassant. Après bien des réflexions, ils s'attachèrent à donner une espèce de tan à leurs peaux; ils trempèrent celles de rennes dans de l'eau fraîche pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que le poil en tombât facilement; ensuite ils frottaient, l'un après l'autre ces cuirs humides, à force de bras, jusqu'à ce qu'ils fussent presque secs; alors ils répandaient dessus un peu de graisse de renne, et les frottaient encore pour qu'elle pénétrât le cuir, qui devenait doux, maniable, et propre à l'usage auquel ils le destinaient. Les peaux qui devaient leur servir de pelisses, ils ne les trempaient qu'un jour dans l'eau fraîche, et achevaient de les préparer comme les précédentes. Un morceau de fil d'archal faisait le service de l'aiguille, et les parties tendineuses des rennes servaient de fil.

C'est ainsi que ces malheureux surmon-

tèrent, par leur industrie, les obstacles effrayans et sans nombre qu'un dénûment presque absolu et la rigueur du climat opposaient à leur conservation. Si la vie animale suffisait à l'homme, ils pouvaient ne rien désirer de plus; mais être abandonnés du monde entier, sans nulle espérance de retour et de soulagement, dans la cruelle attente de perdre, les uns après les autres, les compagnons de leur misère : quelle perspective cruelle!

Ces réflexions étaient un supplice continu pour nos insulaires. Soutenus par l'espérance, ils les écartaient dans les premières années; mais elles se présentèrent avec plus de force dans les derniers temps de leur exil. Alexis Himkof, surtout, ne cessait de déplorer son triste sort. Il était époux, il était père; sa femme et ses enfans étaient toujours présens à son esprit et à son cœur. Dans des circonstances si funestes, quel fond de raison est capable de donner la moindre consolation? L'avenir était encore plus effrayant pour ces malheureux; ils voyaient le dernier d'entre eux, après avoir fermé les yeux à ses infortunés compagnons, courbé sous le poids des

années et de la décrépitude, dévoré par les ours. Il leur semblait entendre cette vaste solitude retentir de ses cris et de ses gémissemens.

Ils avaient passé aux environs de six ans dans ce séjour affreux, lorsque Féodor Weregin mourut enfin, après avoir souffert, pendant les derniers mois de sa vie, des douleurs inexprimables. Ses compagnons, partagés entre les soins que son état exigeait et ceux qu'ils devaient à leur sûreté commune, eurent le spectacle le plus affligeant de l'extrême misère où ils étaient réduits : nul secours à espérer ni de l'art, ni de la nature; la situation de leur camarade était le présage de celle qui les attendait tous dans les maladies qu'ils avaient à craindre. Weregin était privé de tout, et il succomba sous le poids de ses maux. Ses compagnons le pleurèrent comme un de leurs défenseurs, comme un ami qui s'était uni à leurs peines, et qui les avait diminuées en les partageant. Il mourut dans l'hiver qui précéda leur retour; il fut enterré aussi avant dans la neige qu'il fut possible, afin de mettre son corps à l'abri de la voracité des ours blancs.

Un vaisseau russe paraît à leur vue le 15 août 1749. Ils allument des feux sur les collines voisines, ils courent vers la rive, agitent en l'air une peau de renne attachée à une grande perche. Le vaisseau approche du rivage; ils y sont reçus, et promettent au patron leurs services et quatre-vingts roubles à leur débarquement. Ils font transporter sur son bord toutes leurs richesses, c'est-à-dire, deux mille livres pesant de graisse de rennes; des peaux de rennes, d'ours, de renards; leurs lances, leurs arcs, leurs flèches, leur aiguille, leur couteau, leur hache, qui étaient presque usés.

Après une navigation qui ne fut troublée par aucun accident, ils débarquèrent heureusement à Archangel, le 28 septembre 1749, après avoir passé six ans et trois mois dans la plus affreuse des solitudes. La femme d'Alexis Himkof se trouva par hasard sur le rivage à l'arrivée du bâtiment. Elle reconnut son mari, et courut avec tant d'empressement vers lui, qu'elle tomba dans la mer, et ne fut repêchée qu'avec peine. Le navire qui avait délivré ces infortunés devait hiverner à la Nouvelle-Zemble; mais le directeur de

la pêche de la baleine avait proposé à l'équipage de passer cette saison à l'ouest du Spitzberg, et un vent contraire l'avait jeté sur les parages de l'est. Ces trois matelots avaient vécu si long-temps sans pain, qu'ils ne purent en reprendre l'usage, cet aliment étant trop venteux pour eux. Il en fut de même des liqueurs spiritueuses, dont ils ne purent plus boire; l'eau pure fut toujours, depuis, leur seule boisson.

Klingstedt, auditeur en chef de l'amirauté d'Archangel, les interrogea séparément à leur arrivée en cette ville, et dressa un procès-verbal de leurs réponses, dans lesquelles il trouva la plus parfaite uniformité. Peu de temps après, P. L. Leroy, professeur d'histoire de l'académie impériale de Saint-Pétersbourg, fit venir deux de ces marins, Alexis et Iwan Himkof, filleul de celui-ci, et leur récit fut encore entièrement conforme au premier.

AVENTURES

De Jean Brelin, navigateur suédois.—Son délaissement dans l'île de l'Ascension, et son naufrage en 1755, 1756 à 1757.

Le désir de voyager et de voir le monde me fit solliciter du roi la permission de sortir de Suède; je l'obtins, et les avantages qui me furent offerts pour entrer au service de la compagnie des Indes, me déterminèrent à m'embarquer sur le vaisseau *la Princesse Sophie-Albertine*, commandé par le capitaine Lehman. Nous partîmes de Gothenbourg le 5 janvier 1755. Notre voyage fut heureux, et après avoir relâché à Cadix, que nous quittâmes le 26 mars, nous mouillâmes à Wampo, à quatre lieues de Canton, le 3 septembre suivant.

Notre cargaison en retour était prête au commencement de janvier 1756, et nous

appareillâmes le 12 avec bon vent. Nous fîmes de l'eau et prîmes des cocos à l'île du Prince, située par 6° de latitude australe, et habitée par des Javanais farouches.

Malgré les coups de vent furieux dont nous fûmes assaillis aux approches du cap de Bonne-Espérance, nous parvînmes à le doubler sans accident, le 15 avril; et le 3 mai, nous mouillâmes sur la rade de l'île Saint-Hélène, après en avoir obtenu la permission du gouverneur; formalité sans laquelle on s'exposerait à être canonné par plusieurs batteries placées le long du seul lieu de débarquement qu'il y ait dans toute l'île. Elle sert de relâche aux vaisseaux qui vont aux Indes ou qui en reviennent; ils y font de l'eau, et s'y pourvoient de fruits et de poissons. Quant à la viande, elle y est fort chère, et tous les objets dont un bâtiment ou les particuliers peuvent avoir besoin y sont hors de prix, parce que tout y est apporté d'Angleterre.

Toute l'île consiste en montagnes hautes et escarpées, d'une couleur rouge brunâtre, et composées d'une pierre friable. La ville est très-petite, et située à l'entrée d'une val-

lée étroite, et bien fortifiée. Une allée de beaux arbres plantés le long des remparts en rend l'aspect fort agréable. Les maisons y sont toutes construites en pierres, et la plupart couvertes en chaume, ou avec une espèce de gazon abondant en mousse.

La compagnie des Indes y entretient une garnison de quinze cents hommes; des postes placés sur différens points de l'île avertissent de l'approche des bâtimens qui se dirigent de son côté, et aussitôt on prend toutes les mesures requises en cas d'attaque.

Le 6 mai, nous quittâmes Sainte-Hélène, et nous fîmes route pour l'Ascension, dont nous eûmes connaissance le 17, à six heures du matin. Une heure après, nous aperçûmes une tartane qui croisait devant cette île. Elle se dirigea vers nous, et hissa pavillon portugais. Nous nous mîmes aussitôt en état de défense, de crainte que ce ne fût un pirate, car l'île sert souvent de refuge à ces écumeurs de mer; mais la tartane, après avoir passé tout près de nous, et s'être convaincue par notre salut que nous étions Suédois, tira un coup de canon, et arbora pavillon français.

A onze heures nous mouillâmes près de la

côte, et je fus, avec quelques autres, envoyé à terre dans le canot, pour chercher des tortues. En deux nuits nous en prîmes trente-cinq très-grandes. Le 19, dans la matinée, nous étions prêts à retourner à bord, lorsqu'il me prit fantaisie, ainsi qu'à trois de mes camarades, de pénétrer un peu dans l'île pour y cueillir du pourpier, qui y croît en abondance. Je ne sais comment cela se fit, mais dans un clin d'œil je fus séparé d'un de mes compagnons qui marchait tout près de moi. Ayant ensuite remonté un sentier qui, à ce que je croyais, conduisait au port, je le suivis, mais je m'enfonçai de plus en plus dans le désert. J'entendis un coup de fusil partir du côté opposé à la route que je tenais : aussitôt je grimpai sur une éminence pour voir de quel côté je devais tourner mes pas; mais je tombai et je me démis le pied, de sorte qu'il me fut impossible de marcher. A l'instant j'entendis un second coup de fusil. Il m'annonçait assez clairement que l'on me demandait à bord; mais comme je croyais que l'on pourrait penser que je m'étais égaré, et qu'il m'était arrivé quelque accident, je ne m'imaginai pas que mes compatriotes

m'abandonneraient dans la solitude la plus affreuse du monde avant de s'être au moins donné la peine de me chercher.

J'essayai, en criant, de faire connaître où j'étais; ce fut en vain, et malgré tous mes efforts, je ne parvins que dans l'après-midi à me relever. Je mis entre deux rochers mon pied tout disloqué et presque entièrement tourné vers l'intérieur de la jambe; je me jetai à corps perdu par terre de l'autre côté, et j'eus le bonheur de réussir à le remettre; mais cela me causa une douleur insupportable, et je restai presque sans connaissance jusqu'au soir que mon mal fût moins cuisant, de sorte que je fus en état de m'en aller. J'eus beaucoup de peine à arriver jusqu'au rivage. Je me trouvai à un endroit entièrement opposé à celui vis-à-vis duquel le vaisseau avait été à l'ancre. Je suivis la plage dans un assez long espace, et j'aperçus ce bâtiment; il était si loin en mer que l'on ne distinguait plus que ses hautes voiles. J'essayerais vainement de décrire le chagrin, l'inquiétude, les angoisses que j'éprouvai à cette vue. Chacun peut aisément se représenter l'étendue de ma misère. Seul sur une île âpre,

stérile et déserte, je ne savais pas même si j'y trouverais de l'eau fraîche, ni rien qui pût servir à soutenir mon existence. La crainte d'une mort que l'on peut avec raison appeler la pire de toutes, était certes bien capable de me plonger dans le plus affreux désespoir.

Je restai immobile et éperdu sur le rivage : les larmes inondèrent mon visage, mon cœur se froissa lorsque le bâtiment disparut de ma vue; des pensées déchirantes, accablantes, vinrent assaillir mes esprits fatigués. Je me rappelle avec horreur que je fus bien près de ne plus espérer du tout dans la bonté du Ciel, et que je ne redoutais que sa justice vengeresse.

Cependant, l'agitation de mes idées se calma, et mon esprit se tranquillisa, quand enfin Dieu me fit la grâce de me rappeler divers exemples de sa miséricorde et de son assistance miraculeuse envers des hommes réduits au dernier terme du malheur; je conçus donc l'espérance qu'il me secourrait dans ma détresse, quoique je ne pusse comprendre comment cela pourrait s'effectuer. Ranimé par ces réflexions, je me couchai sur le sable, et je tombai dans un sommeil pro-

fond, qui ne fut interrompu que par la fraîcheur de la nuit. Alors, l'obscurité du moment, la solitude du lieu, le fracas des vagues qui se brisaient contre les rochers du rivage, les cris affreux des oiseaux de proie, firent renaître dans mon esprit affaibli et égaré les mêmes terreurs et les mêmes pensées désespérantes qui m'avaient assailli auparavant. Je parvins de nouveau à les chasser, et à espérer que je pourrais être tiré de cette île maudite; je crus même que l'instant de ma délivrance était arrivé, en entendant des cris assez forts à nne grande distance; j'y répondis par d'autres cris : je n'entendis plus rien qu'un bruit sourd qui semblait venir tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et que probablement j'avais pris pour une voix humaine. Il ne servit qu'à renouveler et augmenter mes terreurs.

Il s'éleva, pendant la nuit suivante, un vent très-fort; l'eau tombait par torrens. Je cherchai une grotte que j'avais précédemment aperçue au-dessous d'une montagne : je la trouvai, à la fin, et j'y fus à l'abri de la pluie; mais j'eus toutes les peines imaginables à me débarrasser, avec un os de tortue,

d'une multitude de gros rats qui venaient sans cesse m'attaquer. J'étais, en outre, incommodé sans relâche par de petits crabes qui sortaient des fentes de la montagne, et quelquefois me tombaient sur le visage : leurs nombreuses pattes me causaient, à la vérité, plus de frayeur que de mal réel ; mais il ne me fut pas possible de fermer l'œil de toute la nuit, tant je fus inquiété et tourmenté.

Dès que le jour commença à paraître, je quittai ce misérable gîte. Mon pied était déjà moins douloureux, de sorte que je fus en état de marcher jusqu'à l'endroit où nous avions eu notre tente. Je cherchai à découvrir si l'on n'y avait pas laissé quelque chose, mais je n'y trouvai pas même une goutte d'eau, qui était cependant la chose dont j'avais le plus grand besoin ; car j'étais entièrement épuisé par la soif. Le soleil, qui se levait, me faisait craindre de ne pas pouvoir supporter la chaleur excessive du jour. Vaine appréhension : l'instant de la délivrance était arrivé. Dans le moment où je faisais les réflexions les plus tristes, j'aperçus un navire à l'ancre : c'était la même tartane française qui croisait aux environs de l'île. Je laisse à penser la joie

que sa vue me causa; j'étais comme un homme que l'on rend à la vie. Je me jetai à genoux, et je remerciai le Tout-Puissant, qui avait choisi ce moyen miraculeux de me retirer d'un désert horrible, où j'avais cru que j'allais terminer promptement mes jours de la manière la plus misérable.

A huit heures du matin, la chaloupe de la tartane vint à terre; les hommes qui la montaient, et qui devaient me chercher, apportaient avec eux de l'eau, du vin et des alimens. Ils étaient venus à terre, la veille au soir, dans le même dessein, parce que mon capitaine leur avait appris que je m'étais égaré; mais toutes leurs recherches avaient été inutiles. Je m'embarquai avec eux, et je fus mené à bord, où l'on eut pour moi toutes les bontés et tous les soins imaginables. Le capitaine me dit que mon commandant m'avait fait chercher, et que, ne m'ayant pas découvert, il l'avait prié de ne rien négliger pour me retrouver. Je témoignai à ce capitaine et à tout son monde ma vive reconnaissance des peines qu'ils avaient bien voulu se donner pour venir à mon secours; et je trouvai en même temps bien dur d'avoir été si préci-

pitamment et si froidement abandonné par mes compatriotes. Je me perdais en conjectures sur les motifs qui pouvaient les avoir fait agir de la sorte, surtout quand je considérais que mon coffre et mes habits avaient été mis à bord du navire français, et que l'on avait laissé pour moi un ordre positif de quitter l'île. Voici cet ordre écrit en français : il avait été remis ouvert au capitaine de la tartane.

Ordre pour Jean Brelin.

« A bord du vaisseau *Albertine*, étant pour
» lever l'ancre dans la rade de l'Ascension,
» vers l'heure de midi, ce 17 mai 1756;
» Je vous ordonne de vous rendre à bord
» du premier vaisseau, auquel M. de La
» Chapelle parlera, supposé qu'il soit dans
» le cas de vous y remettre.

» CHARLES G. LEHMAN. »

Je ne pouvais assez me féliciter de mon bonheur; je venais d'être sauvé d'un péril imminent pour ma vie, et j'avais trouvé dans mes sauveurs les hommes les meilleurs et les plus compatissans. Cependant je ne pensais

pas sans regrets à quelques amis qui, dans ce voyage, m'avaient donné des preuves sincères d'attachement, et aux nombreuses marques de bonté et d'affection que j'avais reçues de mon capitaine. Je ne pouvais donc pas deviner ce qui avait pu occasioner ma disgrâce.

Parmi les effets que l'on avait remis à bord de la tartane, il y avait mon journal et mon livre de marine : le lieutenant avait écrit ce qui suit sur le premier feuillet du dernier :

« Adieu, M. Brelin; je souhaite que ceci » vous trouve dans une position meilleure » que les tristes circonstances du moment » me donnent lieu de le supposer. Je vous » envoie vos livres dans le cas où ils pour- » raient vous être de quelque utilité. Si vous » existez encore, hâtez-vous de vous laver » de l'accusation que la malveillance a, par » suite d'un accident malheureux, ou de vo- » tre négligence, eu occasion de faire peser » sur vous : on a dit que c'était à dessein que » vous n'étiez pas revenu à bord. Portez- » vous bien, c'est le souhait de votre con- » stant ami.....

» A. H. Rohman. »

On conçoit aisément combien ces lignes augmentèrent mon malaise : je comptais pour rien mon malheur, en comparaison d'une accusation dont la fausseté, quoique évidente pour tous ceux qui connaissaient l'île de l'Ascension pour un désert affreux, m'avait néanmoins été suscitée par mes ennemis, et touchait de près à mon honneur. Je résolus, en conséquence, de rejeter les offres les plus avantageuses qui pourraient m'être faites, et de chercher à vaincre les obstacles et les dangers qui s'opposeraient à mon retour en Suède, afin que chacun pût juger de mon innocence, et que mes accusateurs fussent réduits au silence.

Les officiers de la tartane française me firent jouir de tous les avantages qu'ils avaient et me promirent de me mettre à bord du premier bâtiment qui serait destiné pour l'Europe ; de sorte que, conformément aux ordres que j'avais reçus, je pourrais promptement retourner en Suède. Dans cette espérance, je passai dix semaines avec les Français, à croiser autour de l'Ascension. La vue de cette île, où j'avais souffert tant de contrariétés, augmenta l'ennui que me

causa le peu d'occupation que j'eus pendant tout ce temps-là. Notre seule distraction était de pêcher les nombreuses espèces de poissons qui se trouvent en abondance autour de cette île désolée.

Elle est située dans la mer d'Ethiopie, par le 7° 58′ de latitude australe, et le 32° 20′ de longitude à l'occident de Stockholm; elle a environ dix milles de longueur dans la direction du nord au sud, et cinq à six de largeur de l'est à l'ouest. Découverte pour la première fois en 1501, par Joao de Nova Gallego, navigateur portugais, qui la nomma île de Nossa Senhoradé Conceiçao, elle fut reconnue pour la seconde fois, en 1503, par Alphonse d'Albuquerque, et reçut alors le nom qu'elle porte. Elle avait sans doute, ainsi que les autres îles situées dans le même océan, été habitée bien long-temps avant cette époque, en supposant qu'elle eût offert jadis quelques-uns des avantages naturels à la plupart des pays de la terre; mais, quand on la découvrit, elle était déjà dans cet état de désolation où on la voit maintenant : elle ne présente à la vue que des roches aiguës et arides, et des collines de sable hautes et

escarpées. Les plaines qui se trouvent entre ces éminences sont couvertes de sable ressemblant généralement à une cendre grisâtre, de beaucoup de pierres ponces, et d'autres pierres anguleuses et tranchantes, qui semblent avoir éprouvé l'action du feu.

Ces pierres et ces montagnes sont si friables, que l'on ne peut guère les toucher sans les faire tomber en morceaux; elles ressemblent la plupart aux scories que l'on retire des hauts fourneaux à fondre le minerai de fer. Nous trouvâmes aussi des morceaux d'une matière verdâtre et vitreuse, de deux à quatre pieds cubes, fondus ensemble, et de grandes pierres qui semblent avoir pris dans cette opération les formes les plus singulières : ce qui donne lieu de conclure, avec assez de certitude, que jadis cette île a été soumise à l'action des feux souterrains. L'on est confirmé dans cette opinion par l'apparence de deux hautes montagnes, l'une au nord, l'autre au sud de l'île, qui sont absolument creuses, et offrent plusieurs grandes ouvertures, dont en plusieurs endroits on ne peut trouver le fond. Entre les hauteurs on trouve des trous profonds et dangereux, où

l'on ne peut entrer avec sécurité, parce que le sable qui est à l'entour s'éboule au moindre contact.

Il y a le long du rivage d'énormes crevasses, où les vagues de la mer se précipitent avec un fracas terrible, et, au bout de douze à quatorze minutes, en sortent avec un bruit semblable, de sorte que tout contribue à rendre l'aspect de cette île le plus affreux que l'on puisse imaginer.

Le pourpier est la seule plante usuelle que l'on y trouve, et il ne paraît guère probable qu'il en puisse croître d'autre sur un sol si pierreux et si aride. Nous essayâmes néanmoins de semer en deux endroits, au pied d'une montagne, où le sol nous parut un peu moins stérile, des oignons, des navets et de la moutarde. Un mois après, quelques plantes levèrent, et, au bout de six semaines, à l'instant de notre départ, les tiges d'oignons et les feuilles de moutarde avaient quatre à cinq pouces de long; mais les navets étaient grillés par la sécheresse. On ne trouve d'eau fraîche que celle qui s'amasse dans les creux des rochers, après de longues pluies. Dans l'intérieur de l'île, près d'une montagne très-

haute, il y a un creux où l'eau s'amasse en si grande quantité, qu'il est rarement à sec; mais elle y est d'une couleur noire, et d'un goût désagréable.

L'on a, en divers temps, amené dans cette île des chèvres qui se sont beaucoup multipliées. Elles sont devenues tout-à-fait sauvages; elles mangent le pourpier, et une espèce de mousse verdâtre qui croît sur les flancs d'une haute montagne.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette île, est une colline sablonneuse, haute et escarpée, sur laquelle on a érigé un obélisque de quarante pieds de hauteur. Sur son extrémité est une croix de cuivre, dont les pointes sont ornées de fleurs de lis; au-dessous on lit l'inscription suivante, gravée sur une planche de cuivre: « Cette croix a été mise par Gui » de Coenempren, chevalier de l'ordre royal » et militaire de Saint-Louis, capitaine des » vaisseaux du roi, commandant *l'Alcide,* le » 15 novembre 1749, Louis XV le bien-ai» mé régnant. » La montagne prend son nom de cette croix. Tous ceux qui abordent dans l'île, tâchent de grimper sur cette éminence; l'on grave ordinairement son nom sur l'obé-

lisque, et il y a déjà tant de ces noms, avec les dates des jours et des années, qu'il ne reste presque plus d'espace libre. Le bâtiment qui aborde le dernier dans l'île laisse au pied de cet obélisque une lettre que l'on renferme dans une bouteille; elle indique aux navires qui suivront, l'époque à laquelle on est venu dans l'île, le succès que l'on a eu à la pêche des tortues, et ce que l'on a éprouvé de remarquable en revenant des Indes.

Les tortues sont extrêmement abondantes; dans les mois de mars, d'avril et de mai, on en peut prendre dans une seule nuit, cent à deux cents. Elles sont très-grandes et d'un goût exquis. C'est dans ces trois mois qu'elles pondent leurs œufs, à près de six cents pieds du bord de la mer, et les enterrent dans le sable. Après le mois de mai, il vient peu de tortues à terre, de sorte qu'en juin l'on n'en prend guère que cinq à six par nuit, et en juillet il est rare d'en voir une seule. Lorsque nous partîmes le 11 août, nous n'avions eu en trois semaines qu'une seule tortue. En revanche la mer nous offrit une multitude de thons, de becunes, de murènes, de vieilles et d'autres poissons bons à manger. Les re-

quins sont aussi très-communs et font beaucoup de dégât.

Nous quittâmes l'île de l'Ascension le 1er août, à une heure du matin. Nous n'osions pas faire voile pour l'Europe avant d'avoir mis un nouveau mât à notre bâtiment; et comme nous ne pouvions, sans danger, sortir de la région des vents alisés qui soufflent toujours également, nous fûmes obligés de choisir un port de l'Amérique méridionale où nous pussions nous procurer ce qui nous manquait.

Notre traversée fut heureuse, et le 11 août, à neuf heures du matin, nous eûmes connaissance de la côte du Brésil; elle est basse et unie, de sorte que nous ne découvrîmes qu'à midi un point bien distinct, que nous reconnûmes pour le cap Saint-Antoine, sur lequel il y a un fort avec une haute tour. Le lendemain nous mouillâmes sur la rade de San-Salvador, capitale du Brésil. Les Portugais nous reçurent fort mal, et nous regardèrent à peu près comme des forbans ou des espions. L'on nous mit tous séparément aux arrêts, et le vice-roi lui-même et son conseil nous interrogèrent plusieurs fois sur le but

de notre voyage; mais nous répondîmes constamment que la nécessité seule nous avait fait aborder au Brésil. On ne leur confia pas que la tartane française avait été chargée de croiser auprès de l'île de l'Ascension, pour y attendre l'arrivée des bâtimens qui revenaient de l'Inde, et les instruire de la guerre qui venait d'éclater. Les Portugais finirent par nous rendre la liberté, mais sous la condition que nous ne ferions aucune espèce de commerce; que nous ne sortirions de la ville qu'accompagnés de gardes, et qu'aussitôt que nous aurions remplacé notre mât, nous partirions. Nous retournâmes le 16 à bord, où les Portugais avaient mis une garnison de six hommes, pour veiller sur notre équipage, à qui l'on avait aussi fait subir divers interrogatoires.

Nous quittâmes Bahia de Todos-os-Santos le 30 août, à huit heures du matin, et le soir à six heures nous perdîmes de vue la terre d'Amérique.

Le 5 septembre, nous vîmes l'île de Fernand-de-Noronha qui appartient aussi aux Portugais; le 7 nous passâmes l'équateur avec le vent le plus favorable. Parvenus au 40ᵉ de-

gé de latitude nord, une bourrasque du nord-est nous poussa vers les côtes du Portugal, où des croiseurs anglais nous poursuivirent si vivement, que nous fûmes obligés de nous rapprocher de terre. Nous ne pûmes cependant éviter nos ennemis, et, le 13 octobre, deux corsaires anglais nous donnèrent la chasse. L'un d'eux vint si près de nous, que nous pûmes entendre la voix du capitaine, qui nous menaçait de nous punir de notre obstination à ne pas obéir au signal qu'il nous avait fait, d'envoyer un canot à son bord. Nous avions, dès le commencement de la poursuite, arboré le pavillon portugais, et nous l'avions assuré d'un coup de canon. Malgré les menaces de l'Anglais, nous continuâmes notre marche et nous fîmes force de voiles; car notre petit bâtiment n'était pas en état de lutter contre lui; l'ennemi avait quatorze canons, nous n'en avions que deux, et quatre pierriers. A trois heures après-midi, les deux Anglais ayant commencé à nous canonner sérieusement, nous hissâmes pavillon français, et nous nous défendîmes avec vigueur jusqu'à six heures et demie du soir, que l'obscurité nous sépara. Nous eûmes un ma-

telot tué, deux blessés, et nous reçûmes quelques dommages dans nos manœuvres. Plusieurs fois notre ennemi avait essayé de nous prendre à l'abordage, et toujours notre bonne contenance l'en avait empêché, quoique notre équipage ne fût composé que de vingt-un hommes, et que chaque corsaire anglais en eût au moins quarante. Je reconnus, en cette occasion, que la supériorité du nombre et des armes ne peut tenir contre l'avantage que donnent la célérité de la marche d'un bâtiment, ainsi que l'activité, l'habileté et la présence d'esprit de celui qui le commande.

Le lendemain nous ne vîmes plus nos ennemis, et nous ne tardâmes pas à mouiller dans l'embouchure du Tage, devant Belem, à trois lieues au-dessous de Lisbonne.

Nous ne fûmes pas mieux accueillis dans cette capitale que nous ne l'avions été au Brésil. On ne trouva rien de suspect à bord, mais on fit des chicanes à M. de La Chapelle sur la route qu'il avait tenue depuis qu'il était en mer, et l'on finit par le mettre en prison avec tout son équipage. Cependant le consul français s'entremit dans cette affaire, et tout

le monde fut enfin relâché, mais à des temps différens.

A cette époque Lisbonne était encore ensevelie au milieu des ruines et des décombres dont le tremblement de terre du 1er novembre 1759 l'avait couverte : elle offrait l'aspect le plus affligeant. On ne pouvait voir les débris de tant de palais et de maisons, sans songer à la fin malheureuse de tant d'hommes écrasés par la chute de leurs habitations.

Dès que j'eus été mis en liberté, je me présentai chez le consul de Suède; je lui racontai mes aventures, et le priai de m'aider à retourner au plus vite dans ma patrie : que l'on juge de ma surprise, quand il me répondit qu'à raison de la saison avancée, cela était presque impossible, à moins que de m'embarquer sur un navire destiné pour le Danemarck ou pour la Norvége. Le lendemain j'allai à la bourse; j'y trouvai plusieurs capitaines de mes compatriotes; mais un seul me promit de me rendre service. Il me mena dans sa chaloupe à bord d'un navire danois destiné pour Copenhague, dont le capitaine s'engagea à me mettre à terre à Else-

neur, et me dit qu'il partirait dans huit jours.

Cette assurance me combla de joie; d'un autre côté, néanmoins, j'étais affligé de ne pouvoir en aucune manière témoigner ma reconnaissance aux officiers français, qui, non-seulement m'avaient sauvé d'une perte certaine, mais encore m'avaient, pendant six mois, traité avec toute l'honnêteté possible, et m'avaient fait participer à tous les avantages dont ils jouissaient. Ils étaient encore renfermés; j'ignorais en quel endroit. Je craignais de partir avant qu'ils eussent été rendus à la liberté, et de passer dans leur esprit pour un ingrat si je n'allais pas prendre congé d'eux. J'appris qu'ils étaient détenus dans la prison publique; j'y courus aussitôt, et je les trouvai dans une chambre fermée par trois portes de fer. Le chagrin et la douleur les avaient tellement changés, que j'eus de la peine à les reconnaître.

L'étonnement que je montrai en les voyant dans ce lieu, leur prouva combien je prenais part à leur malheur. Ils prévinrent l'expression de ma pensée sur ce sujet, et me dirent que je ne devais pas m'étonner du traitement injuste qu'on leur faisait souffrir, puisque ce

n'était pas la première fois que les Français étaient accueillis ainsi par les Portugais, qui sont pourtant leurs amis.

Après que la conversation eut roulé là-dessus quelques instans, je leur dis que j'allais bientôt partir pour la Suède, et je leur demandai combien je devais pour mon entretien pendant tout le temps que j'étais resté à bord de leur bâtiment, ajoutant qu'il me serait toujours impossible de reconnaître convenablement les bienfaits dont ils m'avaient comblé. Ils me répondirent qu'ils ne voulaient pas du tout entendre parler de paiement, et ils poussèrent la politesse jusqu'à regretter de n'avoir pu me rendre service comme ils l'eussent désiré. Alors ma reconnaissance ne put trouver de termes assez forts pour s'exprimer: ils renouvelèrent ensuite la proposition qu'ils m'avaient faite plusieurs fois d'entrer au service de France. Il m'en coûta beaucoup de les refuser; mais on a vu quels motifs puissans me déterminaient à retourner dans ma patrie. Ils en reconnurent la justesse, et les approuvèrent. Nous nous séparâmes enfin, en nous donnant mutuellement l'assurance d'une amitié inaltérable.

Je partis de Lisbonne le 13 novembre, et je ne tardai pas à prévoir que mon voyage serait malheureux; car le capitaine du navire où je m'étais embarqué avait négligé beaucoup de précautions indispensables; je m'aperçus ensuite que son équipage ne lui obéissait pas.

Nous avancions assez lentement; le 23 novembre, le vent souffla du nord-est avec la plus grande violence; la houle fut extrêmement forte. Nous nous aperçûmes bientôt que le bâtiment faisait eau. Deux pompes continuellement en mouvement ne pouvaient la franchir; nous cherchâmes vainement l'endroit par où elle pénétrait. L'équipage tomba dans le découragement, la tempête et la fureur de la mer augmentèrent; l'eau monta de plus en plus dans le navire; elle s'élevait de quatre pouces par heure. Pour comble de malheur, du sel, que nous avions à fond de cale, obstrua le tuyau de nos pompes; nous les retirâmes l'une après l'autre, persuadés qu'après les avoir nettoyées, elles pourraient plus long-temps vider l'eau; mais quand nous les remîmes en place, celle de tribord se trouva de trois pieds, et celle de

bâbord de quatre pieds plus haute qu'elles ne devaient l'être, parce que le sel avait encombré de puits et tout le tour de la carlingue. Alors nous plaçâmes des paniers à l'extrémité inférieure des pompes, afin de les empêcher d'aspirer le sel.

Le travail continuel et le manque de sommeil avaient tellement épuisé nos forces, que nous ne pouvions presque rien faire. L'eau, en montant, avait soulevé le sel, et en avait accumulé une énorme quantité contre le côté de bâbord, qui était presque constamment dans l'eau jusqu'au plat-bord; l'espérance commençait à abandonner la plupart d'entre nous, car il était impossible de gagner la terre, et depuis trois jours nous n'avions pas aperçu un seul bâtiment. Quelques-uns cependant ne perdaient pas courage, et songeaient à conserver leur vie le plus long-temps qu'ils pourraient, quoiqu'ils craignissent quelquefois que cela ne servît qu'à prolonger leurs souffrances. Nous résolûmes de mettre à la mer la chaloupe et le canot, et de nous y réfugier pour y rester aussi long-temps qu'il plairait à Dieu, car la tempête était un peu apaisée; mais à l'instant où nous descendions

la chaloupe, elle frappa contre le flanc du bâtiment, et fut fracassée.

Cet accident nous navra le cœur; nous perdions le seul moyen dont nous pouvions espérer la conservation de notre vie; tout l'équipage fut plongé dans le trouble et la consternation. Quant à moi, j'avais été d'une gaîté singulière pendant la nuit, et j'avais pensé que notre danger n'était pas pressant; je trouvai aussi que l'on pouvait raccommoder la chaloupe en enveloppant ses flancs d'un morceau de toile à voile neuve, pliée en trois ou quatre doubles, que l'on attacherait avec des clous, et que l'on enduirait de goudron sur toutes les faces. Ce moyen fut si efficace pour empêcher l'eau d'entrer dans cette embarcation, que nous nous y tînmes depuis onze heures jusqu'à sept heures du matin, le 26 novembre, que nous aperçûmes un vaisseau hollandais. Sa vue rendit à tout l'équipage l'espérance et le courage. Notre navire, à qui nous faisions porter toutes les voiles d'un côté, était dans l'eau à peu près jusqu'au-dessus du pont; nous fîmes des signaux de détresse et nous tirâmes deux coups de canon. Comme le hollandais ne venait

pas à nous, nous en tirâmes un troisième, croyant qu'il n'avait pas entendu les deux premiers. Le hollandais vint à la fin de notre côté; quand il fut à portée de la voix, nous le priâmes de nous retirer de notre bâtiment qui allait couler bas : le capitaine hollandais nous répondit qu'il ne pouvait nous prendre à son bord, à moins que nous n'apportassions avec nous de l'eau et des vivres. Nous vînmes à bout, avec beaucoup de peine, et encore plus de péril, de retirer du milieu de l'eau où elles étaient, des pièces à eau et des barriques de vin et de viande; nous en chargeâmes notre chaloupe, et nous les fîmes accompagner par l'équipage, qui arriva au navire hollandais après avoir été, pendant le trajet, continuellement occupé à vider l'eau. Après que nos gens eurent mis ces provisions à bord du hollandais, ils se disposèrent à revenir à notre bâtiment pour en prendre encore d'autres; mais le capitaine hollandais ne voulut pas le permettre; et quand ils furent sur son navire, il prit l'amarre qui tenait notre chaloupe, et la laissa aller à la dérive. Que l'on juge du trouble affreux que causa cette action à ceux qui étaient retirés sur notre bâ-

timent, et du nombre desquels j'étais. Nous étions dans le canot à attendre le retour de nos gens, et nous avions retiré de la cabane divers objets qui valaient la peine d'être sauvés; quand nous vîmes ce qui se passait, nous laissâmes tout cela, et nous fîmes force d'aviron pour rejoindre le hollandais, parce que nous reconnûmes clairement qu'il ne voulait pas du tout nous aider ou nous attendre. Il avançait toujours un peu, de sorte que nous ne pûmes arriver à son bord qu'à trois heures après-midi: je n'avais jamais imaginé qu'il pût exister un homme de ce caractère. Deux passagers qu'il avait à bord nous dirent qu'il avait bien vu nos signaux, mais qu'il avait d'abord refusé de venir à notre secours, disant que nous le gênerions, et que peut-être nous étions des forbans. Un de ces passagers, capitaine au service de Hollande, fut obligé de le menacer de prendre lui-même le commandement, et de le dénoncer à son arrivée, s'il n'allait pas de notre côté. Le misérable qui nous prit malgré lui à son bord était si avare, qu'il se refusait le nécessaire, et qu'il ne pouvait s'empêcher de blâmer les autres quand il les voyait manger

de manière à se rassasier. En arrivant au Holder, le 18 décembre, tous les passagers quittèrent le bâtiment pour n'être pas plus long-temps avec ce monstre d'avarice et d'inhumanité, et allèrent par terre à Amsterdam. Ayant perdu tous mes effets, je n'aurais pas pu en faire autant, si le capitaine qui était passager comme moi, ne m'eût offert de m'avancer les frais du voyage, et n'eût répondu au patron du navire du paiement du passage de l'équipage naufragé.

J'arrivai le 21 à Amsterdam; j'y fus accueilli par un de mes compatriotes, qui fut à mon égard d'une générosité remarquable, tandis que les autres me reçurent avec froideur. J'avais écrit au directeur de la compagnie des Indes, en Suède; après une longue attente, sa réponse me mit à même de rembourser mes bienfaiteurs de toutes leurs avances.

Je quittai Amsterdam le 26 mars 1757, et le 28 d'avril j'entrai dans Stockholm, où je fus reçu avec de vifs transports de joie par ma famille, qui n'espérait plus me revoir.

RELATION

Des aventures tragiques de madame Denoyer, laissée dans une pirogue à la dérive, en pleine mer, par deux Anglais assassins de son mari, entre les Lucayes et Cuba, en 1766.

M. Denoyer, habitant du Cap-Français, où il s'était fait généralement estimer, voulant améliorer sa fortune, forma le dessein d'aller établir une habitation à Samana, baie de l'île de Saint-Domingue, dans la partie espagnole. Son épouse approuva ce projet.

Après un an de séjour à Samana, madame Denoyer sollicita son mari de retourner au Cap-Français, où l'air natal lui était plus favorable. M. Denoyer chérissait trop son épouse pour ne pas acquiescer à sa demande; ils s'embarquèrent, en conséquence, sur une goëlette ou petit bâtiment de transport qui leur appartenait, avec un enfant de sept ans, un autre à la mamelle, et une négresse, leur domestique, nommée Catherine. Dans

le temps qu'ils se préparaient à faire voile pour cette ville, un petit bâtiment anglais périt sur la côte; l'équipage eut le bonheur de gagner terre et de se sauver. Comme il y avait à Samana un petit navire français qui se disposait à partir, ces naufragés, au nombre de huit, prièrent le sieur Verrier, qui le commandait, de les recevoir sur son bord, et de les conduire au Cap-Français, ou à Monte-Christo. Celui-ci se trouvant trop chargé de monde, proposa à M. Denoyer de prendre deux de ces hommes dans sa goëlette; l'un d'eux se nommait le capitaine John, et l'autre Young.

M. Denoyer, par un acte d'humanité qui lui était naturel, les reçut avec plaisir; il leur donna du linge et des hardes pour se changer; il les combla de mille honnêtetés; et ceux-ci promirent de donner, en route, tous les secours possibles à leur bienfaiteur.

M. Denoyer appareilla au commencement du mois de mars 1766, ayant encore sur sa goëlette deux matelots français à ces gages. Comme ils suivaient la côte terre à terre, lorsqu'ils furent auprès d'une habitation de Manuel Borgne, à quelques lieues de l'endroit de leur départ, les deux matelots français

prièrent M. Denoyer de les mettre à terre, lui représentant qu'il pouvait se passer d'eux, parce que ces deux Anglais, à qui il avait donné l'hospitalité, et qui paraissaient expérimentés dans la navigation, le serviraient très-bien. M. Denoyer souscrivit à leur proposition, mais cette complaisance lui coûta la vie.

Le lendemain, vers les dix heures du matin, M. Denoyer, aidé des deux Anglais, mit à la voile; ils allèrent mouiller, le soir, à l'endroit nommé Grigri, une lieue au-dessus de Porto-Plata, sur la côte septentrionale de Saint-Domingue. Ils soupèrent ensemble, près de terre, non loin d'une habitation occupée par des Espagnols, où l'on prend ordinairement des rafraîchissemens; après le souper, on plaça sur la dunette, qu'on couvrit de feuilles de palmier, et au bout de laquelle on tendit une toile, un matelas qui servit de lit à madame Denoyer, à ses deux enfans et à la négresse. M. Denoyer se jeta sur un autre matelas, aux pieds de son épouse, tandis que les deux Anglais étaient couchés sur l'avant de la goëlette.

Le sommeil fut tranquille jusqu'au milieu

de la nuit, qui fut interrompu par les cris de leur petite fille; après avoir tiré le lait d'une chèvre qu'ils avaient embarquée pour allaiter l'enfant, M. Denoyer se recoucha. Vers les trois ou quatre heures du matin, son épouse fut réveillée par le bruit d'un grand coup sourd, qui lui parut être un coup de hache donné sur le lit de son mari, qu'elle entendit pousser un soupir. Tremblante et effrayée, elle éveille la négresse, en s'écriant : « Grand Dieu! Catherine, on tue M. De-» noyer!... » Elle lève dans le même instant son pavillon, lorsque l'Anglais nommé John, s'élance sur son lit, en tenant une hache à la main, et d'un air furieux la menace de la tuer si elle ne baisse aussitôt la toile, et si elle fait le moindre mouvement pour se lever; de là, ce perfide assassin va frapper encore deux fois sa victime. Après cette action digne des monstres les plus féroces, Young prit la barre du gouvernail, tandis que John orienta la voile pour faire route vers la Nouvelle-Yorck.

A la pointe du jour, la goëlette était à deux lieues de terre. Madame Denoyer, glacée par la crainte, eut à peine la force de sortir de son pavillon. Quel horrible spectacle

s'offre à ses yeux! Elle voit flotter sur les eaux le matelas où était étendu le corps sanglant de son mari, qu'on venait de jeter à la mer. Alors le barbare John, consommant son crime par la raillerie la plus amère : « Soyez tranquille, lui dit-il, votre mari est » à la mer, et dort d'un profond sommeil. » Un instant après il revint vers elle, armé d'un poignard, lui demander les armes qu'avait son mari, et les clefs de ses coffres.

Madame Denoyer les lui donne. Ce scélérat ayant fouillé partout sans avoir trouvé de l'argent, va les lui rendre. Alors la triste veuve, fondant en larmes, et dont la douleur et l'effroi semblaient jusqu'alors avoir tari la source, lui demanda pourquoi il avait tué son mari puisqu'il n'avait point d'argent. L'assassin lui répond que c'était pour avoir sa goëlette et la conduire à la Nouvelle-Yorck. Après ces paroles, ce monstre parut s'adoucir; il offrit à cette malheureuse dame des alimens, du thé et du chocolat. Celle-ci lui ayant répondu qu'elle n'avait besoin de rien, John lui dit de ne point se chagriner, qu'il n'avait point envie de lui faire aucun mal; qu'au contraire, il allait la débarquer

en terre française, avec tout son bagage. Il lui laissa pendant le reste du jour la liberté de se livrer tout entière à sa douleur.

On juge bien que la nuit ne procura aucun repos à cette infortunée. L'image de son mari égorgé à sa vue par des traîtres qu'il avait comblés de bienfaits, la poursuivait sans cesse; leur cruauté, leur brutalité, leur noirceur redoublaient ses craintes, et les rendaient encore plus vives quand elle jetait les yeux sur ses chers enfans. Pendant que son esprit se repaissait des idées les plus accablantes, elle entendit les deux bourreaux de son époux former le dessein de lui faire subir un outrage que toute femme vertueuse redoute plus que la mort même. John, l'infâme John, proposait à son compagnon de prendre la domestique, réservant pour lui la maîtresse; mais Young ayant refusé le parti, ces scélérats, après avoir amarré le gouvernail, et mis à la cape, se couchèrent. La négresse avait imaginé de leur crever les yeux avec un clou pendant leur sommeil; mais elle pensa qu'ils faisaient peut-être semblant de dormir, et cette raison l'empêcha de l'entreprendre.

Le lendemain, aux premières lueurs de l'aurore, ils firent route. Madame Denoyer leur demanda s'ils prétendaient l'emmener à la Nouvelle-Yorck. Ils répondirent que si elle voulait aller au Cap-Français, l'un d'eux l'y conduirait, ainsi que ses enfans et sa négresse, dans la pirogue qu'ils avaient à bord. L'incertitude de sa destinée, la vue de ces brigands teints du sang de son mari, la crainte, la douleur, tout la détermina à accepter cette proposition, quoique la pirogue fût extrêmement petite, et trop faible pour être exposée à la fureur des flots, cette espèce de nacelle, à l'usage des sauvages de l'Amérique, n'étant faite que d'un seul tronc d'arbre. Sur sa résolution, John lui dit de faire un paquet de son linge, ne pouvant embarquer ses coffres, à cause de leur grand volume. Il mit lui-même une mauvaise paillasse au fond de la pirogue, quatre galettes de biscuit, une cruche contenant environ quatre pintes d'eau douce, six œufs et un peu de cochon maron salé, avec une bouilloire. John, après y avoir fait descendre les deux enfans et la négresse, fouilla dans les poches de madame Denoyer, et y trouva

l'agrafe de cou et les boucles d'argent des souliers de son mari, qu'il lui enleva, de même que le linge qu'elle avait empaqueté. Descendue enfin dans la pirogue, elle attendait avec impatience le conducteur qu'on lui avait promis, lorsqu'elle vit Young couper l'amarre de la pirogue, prendre la barre du gouvernail, John orienter les voiles, et le bâtiment s'éloigner de ses yeux. Bientôt elle ne vit plus que le ciel et l'eau.

Abandonnée au milieu des ondes, hors de la vue d'aucune côte, la veuve éplorée s'épuise à demander du secours aux assassins de son mari; elle les conjure, avec toute l'éloquence d'une mère tendre, d'avoir pitié de ses enfans. Sa voix ne peut se faire entendre; elle y supplée par les gestes les plus expressifs, par les signes les plus touchans: vains efforts! Ses bourreaux, à qui elle veut avoir la plus grande obligation, ses bourreaux sont sourds à ses prières! Les barbares lui font signe de la main de suivre son malheureux sort..... Elle ne les voit plus.

Sa consternation, l'excès de son accablement, le danger pressant de ce qui lui reste de plus cher au monde, la plongent dans un

profond évanouissement. Son esclave fidèle épuise tous les faibles secours qu'elle peut employer pour l'en retirer. Elle revient à la vie, mais pour mieux voir l'abîme ouvert sous ses pieds, pour mieux déplorer l'infortune et la situation affreuse de ses chers enfans qui vont devenir la proie des monstres marins. Elle les presse contre son sein, elle les arrose de larmes, et à chaque instant qu'elle les contemple, elle croit jeter sur eux ses derniers regards. De ses mains défaillantes elle offre celui qui est à la mamelle au Conservateur universel, au suprême Arbitre de nos jours, au juste vengeur du crime et de la scélératesse. Elle se livre entièrement aux soins de la divine Providence, et laisse voguer la pirogue au gré des ondes et sous la conduite de sa négresse.

Mais les approches horribles d'une nuit obscure augmentent bientôt le péril et redoublent ses alarmes; pour comble de disgrâce, les vents grondent avec plus de fureur, les flots se soulèvent, s'agitent, se poussent, et dans leur choc impétueux une lame fond tout à coup dans la pirogue, entraîne le biscuit, répand la provision d'eau-douce, et ne dis-

trait ces infortunées sur un si grand malheur que par la crainte continuelle qu'une vague plus forte ne vienne engloutir la barque. Cependant la négresse, dans sa façon de gouverner, fut assez adroite pour éviter cette catastrophe. Quelle nuit! qu'elle fut terrible! qu'elle leur parut longue!

Le jour enfin, le jour si désiré, ramena le calme; mais il ne leur apporta pas d'autre consolation. Elles ne voyaient que le ciel et l'eau, sans savoir de quel côté diriger leur route. Dans cette situation désespérante, madame Denoyer ne cessait d'implorer les secours de la Providence, seul appui des malheureux.

Elles passèrent sept jours et sept nuits, luttant contre les flots, exposées aux injures de l'air pendant la saison la plus rigoureuse, sans boisson et sans autre nourriture qu'un peu de viande salée. Épuisée de fatigue, la veuve affaiblie perdait à chaque instant le peu de force qui lui restait. Elle était sur le point de succomber; mais l'image d'une mort prochaine lui était moins affreuse que l'état déplorable de ses chers enfans. En les quittant, elle veut leur donner la marque la plus

précieuse de sa tendresse maternelle. Elle allait s'ouvrir la veine pour prolonger la vie de ce petit innocent qui était collé sur son sein, lorsque la négresse vit au loin un bâtiment. A cette nouvelle, madame Denoyer se ranime; l'une et l'autre jettent des cris, elles font des signes. Bientôt elles s'aperçoivent qu'on voit leurs signaux, et qu'on vient à leurs secours: mais un nouveau danger l'arrête. Les lames brisaient contre le bâtiment, et faisaient craindre que la pirogue ne fût submergée en l'abordant. Cependant, par la bonne manœuvre du capitaine, ou plutôt par le secours du Ciel, la veuve, les enfans et la négresse furent reçus à bord du bâtiment. L'équipage, ravi de joie, chanta le *Te Deum* en action de grâces.

Ce bâtiment arriva à bon port dans la rade de la Nouvelle-Orléans, lieu de sa destination. Madame Denoyer eut le bonheur d'y trouver M. Rougeot, notaire, et son proche parent, qui la reçut avec beaucoup de joie et de tendresse, ainsi que les enfans de cette infortunée veuve, qui sortait pour ainsi dire du tombeau.

Les habitans de la Louisiane, par une gé-

nérosité bien digne d'eux, firent une quête dans la colonie, où chacun se fit un plaisir de contribuer au soulagement de cette dame; elle produisit une somme de quatre cents livres, qui lui fut remise. Madame Denoyer fit passer par son parent le contrat concernant la liberté de la négresse, compagne de son infortune; mais cette fille, sensible à la reconnaissance de sa maîtresse, ne voulut point l'abandonner, disant qu'elle ne la quitterait qu'à la mort.

Madame Denoyer fit sa déposition au greffe de la Nouvelle-Orléans, où elle donna le signalement des assassins de son époux. On envoya les noms de ces deux scélérats à la Nouvelle-Yorck; mais soit qu'ils aient péri par un juste châtiment de la Providence, ou qu'ils aient pris de faux noms, on n'en a jamais eu de nouvelles.

NAUFRAGE

Et aventures tragiques de madame Godin des Odonais, sur les bords du fleuve des Amazones, en 1769.

Lettre de M. Godin des Odonais, à M. de la Condamine.

Saint-Amand, Berri, 28 juillet, 1773.

MONSIEUR, vous me demandez une relation du voyage de mon épouse par le fleuve des Amazones, la même route que j'ai suivie après vous. Les bruits confus qui vous sont parvenus des dangers auxquels elle s'est vue exposée, et dont elle seule, de huit personnes, est échappée, augmentent votre curiosité. J'avais résolu de n'en parler jamais, tant le souvenir m'en est douloureux; mais le titre de votre

ancien compagnon de voyage, titre dont je me fais honneur, la part que vous prenez à ce qui nous regarde, et les marques d'amitié que vous me donnez ne me permettent pas de refuser de vous satisfaire.

Vous vous souviendrez que la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir en 1742, lorsque vous partîtes de Quito, je vous dis que je comptais prendre la même route que vous alliez suivre, celle du fleuve des Amazones, tant par le désir que j'avais de connaître cette route, que pour procurer à mon épouse la voie la plus commode pour une femme, en lui épargnant un long voyage par terre, dans un pays de montagnes où les mulets sont l'unique voiture. Vous eûtes l'attention, dans le cours de votre navigation, de donner avis dans les missions espagnoles et portugaises établies sur les bords du fleuve, qu'un de vos camarades devait vous suivre; et ils n'en avaient pas perdu le souvenir plusieurs années après votre départ. Mon épouse désirait beaucoup de venir en France; mais ses grossesses fréquentes ne permettaient pas de l'exposer, pendant les premières années, aux fatigues d'un si long voyage. Sur la fin de 1748, je reçus la nou-

velle de la mort de mon père; et, voyant qu'il m'était indispensable de mettre ordre à des affaires de famille, je résolus de me rendre seul à Cayenne, en descendant le fleuve, et de tout disposer pour faire prendre commodément la même route à ma femme.

Je partis en mars 1749, de la province de Quito, laissant mon épouse grosse. J'arrivai, en avril 1750, à Cayenne. J'écrivis aussitôt à M. Rouillé, alors ministre de la marine, et le priai de m'obtenir des passeports et des recommandations de la cour de Portugal, pour remonter l'Amazone, aller chercher ma famille, et l'amener par la même route. Un autre que vous, monsieur, serait surpris que j'aie entrepris si lestement un voyage de quinze cents lieues, uniquement pour en préparer un autre; mais vous savez que dans ce pays-là les voyages exigent moins d'appareil qu'en Europe. Ceux que j'avais faits depuis douze ans, en reconnaissant le terrain de la méridienne de Quito, en posant des signaux sur les plus hautes montagnes, en allant et revenant de Carthagène, m'avaient aguerri. Je profitai de cette occasion pour envoyer plusieurs morceaux d'histoire naturelle au Jar-

din du cabinet du Roi, entre autres, la graine de salsepareille, la butua dans ses cinq espèces, et une grammaire, imprimée à Lima, de la langue des Incas, dont je faisais présent à M. de Buffon, de qui je n'ai reçu aucune réponse. Par celle dont M. Rouillé m'honora, j'appris que Sa Majesté trouvait bon que MM. les gouverneur et intendant de Cayenne me donnassent des recommandations pour le gouvernement de Para.

Je vous écrivis alors, monsieur, et vous eûtes la bonté de solliciter mes passeports. Vous m'envoyâtes aussi une lettre de recommandation de M. le commandeur de la Cerda, ministre de Portugal en France, pour le gouverneur de Para, et une lettre de M. l'abbé de la Ville, qui vous marquait que mes passeports étaient expédiés à Lisbonne, et envoyés à Para. J'en demandai des nouvelles au gouverneur de cette place, qui me répondit n'en avoir aucune connoissance. Je répétai mes lettres à M. Rouillé, qui ne se trouva plus dans le ministère. Depuis ce temps j'ai sollicité quatre, cinq ou six fois, chaque année, pour avoir les passeports, et toujours infructueusement. Plusieurs de mes lettres ont été

perdues ou interceptées pendant la guerre. Je n'en puis douter, puisque vous avez cessé de recevoir les miennes, quoique j'aie continué de vous écrire.

Enfin, ayant ouï dire que M. le comte d'Hérouville avait la confiance de M. le duc de Choiseul, je m'avisai, en 1765, d'écrire au premier, sans avoir l'honneur d'en être connu. Je lui marquais en peu de mots qui j'étais, et le suppliais d'intercéder pour moi auprès de M. de Choiseul au sujet des passeports. Je ne puis attribuer qu'aux bontés de ce seigneur le succès de ma démarche, puisque le dixième mois, à compter de la date de ma lettre à M. le comte d'Hérouville, je vis arriver à Cayenne une galiote pontée, armée à Para, par ordre du roi de Portugal, avec un équipage de trente rameurs, et commandée par un capitaine de la garnison de Para, chargé de m'y conduire; et de Para, en remontant le fleuve jusqu'au premier établissement espagnol, pour y attendre mon retour et me ramener à Cayenne avec ma famille, le tout aux frais de Sa Majesté Très-Fidèle : générosité vraiment royale et peu commune, même parmi les souverains.

Nous partîmes de Cayenne les derniers jours de novembre 1765, pour aller prendre mes effets à Oyapok, où je résidais : c'est un port situé sur la rivière du même nom, à trente lieues au sud de la ville de Cayenne. Je tombai malade en cet endroit, et même assez dangereusement. M. de Bobello, chevalier de l'ordre du Christ, et commandant de la galiote, eut la complaisance de m'attendre six semaines. Voyant enfin que je n'étais pas en état de m'embarquer, et craignant d'abuser de la patience de cet officier, je le priai de se mettre en chemin, en me permettant d'embarquer quelqu'un que je chargeais de mes lettres, et de tenir ma place pour soigner ma famille au retour : je jetai les yeux sur Tristan d'Orcasaval, que je connaissais depuis long-temps, et que je crus propre à remplir mes vues. Le paquet dont je le chargeai contenait des ordres du P. général des Jésuites, au provincial de Quito, et au supérieur des missions de Maïnas, de faire fournir les canots et équipages nécessaires pour le voyage de mon épouse. La commission dont je chargeais Tristan était uniquement de porter ces lettres au supérieur résidant à la Laguna, chef-

lieu des missions espagnoles de Maïnas, que je priais de faire tenir mes lettres à Riobamba, afin que mon épouse fût avertie de l'armement fait par ordre du roi de Portugal à la recommandation du roi de France, pour la conduire à Cayenne. Tristan n'avait d'autre chose à faire, sinon d'attendre à la Laguna réponse de Riobamba.

Il partit du poste d'Oyapock sur le bâtiment portugais, le 24 janvier 1766 : il arriva à Loreto, premier établissement espagnol, dans le haut du fleuve, au mois de juillet ou d'août de la même année. Loreto est une mission nouvellement fondée, au-dessous de celle de Pévas, et qui ne l'était pas encore lorsque vous descendîtes la rivière en 1743, ni même lorsque je suivis la même route en 1749, non plus que la mission de Tavatinga, que les Portugais ont aussi fondée au-dessus de celle de San-Plabo, qui était leur dernier établissement en remontant. Pour mieux entendre ceci, il serait bon d'avoir sous les yeux la carte que vous avez levée du cours de l'Amazone, ou celle de la province de Quito, insérée dans votre Journal historique du *Voyage de l'Équateur*.

L'officier portugais, M. de Robello, après avoir débarqué Tristan à Loreto, revint à Tavaringa, suivant les ordres qu'il avait reçus d'y attendre l'arrivée de madame Godin. Tristan, au lieu de se rendre à la Languna, et d'y remettre mes lettres au supérieur, ayant rencontré à Loreto un missionnaire jésuite espagnol, nommé le père Yesquen, qui retournait à Quito, lui remit le paquet de lettres, par une bévue impardonnable, et qui a toute l'apparence de la mauvaise volonté. Le paquet était adressé à la Laguna, à quelques journées de distance du lieu où se trouvait Tristan; et il l'envoie à près de cinq cents lieues plus loin, au delà de la Cordelière, chaîne de hautes montagnes connues sous le nom de Cordelière des Andes, qui traverse toute l'Amérique méridionale du nord au sud, et il reste dans les missions portugaises à faire le commerce.

Remarquez que, outre divers effets dont je l'avais chargé pour m'en procurer le débit, je lui avais remis plus que suffisamment de quoi subvenir aux dépenses du voyage dans les missions d'Espagne.

Malgré sa mauvaise manœuvre, un bruit

vague se répandit dans la province de Quito, et parvint jusqu'à madame Godin, qu'il était venu non-seulement des lettres pour elle, qui avaient été remises à un P. jésuite, mais qu'il était arrivé, dans les missions les plus hautes de Portugal, une barque armée par ordre de S. M. portugaise, pour la transporter à Cayenne. Son frère, religieux de Saint-Augustin, conjointement avec le P. Térol, provincial de l'ordre de Saint-Dominique, firent de grandes instances au provincial des jésuites pour recouvrer ces lettres. Le jésuite comparut, et dit les avoir remises à un autre : celui-ci se disculpa de la même manière, sur ce qu'il en avait chargé un troisième; mais, quelques diligences qu'on ait pu faire, le paquet n'a jamais paru.

Je vous laisse à penser l'inquiétude où se trouva ma femme, sans savoir le parti qu'elle avait à prendre. On parlait diversement dans le pays de cet armement; les uns y ajoutaient foi, les autres doutaient de sa réalité. Se déterminer à faire une si longue route, arranger en conséquence ses affaires domestiques, vendre les meubles d'une maison, sans aucune certitude, c'était mettre tout au hasard; enfin,

pour savoir à quoi s'en tenir, madame Godin résolut d'envoyer aux missions un nègre nommé Joachim, d'une fidélité éprouvée. Le nègre part avec quelques Indiens de compagnie, et, après avoir fait une partie du chemin, il est arrêté et obligé de revenir chez sa maîtresse, qui l'expédia une seconde fois avec de nouveaux ordres et de plus grandes précautions. Le nègre retourne et surmonte les obstacles, arrive à Loreto, voit Tristan, et lui parle : il revient avec la nouvelle que l'armement du roi de Portugal était certain, et que Tristan était à Loreto. Madame Godin se détermina pour lors à se mettre en chemin ; elle vendit ce qu'elle put de ses meubles, laissa le reste, ainsi que sa maison de Riobamba, le jardin et les terres de Guaslen, un autre bien entre Galté et Maguazo, à son beau-frère.

On peut juger du long espace de temps qui s'écoula depuis le mois de septembre 1766, que les lettres furent remises au jésuite, par le temps qu'exigent le voyage de ce père à Quito ; les recherches pour retrouver le paquet passé de main en main, l'éclaircissement des bruits répandus dans la province de Quito, et

parvenus à madame Godin à Riobamba ; ses incertitudes, les deux voyages de son nègre à Loreto ; son retour à Riobamba ; la vente des effets d'une maison, et les préparatifs d'un si long voyage : aussi ne put-elle partir de Riobamba, quarante lieues au sud de Quito, que le 1er octobre 1769.

Le bruit de l'armement portugais s'était répandu jusqu'à Guyaquil et sur les bords de la mer du sud, puisque le sieur R....., soi-disant médecin français, qui revenait du Haut-Pérou, et allait à Panama ou à Porto-Bello chercher un embarquement pour aller à Saint-Domingue ou à la Martinique, ou du moins à la Havane, et de là en Europe, ayant fait échelle au golfe de Guyaquil, à la pointe Sainte-Hélène, apprit qu'une dame de Riobamba se disposait à partir pour le fleuve des Amazones, et s'y embarquer sur un bâtiment armé par ordre du roi de Portugal, pour la conduire à Cayenne. Il changea aussitôt de route, remonta la rivière de Guyaquil, et vint à Riobamba demander à madame Godin qu'elle voulût bien lui accorder passage, lui promettant qu'il veillerait sur sa santé, et aurait pour elle toutes sortes d'attentions.

Elle lui répondit d'abord qu'elle ne pouvait pas disposer du bâtiment qui était venu la chercher. Le sieur R... eut recours aux deux frères de madame Godin, qui firent tant d'instances à leur sœur, en lui représentant qu'un médecin pourrait leur être utile dans une si longue route, qu'elle consentit à l'admettre dans sa compagnie.

Ses deux frères, qui partaient aussi pour l'Europe, ne balancèrent pas à suivre leur sœur pour se rendre plus promptement, l'un à Rome, où les affaires de son ordre l'appelaient; l'autre en Espagne, pour ses affaires particulières : celui-ci amenait un fils de neuf à dix ans, qu'il voulait faire élever en France. M. De Grandmaison, mon beau-père, avait déjà pris les devants pour tout disposer sur la route de sa fille jusqu'au lieu de l'embarquement, au delà de la grande Cordelière : il trouva d'abord des difficultés de la part du président et capitaine général de la province de Quito. Vous savez, monsieur, que la voie de l'Amazone est défendue par le roi d'Espagne; mais ces difficultés furent bientôt levées.

J'avais apporté, à mon retour de Cartha-

gène, où j'avais été envoyé, en 1740, pour les affaires de notre Compagnie, un passeport du vice-roi de Santa-Fé, don Sébastien de Estava, qui nous laissait la liberté de prendre la route qui nous paraîtrait la plus convenable : aussi, le gouverneur espagnol de la province de Maïnas et d'Omaguas, prévenu de l'arrivée de mon épouse, eut la politesse d'envoyer à sa rencontre un canot avec des rafraîchissemens, comme fruits, laitage, etc., qui l'atteignit à peu de distance de la peuplade d'Omaguas. Mais quelles traverses, quelles horreurs devaient précéder cet heureux moment!

Elle partit de Riobamba, lieu de sa résidence, avec son escorte, le 1er octobre 1769; ils arrivèrent à Canélos, lieu de l'embarquement, sur la petite rivière de Bobonasa, qui tombe dans celle de Pastasa, et celle-ci dans l'Amazone. M. de Grandmaison, qui les avait précédés d'environ un mois, avait trouvé le village de Canélos peuplé de ses habitans; et s'était aussitôt embarqué pour continuer sa route et préparer des équipages à l'arrivée de sa fille dans tous les lieux de son passage. Comme il la savait accompagnée de ses frères,

d'un médecin, de son nègre et de trois domestiques mulâtresses ou indiennes, il avait continué sa route jusqu'aux missions portugaises. Dans cet intervalle, une épidémie de petite vérole, maladie que les Européens ont portée en Amérique, et plus funeste aux Indiens que la peste, qu'ils ne connaissent pas, ne l'est au Levant, avait fait déserter tous les habitans du village de Canélos, qui avaient vu mourir ceux que ce mal avait attaqués les premiers: les autres s'étaient dispersés au loin dans les bois, où chacun d'eux avait son abatis; c'est leur maison de campagne.

Ma femme était partie avec une escorte de trente-un Indiens, pour la porter elle et son bagage. Vous savez que ce chemin, le même qu'avait pris don Pedro Maldonado, aussi parti de Riobamba pour se rendre à la Laguna, où vous vous étiez donné rendez-vous; que ce chemin, dis-je, n'est pas praticable, même pour des mulets; que les hommes en état de marcher le font à pied, et que les autres se font porter. Les Indiens que madame Godin avait amenés, et qui étaient payés d'avance suivant la mauvaise coutume du pays, à laquelle la méfiance, quelquefois bien fon-

dée, de ces malheureux, a donné lieu, à peine arrivés à Canélos, retournent sur leurs pas, soit par la crainte du mauvais air, soit de peur qu'on ne les obligeât de s'embarquer, eux qui n'avaient jamais vu un canot que de loin. Il ne faut pas même chercher de si bonnes raisons pour leur désertion : vous savez, monsieur, combien de fois ils nous ont abandonnés sur nos montagnes, sans le moindre prétexte, pendant le cours de nos opérations. Quel parti pouvait prendre ma femme dans cette circonstance? Quand il lui eût été possible de rebrousser chemin, le désir d'aller joindre cette barque disposée pour la recevoir par ordre de deux souverains, celui de voir un époux après vingt ans d'absence, lui firent braver tous les obstacles dans l'extrémité où elle se voyait réduite.

Il ne restait dans le village que deux Indiens échappés à la contagion; ils étaient sans canot : ils promirent de lui en faire un, et de la conduire à la mission d'Andoas, environ douze journées plus bas en descendant la rivière de Bobonasa, distance qu'on peut estimer de cent quarante à cent cinquante lieues; elle les paya d'avance : le canot achevé, ils

partent tous de Canélos ; ils naviguent deux jours. On s'arrête pour passer la nuit : le lendemain matin, les deux Indiens avaient disparu ; la troupe infortunée se rembarque sans guide, et la première journée se passe sans accident. Le lendemain, sur le midi, ils rencontrent un canot arrêté dans un petit port voisin d'un carbet * ; ils trouvent un Indien convalescent, qui consent d'aller avec eux, et de tenir le gouvernail. Le troisième jour, voulant ramasser le chapeau du sieur R..., qui était tombé dans l'eau, l'Indien y tombe lui-même ; il n'a pas la force de gagner le bord, et se noie. Voilà le canot dénué de gouvernail, et conduit par des gens qui ignoraient la moindre manœuvre : aussi fut-il bientôt inondé, ce qui les obligea de descendre à terre, et d'y faire un carbet.

Ils n'étaient plus qu'à cinq ou six journées d'Andoas. Le sieur R..... s'offrit à y aller, et partit avec un autre Français de la compa-

* C'est le nom qu'on donne, dans nos colonies des îles et en Canada, aux feuillées qui servent d'habitation aux sauvages, et d'abri aux voyageurs : les Espagnols leur donnent le nom de *Rancho*.

gnie, et le fidèle nègre de madame Godin, qu'elle leur donna pour les aider; le sieur R... eut grand soin d'emporter ses effets. J'ai reproché depuis à mon épouse de n'avoir pas envoyé aussi un de ses frères avec le sieur R... chercher du secours à Andoas; elle m'a répondu que ni l'un ni l'autre n'avaient voulu se rembarquer dans le canot après l'accident qui leur était arrivé.

Le sieur R.... avait promis, en partant, à madame Godin et à ses frères, que sous quinze jours ils recevraient un canot et des Indiens. Au lieu de quinze, ils en attendirent vingt-cinq; et, ayant perdu l'espérance à cet égard, ils firent un radeau sur lequel ils se mirent avec quelques vivres et effets. Ce radeau, mal conduit aussi, heurta contre une branche submergée, et tourna : effets perdus et tout le monde à l'eau. Personne ne périt, grâces au peu de largeur de la rivière en cet endroit. Madame Godin, après avoir plongé deux fois, fut sauvée par ses frères.

Réduits à une situation plus triste encore que la première, ils résolurent de suivre à pied le bord de la rivière. Quelle entreprise! Vous savez, monsieur, que les bords de ces

rivières sont garnis d'un bois fourré, d'herbes, de lianes et d'arbustes, où l'on ne peut se faire jour que la serpe à la main et en perdant beaucoup de temps. Ils retournent à leur carbet, en prennent les vivres qu'ils y avaient laissés, et se mettent en route à pied; ils s'aperçoivent, en suivant le bord de la rivière, que ses sinuosités allongent beaucoup leur chemin; ils entrent dans le bois pour les éviter, et peu de jours après ils s'y perdent. Fatigués de tant de marches dans l'âpreté d'un bois si incommode pour ceux même qui y sont faits, blessés aux pieds par les ronces et les épines, leurs vivres finis, pressés par la soif, ils n'avaient d'autre ressource que quelques graines, fruits sauvages et choux-palmistes. Enfin, épuisés par la faim, l'altération, la lassitude, les forces leur manquent; ils succombent, ils s'asseyent, et ne peuvent plus se relever. Là, ils attendent leurs derniers momens; en trois ou quatre jours ils expirent l'un après l'autre.

Madame Godin, étendue à côté de ses frères et des autres cadavres, resta deux fois vingt-quatre heures étourdie, égarée, anéantie, et cependant tourmentée d'une soif ardente. Enfin, la Providence, qui voulait la conserver,

lui donna le courage et la force de se traîner et d'aller chercher le salut qui l'attendait. Elle se trouvait sans chaussure, demi-nue; une chemise et deux mantilles mises en lambeaux par les ronces, la couvraient à peine : elle coupa les souliers de ses frères, et s'en attacha les semelles aux pieds. Ce fut à peu près du 25 au 30 décembre 1769 que sept personnes de cette troupe infortunée périrent. J'en juge par des dates postérieures bien constatées, et sur ce que la seule victime échappée à la mort m'a dit, que ce fut huit à neuf jours après avoir quitté le lieu où elle avait vu ses frères et ses domestiques rendre les derniers soupirs, qu'elle parvint au bord du Bobonasa. Il est fort vraisemblable que ce temps lui parut très-long. Comment, dans cet état d'épuisement et de disette; une femme délicatement élevée, réduite à cette extrémité, put-elle conserver sa vie, ne fût-ce que quatre jours?

Elle m'a assuré qu'elle a été seule dans les bois, dix jours, dont deux à côté de ses frères morts, en attendant elle-même son dernier moment, et les autres huit à se traîner, errant çà et là. Le souvenir du long et affreux spectacle dont elle avait été témoin, l'horreur de

la solitude et de la nuit dans un désert, la frayeur de la mort toujours présente à ses yeux, frayeur que chaque instant devait redoubler, firent sur elle une telle impression, que ses cheveux blanchirent. Le deuxième jour de sa marche, qui ne pouvait pas être considérable, elle trouva de l'eau, quelques fruits sauvages et quelques œufs verts qu'elle ne connaissait pas, mais que j'ai reconnus, par la description qu'elle m'en a faite, pour des œufs de perdrix; c'est du moins le nom que donnent les Espagnols à ce gibier, assez commun dans les pays chauds d'Amérique. A peine elle pouvait avaler, tant l'œsophage s'était rétréci par la privation des alimens. Ceux que le hasard lui faisait rencontrer, suffirent pour sustenter son squelette. Il était temps que le secours qui lui était réservé parût.

Si vous lisiez dans un roman qu'une femme délicate, accoutumée à jouir de toutes les commodités de la vie, précipitée dans une rivière, retirée à demi-noyée, s'enfonce dans un bois, elle huitième, sans route pour se guider, et y marche plusieurs semaines, se perd, souffre la faim, la soif, la fatigue jusqu'à l'épuisement; voit expirer ses deux frères beaucoup plus ro-

bustes qu'elle, un neveu à peine sorti de l'enfance, trois jeunes femmes ses domestiques, un jeune valet du médecin qui avait pris les devants; qu'elle survit à cette catastrophe; que, restée seule deux jours et deux nuits entre ces cadavres, dans des cantons où abondent les tigres et beaucoup de serpens très-dangereux *, sans avoir rencontré jamais un seul de ces animaux, elle se relève, se remet en chemin, couverte de lambeaux, errante dans un bois jusqu'au huitième jour, qu'elle se trouva sur le bord du Bobonasa; vous accuseriez l'auteur du roman de manquer à la vraisemblance; mais un historien ne doit à son lecteur que la simple vérité. Elle est attestée par les lettres originales, que j'ai entre les mains, de plusieurs missionnaires de l'Amazone, qui ont pris part à ce triste événement, dont je n'ai eu d'ailleurs que trop de preuves, comme vous le verrez par la suite de ce récit. Ces malheurs ne seraient point arrivés, si

* J'ai vu, dans ces quartiers, des onces, sorte de tigres noirs la plus féroce; il y a aussi en serpens des espèces les plus venimeuses, telles que le serpent à sonnettes, celui que les Espagnols nomment coral, et le fameux balalao, qu'on nomme à Cayenne serpent grage.

Tristan n'eût pas été un commissionnaire infidèle; si, au lieu de s'arrêter à Loreto, il avait porté mes lettres au supérieur, à la Laguna, mon épouse eût trouvé, comme son père, le village de Canelos peuplé d'Indiens, et un canot prêt pour continuer sa route.

Ce fut donc le huitième ou neuvième jour, suivant le compte de Madame Godin, qu'après avoir quitté le lieu de la scène funeste, elle se trouva sur les bords du Bobonasa. A la pointe du jour, elle entendit du bruit à environ deux cents pas d'elle. Un premier mouvement de frayeur la fit d'abord se renfoncer dans les bois : mais, faisant réflexion que rien ne pouvait lui arriver de pis que son état actuel, et qu'elle n'avait par conséquent rien à craindre, elle gagna le bord, et vit deux Indiens qui poussaient un canot à l'eau. Il est d'usage, lorsqu'on met à terre pour faire nuit, d'échouer en tout ou en partie les canots, pour éviter les accidens; et en effet, un canot à flot pendant la nuit, et dont l'amarre casserait, s'en irait à la dérive; et que deviendraient ceux qui dorment tranquillement à terre?

Les Indiens aperçurent, de leur côté, Mme Godin, et vinrent à elle. Elle les conjura de

la conduire à Andoas. Ces Indiens, retirés depuis long-temps de Canélos avec leurs femmes, pour fuir la contagion de la petite vérole, venaient d'un abatis qu'ils avaient au loin, et descendaient à Andoas. Ils reçurent mon épouse avec des témoignages d'affection, la soignèrent et la conduisirent à ce village. Elle aurait pu s'y arrêter quelques jours pour se reposer, et l'on peut juger qu'elle en avait grand besoin; mais, indignée du procédé du missionnaire à la merci duquel elle se trouvait livrée, et avec lequel, pour cette raison même, elle se vit obliger de dissimuler, elle ne voulut pas prolonger son séjour à Andoas, et n'y eût pas même passé la nuit, si cela eût dépendu d'elle.

Il venait d'arriver une grande révolution dans les missions de l'Amérique espagnole, dépendantes de Lima, de Quito, Charcas et du Paraguay, desservies et fondées par les jésuites depuis un et deux siècles. Un ordre imprévu de la cour de Madrid les avait expulsés de tous leurs colléges et de leurs missions. Ils avaient tous été arrêtés, embarqués et envoyés dans les états du pape. Cet événement n'avait pas causé plus de trouble que n'eût fait le changement d'un vicaire de village. Les jésuites

avaient été remplacés par des prêtres séculiers.

Tel était celui qui remplissait les fonctions de missionnaire à Andoas, et dont je cherche à oublier le nom. Madame Godin, dénuée de tout, et ne sachant comment témoigner sa reconnaissance aux deux Indiens qui lui avaient sauvé la vie, se souvint qu'elle avait au cou, suivant l'usage du pays, deux chaînes d'or du poids d'environ quatre onces ; elle en donna une à chacun de ces deux Indiens ; mais le missionnaire, en sa présence même, s'empara des deux chaînes, les remplaça en donnant aux Indiens trois ou quatre aunes de cette grosse toile de coton fort claire qui, vous le savez, se fabrique dans le pays, et qu'on nomme tucuyo. Ma femme fut si irritée de cette inhumanité, qu'elle demanda à l'instant même un canot et un équipage, et partit dès le lendemain pour la Laguna. Une Indienne d'Andoas lui fit un jupon de coton, qu'elle envoya payer dès qu'elle fut arrivée à la Laguna, et qu'elle conserve précieusement, ainsi que les semelles des souliers de ses frères, dont elle s'était fait des sandales : triste monument qui m'est devenu cher, ainsi qu'à elle !

Pendant qu'elle errait dans les bois, son

fidèle nègre remontait la rivière avec les Indiens d'Andoas qu'il amenait à son secours. Le sieur R..., plus occupé de ses affaires personnelles, que de presser l'expédition du canot qui devait rendre la vie à ses bienfaiteurs, à peine arrivé à Andoas, en était parti avec son camarade et son bagage, et s'était rendu à Omaguas. Le nègre, arrivé au carbet où il avait laissé sa maîtresse et ses frères, suivit leurs traces dans les bois avec les Indiens du canot, jusqu'à la rencontre des corps morts, déjà infects et méconnaissables. A cet aspect, persuadés qu'aucun n'avait échappé à la mort, le nègre et les Indiens reprirent le chemin du carbet, recueillirent tout ce qu'on y avait laissé, et revinrent à Andoas avant que ma femme y fût arrivée. Le nègre, à qui il ne restait plus de doute sur la mort de sa maîtresse, alla trouver le sieur R... à Omaguas, et lui remit tous les effets dont il s'était chargé. Celui-ci n'ignorait pas que M. de Grandmaison, arrivé à Loreto, y attendait ses enfans avec impatience. Une lettre de Tristan, que j'ai entre les mains, prouve même que mon beau-père, informé de l'arrivée du nègre Joachim, recommandait à Tristan de l'aller cher-

cher et de lui amener; mais ni Tristan, ni le sieur R.... ne jugèrent à propos de satisfaire mon beau-père; et loin de se conformer à son désir, le sieur R...., de son autorité, renvoya le nègre à Quito, en gardant les effets qu'il avait rapportés.

Vous savez, monsieur, que la Laguna n'est pas située sur le bord de l'Amazone; mais à quelques lieues en remontant le Guallaga, l'une des rivières qui grossirent ce fleuve de leurs eaux. Joachim, congédié par le sieur R...., n'eut garde d'aller chercher à la Laguna sa maîtresse, qu'il croyait morte. Il retourna droit à Quito : ce nègre est perdu pour elle et pour moi. Vous n'imagineriez pas quelle raison m'a depuis alléguée le sieur R... pour se disculper d'avoir renvoyé un domestique fidèle, et qui nous était si nécessaire : « Je craignais, me dit-il, qu'il ne » m'assassinât... Qui pouvait, lui répliquai-» je, vous donner un tel soupçon d'un homme » dont vous connaissiez le zèle et la fidélité, » et qui avait navigué avec vous pendant long-» temps? Si vous craigniez qu'il ne vous vît » de mauvais œil, et qu'il ne vous imputât » la mort de sa maîtresse, que ne l'envoyiez-

» vous à M. de Grandmaison, qui le récla-
» mait, et qui n'était pas loin de vous? Que
» ne le faisiez-vous du moins mettre aux
» fers? Vous étiez chez le gouverneur d'O-
» maguas, qui vous aurait prêté main forte. »
J'ai de tout cela un certificat de M. d'Albanel, commandant d'Oyapok, en présence de qui je fis ces reproches au sieur R...., et ce certificat est légalisé par le juge de Cayenne.

Pendant ce temps, madame Godin, avec le canot et les Indiens d'Andoas, était arrivée à la Laguna, où elle fut reçue avec toute l'affabilité possible par le docteur Roméro, nouveau supérieur des missions, qui, par ses bons traitemens pendant environ six semaines qu'elle y séjourna, n'oublia rien pour rétablir sa santé fort altérée, et pour la distraire du souvenir de ses malheurs. Le premier soin du docteur Roméro fut de dépêcher un exprès au gouverneur d'Omaguas, pour lui donner avis de l'arrivée de madame Godin, et de l'état de langueur où elle se trouvait. Sur cette nouvelle, le sieur R...., qui lui avait promis tous ses soins, ne put se dispenser de la venir trouver, et lui rapporta quatre assiettes d'argent, un pot à

boire, une jupe de velours, une de persienne, une autre de taffetas, quelques linges et nippes tant à elle qu'à ses frères, en ajoutant que tout le reste était pourri. Il oubliait que des bracelets d'or, que des tabatières, des reliquaires d'or et des pendans d'oreilles d'émeraudes ne pourrissent point, non plus que d'autres effets de cette nature, ou qui sont dans le même cas. « Si vous m'aviez ramené mon nègre, ajouta madame Godin, » je saurais de lui ce qu'il a fait des effets » qu'il a dû trouver dans le carbet. A qui » voulez-vous que j'en demande compte? » Allez, monsieur, il ne m'est pas possible » d'oublier que vous êtes l'auteur de mes » malheurs et de mes pertes; prenez votre » parti, je ne puis vous garder en ma compagnie. » Mon épouse n'était que trop bien fondée; mais les instances de M. Roméro, à qui elle n'avait rien à refuser, et qui lui représenta que si elle abandonnait le sieur R..., il ne saurait que devenir, triomphèrent de sa répugnance, et elle consentit enfin à lui permettre de la suivre.

Quand madame Godin fut un peu rétablie, M. Roméro écrivit à M. de Grandmaison

qu'elle était hors de danger ; qu'il eût à lui envoyer Tristan pour la conduire à bord de la barque de Portugal. Il écrivit aussi au gouverneur qu'il avait représenté à madame Godin, dont il louait le courage et la piété, qu'elle ne faisait que de commencer un long et pénible voyage, quoiqu'elle eût déjà fait quatre cents lieues et plus ; qu'il lui en restait quatre ou cinq fois autant jusqu'à Cayenne ; qu'à peine échappée à la mort, elle allait s'exposer à de nouveaux risques ; qu'il lui avait offert de la faire conduire en toute sûreté à Riobamba sa résidence ; mais qu'elle lui avait répondu qu'elle était étonnée de la proposition qu'il lui faisait ; que Dieu l'avait préservée seule des périls où tous les siens avaient succombé ; qu'elle n'avait d'autre désir que de joindre son mari ; qu'elle ne s'était mise en route qu'à cette intention, et qu'elle croirait contrarier les vues de la Providence en rendant inutile l'assistance qu'elle avait reçue de ses deux chers Indiens et de leurs femmes, ainsi que tous les secours que lui-même, M. Roméro, lui avait prodigués ; qu'elle leur devait la vie à tous, et que Dieu seul pouvait les récompenser.

Ma femme m'a toujours été chère; mais de pareils sentimens m'ont fait ajouter le respect à la tendresse. Tristan n'arrivant point, M. Roméro, après l'avoir attendu inutilement, arma un canot, et donna ordre de conduire madame Godin à bord du bâtiment du roi de Portugal, sans s'arrêter à aucun endroit. Ce fut alors que le gouverneur d'Omaguas, sachant qu'elle descendait le fleuve, et ne devait mettre à terre nulle part, envoya un canot à sa rencontre avec quelques rafraîchissemens..

Le commandant portugais, M. de Robello, en ayant eu avis, fit armer une piroque commandée par deux de ses soldats, et munie de provisions, avec ordre d'aller au devant de madame Godin. Ils la joignirent au village de Pavas. Cet officier, pour remplir plus exactement encore les ordres du roi son maître, fit remonter avec beaucoup de peine son bâtiment en doublant les rameurs, jusqu'à la maison éspagnole de Loreto, où il la reçut à son bord. Elle m'a assuré que depuis ce moment jusqu'à Oyapok, pendant le cours d'environ six semaines, rien ne lui manqua pour les commodités les plus recherchées, ni pour

la chère la plus délicate, à quoi elle ne pouvait s'attendre, ce qui n'a peut-être pas d'exemple dans une pareille navigation : provisions de vins et de liqueurs pour elle, dont elle ne fait aucun usage; abondance de gibier et de poisson, au moyen de deux canots qui prenaient les devants de la galiote. Le gouverneur de Para avait envoyé des ordres dans la plupart des postes, et de nouveaux rafraîchissemens.

J'oubliais de vous dire que les souffrances de mon épouse n'étaient pas encore finies; qu'elle avait le pouce d'une main en fort mauvais état. Les épines qui y étaient entrées dans le bois, et qu'on n'avait pu extirper, avaient formé un abcès; le tendon et l'os même étaient endommagés : on parlait de lui couper le pouce. Cependant, à force de soins et de topiques, elle en fut quitte pour les douleurs de l'opération par laquelle on lui tira quelques esquilles à San-Pablo, et pour la perte du mouvement de l'articulation du pouce. La galiote continua sa route à la forteresse de Curupa, que vous connaissez, à soixante lieues environ au-dessus de Para. M. de Martel, chevalier de l'ordre du Christ,

major de la garnison de Para, y arriva, par ordre du gouverneur, pour prendre le commandement de la galiote, et conduire madame Godin au fort d'Oyapok.

Peu après le débouquement du fleuve, à l'embouchure d'une rivière dont le nom indien, corrompu à Cayenne, est Carara-Pourri, et dans un endroit de la côte où les courans sont très-violens, il perdit une de ses ancres; et, comme il eût été imprudent de s'exposer avec une seule, il envoya sa chaloupe à Oyapok chercher du secours qui lui fut aussitôt envoyé. A cette nouvelle, je sortis du port d'Oyapok sur une galiote qui m'appartenait, avec laquelle j'allai croiser sur la côte à la rencontre du bâtiment, que j'atteignis le quatrième jour, par le travers de Maxacaré; et ce fut sur son bord, qu'après vingt ans d'absence, d'alarmes, de traverses et de malheurs réciproques, je rejoignis une épouse chérie que je ne me flattais plus de revoir. J'oubliai, dans ses embrassemens, la perte des fruits de notre union, dont je me félicite même, puisqu'une mort prématurée les a préservés du sort funeste qui les attendait, ainsi que leurs oncles, dans

les bois de Canélos, sous les yeux de leur mère, qui n'aurait sûrement pas survécu à ce spectacle. Ma dernière fille était morte de la petite vérole, dix-huit mois avant le départ de sa mère de Riobamba, âgée de dix-huit à dix-neuf ans. Elle était née trois mois après mon départ de la province de Quito, et c'est par une de vos lettres de Paris que j'en reçus la nouvelle à Cayenne, en 1752.

Nous mouillâmes à Oyapok le 22 Juillet 1770. Je trouvai en M. Martel un officier aussi distingué par ses connaissances que par les avantages extérieurs. Il possède presque toutes les langues de l'Europe, la latine même fort bien, et pourrait figurer avec éclat sur un plus brillant théâtre que Para. Il est d'origine française, de l'illustre famille dont il porte le nom. J'eus le plaisir de le posséder pendant quinze jours à Oyapok, où M. de Fiedmond, gouverneur de Cayenne, à qui le commandant d'Oyapok donna avis de son arrivée par un exprès, dépêcha aussitôt un bateau avec des rafraîchissemens. On donna au bâtiment portugais, un carénage dont il avait besoin, et une voilure propre à remonter la côte contre les courans. M. le com-

mandant d'Oyapok donna à M. de Martel un pilote-côtier pour l'accompagner jusqu'à la frontière. Je me proposais de le conduire jusque-là dans ma galiote, mais il ne me permit pas de le suivre plus loin que le cap d'Orange. Je le quittai avec tous les sentimens que m'avaient inspirés, ainsi qu'à mon épouse, les procédés nobles et les attentions fines qu'elle et moi avions éprouvés de cet officier et de sa généreuse nation. J'y avais été préparé dès mon précédent voyage.

J'aurais dû vous dire plus tôt, qu'en descendant l'Amazone, l'année 1749, sans autre recommandation pour les Portugais que le souvenir de la nouvelle que vous aviez répandue à votre passage, en 1743, qu'un de vos compagnons de voyage prendrait la même route que vous ; je fus reçu dans tous les établissemens de Portugal, par les missionnaires et tous les commandans des forts, avec toute l'affabilité possible. J'avais fait, en passant à San-Pablo, l'acquisition d'un canot sur lequel j'avais descendu le fleuve jusqu'au fort de Curupa, d'où j'écrivis au gouverneur du Grand-Para, M. François Mendoza Goyao, pour lui faire part de mon arrivée, et lui de-

mander la permission de passer de Curupa à Cayenne, où je comptais me rendre en droiture. Il m'honora d'une réponse si polie, que je n'hésitai pas à quitter ma route, et à prendre un très-long détour pour l'aller remercier et lui rendre mes devoirs. Il me reçut à bras ouverts, me logea, ne permit pas que j'eusse d'autre table que la sienne, me retint huit jours, et ne voulut pas me laisser partir avant qu'il ne partît lui-même pour Saint-Louis de Maranhao, où il allait faire sa tournée.

Après son départ, je remontai à Curupa avec mon canot, escorté d'un autre plus grand que m'avait donné le commandant de ce fort, pour descendre à Para, qui, comme vous l'avez remarqué, est sur une grande rivière qu'on a prise, mal à propos, pour le bras droit de l'Amazone, avec laquelle la rivière de Para communique par un canal creusé par les marées, qu'on nomme Tagipuru. Je trouvai à Curupa une grande pirogue qui m'attendait, armée par ordre du gouverneur de Para, commandée par un sergent de la garnison, et armée de quatorze rames, pour me conduire à Cayenne, où je me rendis par

Macapa, en côtoyant la rive gauche de l'Amazone jusqu'à son embouchure, sans faire, comme vous, le tour de la grande île de Joanes ou de Marajo. Après un pareil traitement, reçu sans recommandation expresse, à quoi ne devais-je pas m'attendre, depuis que Sa Majesté Très-Fidèle avait daigné donner des ordres précis pour expédier un bâtiment jusqu'à la frontière de ses états, et destiné à recevoir ma famille pour la transporter à Cayenne?... Je reviens à mon récit.

Après avoir pris congé de M. de Martel, sur le cap d'Orange, avec toutes les démonstrations d'usage, en pareil cas, entre les marins, je revins à Oyapok, d'où je me rendis à Cayenne.

Il ne me manquait plus que d'avoir un procès, que je gagnai bien inutilement. Tristan me demandait le salaire que je lui avais promis, de soixante livres par mois. J'offris de lui payer dix-huit mois : c'était le temps, au plus, qu'avait duré son voyage, s'il eût exécuté sa commission. Un arrêt du conseil supérieur de Cayenne, du 7 janvier dernier, l'a condamné à me rendre compte de sept à huit mille francs d'effets que je lui avais re-

mis, déduction faite de mille quatre-vingts livres que je lui offrais pour dix-huit mois de salaire entre nous convenu. Mais ce malheureux, après avoir abusé de ma confiance, après avoir causé la mort de huit personnes, en comptant la mort de l'Indien noyé, et tous les malheurs de mon épouse; après avoir dissipé tout le produit des effets que je lui avais confiés, restait insolvable; et je n'ai pas cru devoir augmenter mes pertes, en le nourrissant en prison.

Je crois, monsieur, avoir satisfait à ce que vous désiriez. Les détails dans lesquels je viens d'entrer m'ont beaucoup coûté, en me rappelant de douloureux souvenirs. Le procès contre Tristan, et les maladies de ma femme depuis son arrivée à Cayenne, qui n'étaient que la suite de ce qu'elle avait souffert, ne m'ont pas permis de l'exposer plus tôt que cette année à un voyage de long cours par mer. Elle est actuellement avec son père, dans le sein de ma famille, où ils ont été reçus avec tendresse. M. de Grandmaison ne songeait pas à venir en France; il ne voulait que remettre sa fille à bord du bâtiment portugais; mais, se voyant dans un âge avancé, ses en-

sans péri, pénétré de la plus vive douleur, il abandonna tout, et s'embarqua avec elle, chargeant son autre gendre, le sieur Savala, résidant aussi à Riobamba, des effets qu'il y avait laissés.

Nous débarquâmes à la Rochelle le 26 juin dernier 1773, après soixante-cinq jours de traversée, ayant appareillé de Cayenne le 21 avril.

Quelques soins que l'on se donne pour égayer mon épouse, elle est toujours triste; ses malheurs lui sont toujours présens. Que ne m'a-t-il pas coûté pour tirer d'elle les éclaircissemens dont j'avais besoin pour les exposer à mes juges pendant le cours de mon procès! Je conçois même qu'elle m'a tu, par délicatesse, des détails dont elle voudrait perdre le souvenir, et qui ne pouvaient que m'affliger. Elle ne voulait pas même que je poursuivisse Tristan, laissant encore agir sa compassion, et suivre les mouvemens de sa pitié envers un homme si malhonnête et si injuste.

NAUFRAGE

D'un vaisseau de la compagnie des Indes hollandaises sur la rade du cap de Bonne-Espérance, en 1773.—Action héroïque de Wöltemad.

Le *quade mousson* (mauvaise mousson), ou l'hiver, se compte, au cap de Bonne-Espérance, du 14 mai au 14 août, et, durant ce temps, les vaisseaux se hasardent rarement à entrer dans la baie, ou à y rester; il est même expressément défendu aux vaisseaux de la Compagnie de rester alors en rade; il arrive pourtant que le gouverneur ne tient pas toujours très-strictement à l'observation de ce réglement, à cause des inconvéniens et des difficultés qu'on trouve à charger à Falsobay.

Le 1er juin 1773, il s'éleva un vent très-violent du nord-ouest, accompagné de terribles rafales et de pluie; il continua la nuit

suivante avec tant de véhémence, qu'un des quatre vaisseaux de la Compagnie, qui était en rade, eut les câbles de ses quatre ancres successivement rompus, et fut jeté sur un banc de sable, vis-à-vis le rivage de Zout-Rivier, où le poids de sa cargaison le fit fendre en deux. Les flots montaient à une telle hauteur, et la rivière était si extraordinairement enflée, qu'on pouvait à peine la traverser.

Il serait difficile d'évaluer la perte que la compagnie des Indes essuya par ce naufrage; et, pour comble de malheur, la plus grande partie de l'équipage périt de la manière la plus lamentable, faute de secours. Soixante-trois hommes seulement se sauvèrent, et cent quarante-neuf furent noyés; et l'on doit avouer, à la honte de l'humanité, que l'on mit beaucoup plus d'activité à sauver les marchandises, qu'à porter des secours à ces infortunés : ceux mêmes qui savaient nager ne furent pas plus heureux que les autres; car, entraînés par les vagues, où ils venaient se briser les membres et le corps contre les rochers, ou ils étaient repoussés au milieu de la mer.

Immédiatement après le naufrage du bâ-

timent, dès la pointe du jour, on prit les plus sages mesures pour sauver les marchandises appartenant à la Compagnie; mais il ne parut pas qu'on se fût occupé des hommes. Trente soldats de la citadelle, commandés par un jeune lieutenant, eurent ordre de se rendre au lieu du naufrage, et de bien veiller à ce qu'il ne se cômmît aucun vol. On dressa en même temps une potence avec un placard qui menaçait de la corde, sans aucune forme de procès, tous ceux qui approcheraient. Ainsi, les bourgeois compatissans qui étaient venus de la ville exprès pour donner quelques secours aux malheureux, furent obligés de retourner sur leurs pas, après avoir été témoins de l'extrême dureté et de l'insouciance de plusieurs chefs, qui ne paraissaient pas même s'apercevoir qu'il y avait sur le navire des hommes affaiblis par la faim, par la soif et la fatigue, et plus encore, par le désespoir.

Parmi une foule de particularités qui contribuaient à rendre cette catastrophe encore plus lamentable, il suffira de citer le traitement qu'essuya le constable, qui fut assez heureux pour être du nombre de ceux qui se

sauvèrent. Jeté nu et demi-mort sur le rivage, il vit son coffre devant lui, et demanda au lieutenant la permission d'en tirer son surtout; mais celui-ci la lui refusa, quoiqu'il vît bien la clef attachée au coffre, à la manière des marins, et le nom du pauvre constable gravé sur le coffre même. Cet officier crut sans doute donner une grande marque de son zèle et de son courage en accompagnant son refus de coups de canne, qu'il eut l'inhumanité d'appliquer lui-même sur le dos nu et sanglant d'un infortuné qui n'avait pas besoin d'implorer la pitié pour l'exciter. Enfin, après avoir passé la journée entière exposé au vent et au froid, sans le moindre vêtement, et mourant de besoin, il fut conduit à la ville avec ceux que la Providence seule avait conservés. Quand on lui donna la permission de fouiller dans son coffre pour y prendre des hardes, il le trouva complètement dévalisé. Un bourgeois, touché de compassion, ôta son propre surtout et le lui prêta. Tous ces pauvres naufragés furent obligés de mendier des habits et du pain dans la ville pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu leur

paie de la Compagnie, et qu'ils fussent rentrés à son service.

Les détails que l'on vient de présenter laisseraient dans l'esprit des lecteurs des sentimens trop pénibles, pour ne pas les racheter par une anecdote vraiment touchante : il est si doux de rencontrer un homme généreux et bienfaisant, parmi des ogres altérés de sang et d'or !

Un vieillard européen, nommé Woltemad, chargé du soin des animaux vivans de la ménagerie située au-dessus du jardin, avait un fils, caporal dans la garnison de la citadelle, et qui fut un des premiers commandés pour aller à Parden-Eylant, où l'on devait poser la garde pour la sûreté des marchandises qui seraient retirées du naufrage. Ce digne père emprunte un cheval, et va de très-grand matin porter une bouteille de vin et un pain à son fils : il était de si bonne heure qu'on n'avait pas encore dressée la fatale potence, ni placardé les horribles affiches qui en indiquaient la coupable destination. Tandis que ce vieillard s'entretenait avec son fils, il entendit les cris des malheureux qui se lamentaient sur le navire échoué; plein de confiance dans

son cheval; il s'élance avec lui à la nage, parvient jusqu'au navire, encourage quelques-uns des naufragés à tenir ferme le bout d'une corde qu'il leur jette, et dit à deux de ces infortunés de s'attacher à la queue de son cheval. L'animal était excellent nageur; sa haute structure, la force et la fermeté de ses muscles triomphèrent de la violence des coups de mer. Woltemad amena sur le rivage les deux infortunés vivans. Encouragé par ce premier succès, il répète six fois ce dangereux voyage, et sauve ainsi quatorze hommes. Au septième voyage, son cheval lui parut si épuisé, qu'il resta un peu plus de temps à terre pour le laisser respirer et se reposer. Les malheureux qui étaient encore sur le navire crurent qu'il n'avait plus l'intention de revenir; ils redoublèrent leur prières et leurs cris; l'âme sensible de Woltemad fut émue; il s'élance encore au milieu des flots : ce dernier acte de générosité lui coûta la vie. Un trop grand nombre de personnes saisit à la fois le cheval; un homme, entre autres, s'attacha à la bride, et attira sous l'eau le pauvre animal qui succomba sous la charge, et tous furent noyés.

L'héroïque dévouement de Woltemad est d'autant plus admirable, que ce généreux vieillard ne savait pas nager; il prouve combien on aurait pu sauver de monde en attachant au vaisseau une corde le long de laquelle un homme se serait coulé, soit en se tenant avec les mains, soit en se mettant dans un grand panier dont on aurait passé l'anse dans la corde même.

Quand l'ouragan fut apaisé, le vaisseau se trouva si près du rivage, qu'on pouvait, pour ainsi dire, s'élancer du bord à terre.

Les rigoureuses mesures que l'on prit pour sauver les effets de la Compagnie, ne furent pas très-efficaces : ce naufrage enrichit plusieurs employés; on les voyait apporter des charges de fer sur des chevaux, et les vendre aux forgerons de la ville. L'impudence avec laquelle ils vendaient cette grossière marchandise, prouve assez qu'elle n'avait fixé leur attention que lorsque des objets plus chers et moins volumineux leur avaient manqué. Les soldats imitaient assez bien l'exemple de ces dignes employés; la garde descendante revenait le soir dans la ville avec les canons de ses fusils remplis de galons

d'or ou d'argent, qui, quoique gâtés par l'eau de la mer, n'en étaient pas moins bons à fondre. On ne doit donc plus s'étonner de l'extrême rigueur des consignes, et de la ponctuelle exactitude avec laquelle on les observait.

Que ne peut-on terminer ce récit affligeant et honteux pour l'humanité par quelque acte de générosité, ou plutôt de justice, de la part du gouvernement du cap envers la mémoire de Woltemad! Son fils demanda à lui succéder dans la misérable place de gardien de la ménagerie; elle fut donnée à un autre. La seule faveur qu'il ait pu obtenir, et que l'on regarde généralement ici comme une punition, ce fut d'aller chercher fortune à Batavia, où son frère était établi depuis quelque temps, et faisait le commerce. Mais le jeune caporal ne put résister au mauvais air de l'île et au chagrin qui le minait; une mort prématurée l'empêcha de jouir des hommages que les directeurs de la Compagnie en Hollande ont rendus à la mémoire de son vertueux père. Frappés d'admiration, ils demandèrent à la régence du cap de pourvoir le plus promptement possible à l'avan-

cement des enfans de Woltemad, qui pouvaient être employés dans les départemens civil ou militaire; ils ordonnèrent aussi que l'on donnât à un vaisseau nouvellement construit le nom de ce héros, et qu'on peignît sur la poupe tous les détails de cette action à jamais mémorable*.

De pareils ordres font autant d'honneur à ceux qui les ont donnés, que de honte aux vils administrateurs auxquels ils étaient adressés. Courageux et trop obscur Woltemad! puisse le souvenir de ton héroïsme, transmis d'âge en âge, apprendre à la postérité la plus reculée qu'il a existé dans ces contrées lointaines un Européen digne du nom d'homme?

* Ce fut sur ce bâtiment que le fameux voyageur Levaillant alla d'Europe au cap de Bonne-Espérance.

RELATION

Du naufrage d'un vaisseau français, à peu de distance des jetées du port de Dieppe, en 1777. — Traits d'héroïsme du pilote Bousard, surnommé *le Brave Homme* par Louis XVI.

Il est peu d'exemples, même dans les siècles de l'antiquité, d'un dévoûment aussi vif pour sauver les hommes du danger, que celui que fit paraître le pilote Bousard, sur la fin du mois d'août 1777.

Pendant la nuit orageuse du 31 août 1777, vers les neuf heures du soir, un navire, sorti du port de la Rochelle, chargé de sel, monté de huit hommes et de deux passagers, approcha des jetées de Dieppe. Le vent était impétueux, et la mer si agitée, qu'un pilote-côtier essaya en vain quatre fois de sortir

pour diriger son entrée dans le port. Bousard, l'un des autres pilotes, s'apercevant que celui du navire faisait une fausse manœuvre qui le mettait en danger, tenta de le guider avec le porte-voix et des signaux; mais l'obscurité, le sifflement des vents, le fracas des vagues et la grande agitation de la mer, empêchèrent le capitaine de voir et d'entendre : bientôt le vaisseau ne pouvant plus être gouverné, fut jeté sur le galet, et échoua à trente toises de la jetée.

Aux cris des malheureux qui allaient périr, Bousard, sans s'arrêter aux représentations qu'on lui faisait, et à l'impossibilité apparente du succès, résolut d'aller à leur secours. D'abord il fait éloigner sa femme et ses enfans qui voulaient le retenir; ensuite il se ceint le corps avec une corde dont le bout était attaché à la jetée, et se précipite au milieu des flots. Les marins seuls ou ceux qui ont considéré, de dessus une éminence, les vagues irritées et leurs ondulations, surtout aux environs d'un objet qui leur résiste, peuvent se former une idée du danger auquel il s'exposait. Après des efforts incroyables, Bousard atteignit cependant la carcasse du navire,

que la fureur de la mer mettait en pièces, lorsqu'une vague l'en arrache et le rejette sur le rivage. Il fut ainsi vingt fois repoussé par les flots, et roulé violemment sur le galet. Son ardeur ne se ralentit point; il se replonge à la mer : une vague violente l'entraîne sous le navire. On le croyait mort, lorsqu'il reparut, tenant dans ses bras un matelot qui avait été précipité du bâtiment, et qu'il apporta à terre, sans mouvement et presque sans vie. Enfin, après plusieurs tentatives inutiles, entouré de débris qui augmentaient encore le danger, et couvert de blessures, il parvient au vaisseau, s'y accroche, et y lie sa corde. Bousard ranime et instruit l'équipage; il fait toucher à chaque matelot cette corde salutaire qui leur trace un chemin au milieu des ténèbres et des flots ennemis. Il les porte même, quand les forces leur manquent; il nage autour d'eux comme un ange tutélaire; et, luttant contre les vagues qui redemandent, en rugissant, leurs victimes, il en dépose sept sur le rivage.

Épuisé par son triomphe même, Bousard gagne avec peine la cabane où le pavillon est déposé : là, il succombe, et reste quelques instans dans un état de défaillance effrayant.

On venait de lui donner des secours ; il avait rejeté l'eau de la mer, et il reprenait ses esprits, lorsque de nouveaux cris frappent ses oreilles. La voix de l'humanité, plus efficace que toutes les liqueurs spiritueuses, lui rend sa première vigueur ; il court à la mer, s'y précipite une seconde fois, et est assez heureux pour sauver encore un des deux passagers qui était resté sur le bâtiment, et que la faiblesse avait empêché de suivre les autres naufragés. Bousard le saisit, le ramène, et rentre dans la maison suivi des huit échappés à la mort, qui le proclament à haute voix leur sauveur. Des dix hommes qui montaient le navire, il n'en a péri que deux ; leurs corps ont été trouvés le lendemain sur le galet.

L'intrépidité que montra Bousard dans cette occasion périlleuse, devient plus intéressante, plus admirable encore, lorsqu'on sait qu'elle était réfléchie de sa part ; que ce n'était point un instinct aveugle de courage, ou une simple impulsion d'humanité, fortifiée par l'habitude de braver les dangers de la mer, et d'y échapper ; c'était, chez cet homme vertueux, une résolution toujours subsistante, et un hommage journalier qu'il rendait aux mânes

de son père, qui fut noyé sans qu'on pût le secourir. Pour expier cette espèce de délit involontaire, Bousard avait fait le vœu de sauver, aux dépens de sa propre vie, tous les naufragés à qui il pourrait être utile. Il a tenu parole; de sorte que son dévouement était une double vertu : en servant si chaudement l'humanité, c'était à la piété filiale qu'il payait un tribut. Ce motif, qu'on n'a appris que depuis ce dernier acte de son courage, le rend encore plus grand et plus respectable.

Les habitans de Dieppe témoignèrent leur satisfaction à ce brave concitoyen, par des applaudissemens souvent réitérés; et depuis, le gouvernement acquitta la dette de l'état à son égard, en répandant sur lui des bienfaits. M. de Crosne, intendant de Rouen, instruisit le ministre directeur des finances de tout le détail de la belle action de Bousard. M. Necker en rendit compte au Roi, prit ses ordres, et se hâta d'écrire lui-même au pilote de Dieppe la lettre suivante :

« Brave homme,

» Je n'ai su qu'avant-hier, par M. l'intendant, l'action courageuse que vous avez faite

» le 31 août, et hier j'en ai rendu compte au
» Roi, qui m'a ordonné de vous en témoigner
» sa satisfaction, et de vous annoncer, de sa
» part, une gratification de mille francs et une
» pension annuelle de trois cents livres. J'écris
» en conséquence à M. l'intendant. Continuez
» à secourir les autres, quand vous le pourrez,
» et faites des vœux pour votre bon Roi, qui
» aime les braves gens, et les récompense. »

Signé NECKER,

Directeur général des finances.

Paris, le 22 décembre 1777.

Le contenu de cette lettre fut bientôt public à Dieppe. Tous les concitoyens de Bousard vinrent le féliciter, et le pressèrent vivement d'aller à Paris, et de se présenter au Roi pour lui en témoigner sa reconnaissance. Bousard se rendit à leurs vœux. Le 3 janvier suivant, il arriva chez M. Le Moyne, maire de la ville de Dieppe, qui était depuis quelque temps à Paris, et qui se chargea volontiers de le présenter à M. Necker, qui le conduisit lui-même à M. le comte de Maurepas. M. Le Moyne, glorieux d'accompagner partout le brave Bousard, ne tarda point à se transporter avec lui à Ver-

sailles. Il fut placé dans le salon d'Hercule, sur le passage de la famille royale. Un instant après, Sa Majesté traversa le salon. Le duc d'Ayen le fit apercevoir au Roi, qui dit en le regardant avec sensibilité : *Voilà un brave homme, et véritablement un brave homme.*

Ces marques publiques de bonté attirèrent autour de lui un si grand nombre de personnes de tout état, que la Reine, qui passa quelques momens après, ne put que l'entrevoir : elle témoigna cependant par ses regards à ce brave homme, combien elle était touchée de l'action qui faisait alors tout l'entretien et l'admiration de la cour. Bousard reçut ensuite des ministres l'accueil le plus flatteur. M. de Sartine, ministre de la marine, lui fit expédier un brevet de solde de vingt-deux livres par mois de ses anciens appointemens, en qualité de quartier-maître, quoiqu'il n'en sollicitât que la demi-paie. M. Bertin, dans le département duquel se trouvait la Normandie, chargea M. Le Moyne de chercher dans la ville de Dieppe un terrain libre sur lequel on pût bâtir une maison pour le brave Bousard et sa famille. M. le garde des sceaux, qui était sur son départ pour Paris, l'invita à venir le voir. Il n'a

pas été moins bien accueilli dans cette capitale, où M. le duc d'Orléans, M. le duc et madame la duchesse de Chartres, et M. le duc de Penthièvre lui firent éprouver les mêmes marques de bonté et de bienfaisance. Les encouragemens donnés à la vertu sont faits pour en multiplier les actes. Heureuse, mille fois heureuse la nation qui les accorde et les reçoit !

Il avait la taille d'un Hercule, près de six pieds ; petite tête, larges épaules, une jambe estropiée par une blessure honorable gagnée au service du Roi. Au milieu des grands de toute espèce, rien ne l'intimidait ni ne l'embarrassait ; il conservait un maintien honnête et noble.

Bousard, né brave, ne voyant dans son action que le devoir d'un homme envers les autres, était étonné de la récompense dont le prince l'avait honoré. « J'ai fait, disait-il, » beaucoup d'actions comme celle-là ; je ne » sais pourquoi ma dernière (c'est son terme) » fait tant de bruit. Mes camarades sont aussi » braves que moi... » D'après son cœur, quelle haute idée il a des hommes, et quelle estime les hommes doivent avoir pour lui !

A son retour de Versailles, trouvant la mer mauvaise, il ne voulut pas permettre que celui qui l'avait remplacé pendant son absence restât un jour de plus, quoique le mouvement de la voiture, dans laquelle il n'avait jamais été que pour ce voyage, lui eût ôté l'usage de presque tous ses membres; et quoiqu'il fût appelé chez lui par la joie de revoir sa femme et ses enfans qu'il aimait avec la sensibilité qui faisait le fond de son caractère, et qui probablement était la source de son extrême courage. Vous voyez, Messieurs, que les louanges et les bienfaits n'avaient altéré en rien cette âme simple et sublime.

Le plus grand chagrin qu'il disait avoir éprouvé dans sa pauvreté, était de ne pouvoir acheter des cordages pour aider les vaisseaux dans les accidens: « J'étais, ajoutait-il, rebuté » d'en emprunter; il s'en perd, il s'en casse » par la force des coups de mer: je n'osais re- » voir ceux qui me les avaient prêtés, parce » que je n'avais pas de quoi leur rendre..... » Son ambition se borna ensuite à obtenir la permission d'avoir un mât de plus, pour pouvoir donner à son fanal une élévation plus considérable.

Le brave homme, fidèle à son serment et aux devoirs qu'il s'était imposés envers l'humanité en péril, continua la nuit et le jour à surveiller le port et les jetées de Dieppe. A la moindre apparence d'agitation de l'Océan ou de quelque vaisseau ou barque en détresse, Bousard s'élançait dans les flots, muni de cordes, et dirigeait l'équipage vers le port. Si la mer en fureur s'y opposait, et qu'il ne pût y conduire le bâtiment, il se saisissait des matelots et des passagers, et les remettait en détail sur le rivage.

Dans le courant de l'automne 1786, le brave Bousard s'aperçut, vers le milieu de la nuit, qu'une barque périssait à peu de distance des jetées. Attiré par les cris des malheureux qui se débattaient dans les flots, il leur jeta des cordes dont il avait toujours le plus grand soin de se pourvoir, et appela à son secours ceux qui se trouvaient sur le rivage à portée de l'entendre. L'obscurité était si grande qu'il ne pouvait apercevoir ceux qui étaient dans le péril, et qu'eux-mêmes avaient de la peine à distinguer le faible secours qu'on leur présentait. Le fils de Bousard était du nombre des six hommes naufragés; il fut assez adroit pour

s'emparer d'une corde qui l'aurait conduit promptement à la jetée; mais voyant à ses côtés un malheureux enfant de quatorze ans, dont les forces étaient déjà épuisées, et qui se laissait entraîner par les vagues, en digne fils du brave homme, il résolut, au risque de sa vie, de le sauver du danger. Pour y parvenir plus sûrement, il lui passa le bout de la corde sous les bras et se la passa lui-même entre les cuisses. Ce double fardeau la fit rompre; un cri de celui qui tenait cette corde avertit Bousard père de l'accident; il en jeta promptement une autre que son fils saisit. Ce jeune homme intrépide s'était décidé à ne pas abandonner dans une situation si critique cet enfant qu'il avait pris sous sa sauve-garde, qui s'attachait fortement à lui, et qui plongeait dans la mer chaque fois qu'il quittait prise. Il le lia de nouveau avec une seconde corde, et fut assez heureux, à l'aide de son père, pour le remonter, ainsi garrotté, sur la jetée, à plus de dix-huit pieds d'élévation du niveau de la mer. Trois autres furent également enlevés aux flots par le secours des cordes de Bousard.

N'omettons point un des beaux traits de l'âme sensible du brave homme. Bousard, père

toujours compatissant et entraîné par son active humanité, considéra moins en cette occasion le salut de cinq malheureux, dans le nombre desquels était son fils, que la mort du sixième; et l'on a eu beaucoup de peine à le consoler d'une perte qu'il se reprochait en quelque manière.

Cette belle action de Bousard fils, qui l'associait à la gloire de son père, n'était point le coup d'essai de son courage; en 1784, il avait déjà sauvé la vie à quatre naufragés. M. de Crosne, alors intendant à Rouen, le récompensa d'une gratification de quatre cents livres. MM. de la chambre du commerce y ajoutèrent une médaille d'argent, comme ils en avaient donné une d'or précédemment au père.

Il est encore aujourd'hui gardien du phare de la jetée de Dieppe, et ne cesse de donner des preuves de ce dévouement, qui a valu à son père le nom de Brave Homme.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE
DES RELATIONS
CONTENUES
DANS LE SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE.



